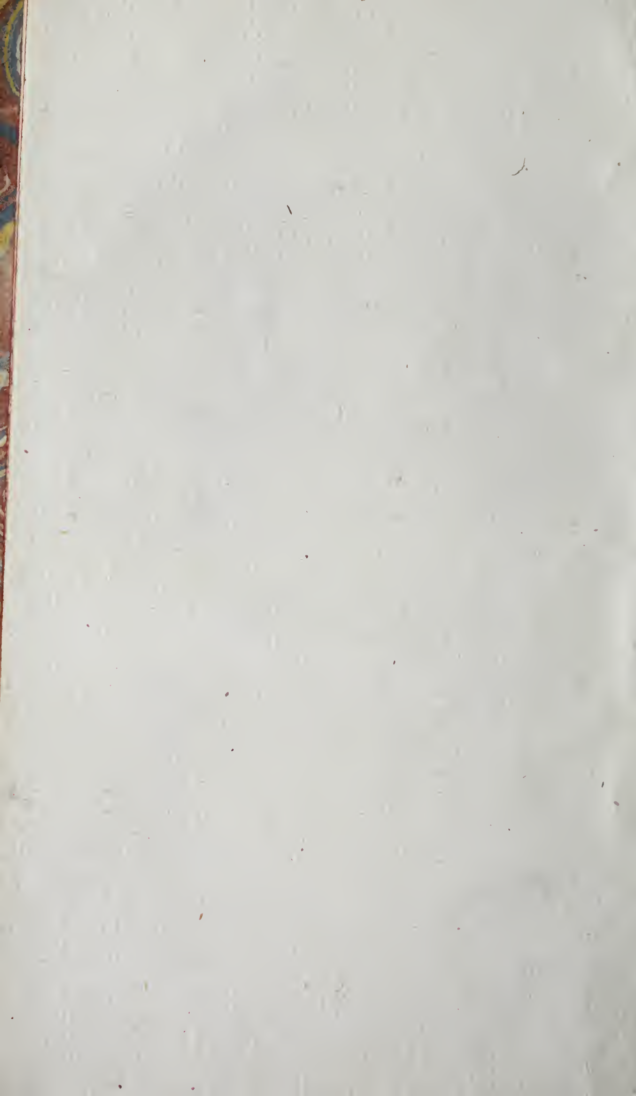








LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN.

TOME SECOND.

TOME SECOND.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

ARLEQUIN SAUVAGE.

TIMON LE MISANTROPE.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Musique.

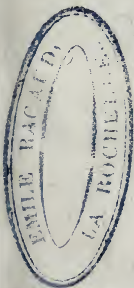
LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN, OU RECUEIL GENERAL DES COMÉDIES

Représentées par les COMÉDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs gravés des Vaudevilles à la fin de chaque Volume.

TOME SECOND.





A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

COMÉDIE,

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le septiéme Février 1720.

Par Monsieur GUEULLETTE.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

ACTEURS.

PANTALON.
AGATHE, Fille de Pantalon.
SPINETTE, Suivante d'Agathe.
ARLEQUIN, Valet de Pantalon.
CINTHIO, Amant d'Agathe.
MARIO, Amant de Silvia.
TRIVELIN, Valet de Cinthio.
ROBERTY, Vieilllard.
SILVIA, Fille de Roberty.
SCARAMOUCHE, Concierge du Château.
Une Naine.
La Gnomide du Château.
Le Député de la Nobleſſe.
Le Député de la Juſtice.
Le Député du Village.
LA CALOTTE, Magiſter.
Une Gnomide chantante.
Troupe de Danſeurs & Danſeuſes, traveſtis en Payſans, Gnomes, & autres caracteres.

La Scéne eſt proche de Lyon, dans le Château de Mario, & dans la Maiſon de Pantalon.



LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scéne est au Château.

CINTHIO, TRIVELIN, SCARAMOUCHE.

CINTHIO.

QUE je vous ai d'obligations, mes enfans : pour vous encourager à bien faire, voilà encore quatre pistoles que je vous donne.

TRIVELIN.

Allez, Monſieur, tout ira bien. Mario, Seigneur de ce Château, eſt votre ami; Monſieur Roberty, très-riche Banquier de Lyon, & qui a une maiſon dans ce Bourg, eſt dans vos intérêts; & le Plancher de cette Salle qui ſervit autrefois de Théatre, eſt diſpoſé de maniére, que Pantalon & Arlequin nous croiront aujourd'hui doués d'un pouvoir ſurnaturel.

CINTHIO.

Eſt-il bien poſſible que Pantalon ſe perſuade qu'il y a un tréſor caché dans la grotte qui eſt au deſſous de cette Salle? qu'il prenne Scaramouche pour un homme qui a commerce avec les Eſprits élémentaires? & qu'il attende enfin le Vicomte de Sbrigandorf, pour conjurer la Gnomide gardienne de ce prétendu tréſor?

SCARAMOUCHE.

Oui, Monſieur, tout cela eſt très-vrai. C'eſt pour aujourd'hui que je lui ai annoncé l'arrivée de ce Seigneur Allemand; & voici cet illuſtre Cabaliſte, que j'ai l'honneur de vous préſenter.

TRIVELIN.

De plus; comme la Charge de Bailli

de ce Bourg, que possédoit feu Monsieur votre oncle, parent de Pantalon, est encore vacante, je vous déclare que j'entre aujourd'hui en possession.

CINTHIO.

A quoi bon te revêtir de cette Charge ?

TRIVELIN.

Je vais vous l'apprendre. Pantalon votre tuteur, & qui compte même être votre héritier, persuadé que vous avez trop de courage pour ne vous pas faire tuer à la guerre, où il vous envoie malgré vous, prétend que cette Charge serve de dot à sa fille ; & comme Scaramouche lui a fait connoître qu'il étoit nécessaire que je fusse honoré de cette qualité de Bailli, pour me mettre à l'abri de l'envie, il ne doute nullement qu'il ne m'offre en même tems Mademoiselle Agathe.

SCARAMOUCHE.

C'est une affaire décidée ; Spinette m'a appris ce matin ses intentions là-dessus.

TRIVELIN.

Vous voyez que nous raisonnons juste. Au reste, Monsieur, n'ayez aucune appréhension, je vous remettrai le bénéfice avec la Charge.

CINTHIO.

Ce n'eſt pas ce qui m'inquiéte; je crains ſeulement que Pantalon ne s'apperçoive qu'on le joue.

TRIVELIN.

Banniſſez cette inquiétude ; Pantalon vous croit en Hongrie, ou bien prêt d'y arriver : je ne ſuis nullement connu de lui, puiſque depuis que nous ſommes cachés dans ce Château, nous avons pris ſoin de ne paroître que de nuit, ou déguiſés. De plus, l'avidité des richeſſes l'aveugle; & enfin pour diſſiper vos craintes, vous pouvez vous flater d'avoir pour gens, les deux plus habiles fourbes qu'il y ait dans le monde.

CINTHIO.

Je n'en doute pas; auſſi je compte fort ſur toi & ſur Scaramouche, que je crois ne te céder en rien.

SCARAMOUCHE.

J'emploierai, Monſieur, avec plaiſir tous mes petits talens pour vous ſatisfaire; vous connoiſſez ceux que j'ai pour tout ce qui concerne le Théatre.

CINTHIO.

Oui; Mario m'a dit pluſieurs fois que ſon pere t'aména de Véniſe, où tu étois Décorateur & Machiniſte, & qu'avec ton

ſecours il n'avoit rien épargné pour ſe donner du plaiſir aux dépens de ſes hôtes & des habitans des environs. Auſſi ce n'eſt pas ſans une eſpéce de fondement que le bruit s'eſt répandu qu'il falloit qu'il y eût quelque tréſor caché dans cette grotte ; il y faiſoit paroître tant de choſes ſurprenantes, que Pantalon ſe laiſſera peut-être éblouir par vos artifices.

TRIVELIN.

Nous l'eſpérons ainſi. Nos Acteurs ſont tout prêts ; & nous comptons d'autant plus ſur la réuſſite de nos projets, que Pantalon eſt le plus ridicule vieillard qui ſoit à dix lieues à la ronde.

CINTHIO.

Je crois l'entendre parler ; il pourroit peut-être nous ſurprendre par la porte qui ſe communique de ſon jardin dans celui de ce Château.

TRIVELIN.

Il n'y a rien à craindre, j'ai mis le vérouil de notre côté ; mais allons ſonger à nos affaires.

CINTHIO.

Allez, mes amis ; pour moi je vais prendre quelque déguiſement, pour paſſer en ſureté chez Pantalon, & y voir ma chere Agathe.

SCENE II.

SCARAMOUCHE, SPINETTE.

SPINETTE.

JE te cherchois ; on m'a dit que tu voulois me parler.

SCARAMOUCHE.

Oui, j'ai bien des choſes à te dire.

SPINETTE.

Dis donc promptement, car je ſuis preſſée.

SCARAMOUCHE.

Quelle vivacité ! Te ſens-tu capable d'une fourberie ?

SPINETTE.

C'eſt ſelon. De quoi s'agit-il ?

SCARAMOUCHE.

De tromper Pantalon, mais d'une maniére à lui confirmer la bonne opinion qu'il a de ma ſcience, & prendre garde d'en faire la moindre confidence à ton amant Arlequin.

SPINETTE.

Cela n'eſt pas ſi difficile ; tu n'as qu'à parler.

SCARAMOUCHE.

Voici le fait. Pantalon ton maître s'eſt aviſé de devenir amoureux de Mademoiſelle Silvia.

SPINETTE.

Je le ſçai.

SCARAMOUCHE.

A la bonne heure ; mais tu ne ſçais pas que Pantalon, qui me croit un grand *virtuoſe*, me demande un ſecret pour le rajeunir, & plaire à cette Belle.

SPINETTE.

Quelle extravagance !

SCARAMOUCHE.

Et que j'ai promis dans ce jour de lui rendre ce petit ſervice.

SPINETTE.

Tu es cent fois plus fou que lui.

SCARAMOUCHE.

Cependant, en cas de beſoin, je prétens en ſa préſence faire l'eſſai de ce ſecret ſur toi-même.

SPINETTE.

Eh ! mon pauvre garçon, je crois que la cervelle te tourne ; si tu possédois un tel secret ta fortune seroit faite.

SCARAMOUCHE.

Ecoute-moi seulement.

Il lui parle à l'oreille.

SPINETTE.

Ah, ah ! cette idée est bouffonne.... Mais....

SCARAMOUCHE.

Que rien ne t'embarrasse ; songe seulement à bien jouer ton rôle, & nos Amans n'en seront pas ingrats ; mais surtout du secret avec Arlequin.

SPINETTE.

Va, va, je ne suis point babillarde, & tu n'as rien à craindre de ce côté-là.



SCENE III.

La Scéne change, & est chez Pantalon.

PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON.

QU'UN homme est heureux, quand il peut rencontrer dans un Domestique, une personne de confiance & de bon conseil !

ARLEQUIN.

Il est vrai ; & comme depuis six mois que je vous sers, vous vous êtes bien trouvé de mes avis, vous ne ferez pas mal de continuer de les suivre.

PANTALON.

Aussi ferai-je, mon cher ami ; & pour t'en convaincre, je vais t'apprendre une nouvelle, qui te surprendra peut-être d'abord, mais à laquelle par la suite tu applaudira sans doute. Je suis devenu amoureux.

ARLEQUIN.

Amoureux ! Et de qui ?

PANTALON.

De Silvia, fille de Monſieur Roberty; & comme il eſt mon ancien ami, j'eſpere qu'il ne me la refuſera pas.

ARLEQUIN.

Fort bien. Mais, Seigneur Pantalon, ne vous ſouvient-il plus de la converſation que vous eutes, il y a environ un mois, avec ce même Monſieur Roberty?

PANTALON.

A quel propos?

ARLEQUIN.

A propos de gens d'un certain âge, qui ſongent encore à ſe remarier.

PANTALON.

Je n'en ai pas la moindre idée.

ARLEQUIN.

Je vais vous en rafraîchir la mémoire. Le mariage, diſoit Monſieur Roberty, reſſemble à une charrue.

PANTALON.

Ah, oui, oui, je m'en ſouviens.

ARLEQUIN.

Autant que l'on peut, l'on appareille, continuoit-il, les animaux ſoumis au même joug.

PANTALON.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Si cela eſt vrai, la propoſition de votre mariage eſt donc ridicule.

PANTALON.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Parbleu, rien n'eſt plus clair. Mademoiſelle Silvia eſt jeune, jolie, fringante, & vous ſur le retour ; vous ne pourrez jamais tirer la charrue avec autant de vigueur qu'elle, & au premier coup de collier vous devez être ſûr qu'elle vous jettera dans l'orniére.

PANTALON.

Va, va, mon ami, je ſuis certain de mon fait.

ARLEQUIN.

Je vous crois ſur votre parole ; mais du moins lorſqu'une jeune fille épouſe un homme de votre âge, ce ſont ordinairement les avantages qu'il lui fait, qui l'y déterminent.

PANTALON.

Je t'entens. Il eſt vrai que la plus grande partie des biens dont je jouis eſt à ma fille ; que je ſuis encore tuteur de Cinthio, à qui je dois un compte, que j'eſpere ne lui jamais rendre ; mais je n'ai pas

beſoin de tout cela pour plaire à Silvia ; puiſqu'avant qu'il ſoit vingt-quatre heures , outre que je ſerai beau au ſuprême degré , je vais devenir un des plus riches Seigneurs de l'Europe.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

PANTALON.

C'eſt un fait certain ; & je veux te faire une petite fortune, qui ſera enviée de tous tes Camarades.

ARLEQUIN.

Et que ferez-vous pour moi ?

PANTALON.

Je veux d'abord te faire préſent de cent mille francs.

ARLEQUIN.

Cent mille francs !

PANTALON.

C'eſt une bagatelle pour moi. Outre cela je t'acheterai une jolie Terre , qui te donnera le titre de Comte , ou de Marquis.

ARLEQUIN.

Comte , ou Marquis ! Vous vous moquez de moi.

PANTALON.

Je ne ris point ; cela me ſera auſſi aiſé comme de boire un verre d'eau.

ARLEQUIN.

En ce cas, grand merci, Seigneur Pantalon ; je ne me ſens pas d'aiſe.

PANTALON.

Tu auras alors un bon carroſſe, un Cocher à barbe torſe, quatre grands Laquais inſolens, deux Pages des plus malheureux, & un Portier rebarbatif.

ARLEQUIN.

Vous oubliez juſtement le plus eſſentiel.

PANTALON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

ARLEQUIN.

Un habile Cuiſinier ; ſans cela je ne fais aucun cas du reſte.

PANTALON.

Tu en auras un, & des plus excellens.

ARLEQUIN.

Tout cela me paroît merveilleux ; mais je voudrois bien ſçavoir par quel enchantement....

PANTALON.

Tu connois Scaramouche, le Concierge du Château de ce Village ?

ARLEQUIN.

Oui.

PANTALON.

Sous un dehors très-ſimple, c'eſt le plus habile homme qu'il y ait à cent lieues à la ronde.

ARLEQUIN.

Lui? Vous voulez rire, Seigneur Pantalon.

PANTALON.

Je parle ſérieuſement. Il poſſéde les ſciences les plus relevées; il a découvert qu'il y a un tréſor caché dans la grotte de ce Château, & nous attendons ce ſoir un Vicomte Allemand, pour en faire la recherche.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru Scaramouche ſi grand Docteur. Mais qu'a-t-on beſoin de ce Vicomte, puiſque vous ſçavez où ſont ces richeſſes? Nous n'avons qu'à les aller enlever ſans perdre un ſeul moment.

PANTALON.

Apprens, mon ami, qu'il y a à la garde de ce tréſor, un Eſprit qu'il faut conjurer avec bien des cérémonies myſtérieuſes; & que ſi l'on en omettoit la moindre, cet Eſprit auſſitôt ne manqueroit pas de vous tordre le col.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ohimé.

PANTALON.

L'heure eſt priſe pour minuit, & j'eſpere que tu ne m'abandonneras pas dans une entrepriſe de cette conſéquence.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis parbleu pas ſi fou. Tenez, Seigneur Pantalon, je vous rends vos cent mille francs, votre Château, le carroſſe, le Cocher, les Laquais, les Pages, & même le Cuiſinier, que j'aimois le mieux ; je ne fais aucun cas de tout cela, s'il faut, pour les avoir, riſquer de ſe faire tordre le col.

PANTALON.

Nous ne riſquons rien ; cet Allemand commande aux Eſprits avec plus d'autorité que je ne fais à mes Domeſtiques.

ARLEQUIN.

Bon, voilà de beaux contes !

PANTALON.

Crois-tu que je vouluſſe m'expoſer comme un ſot ? Mon ami, devenons riches, & promptement.

ARLEQUIN.

Ce diable de Cuiſinier me tente fort.

PANTALON.

Il n'y a rien à craindre, te dis-je.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt fait, je ne vous abandonne point. Je ſerois fâché de manquer par poltronnerie une fortune auſſi brillante, & Spinette ne me le pardonneroit jamais.

PANTALON.

Si tu fais bien, tu l'épouſeras auſſi-tôt que tu ſeras gros Seigneur.

ARLEQUIN.

Par-la-mardi, je voudrois déjà la voir Marquiſe ; je me ſuis pourtant brouillé depuis quelques jours avec elle.

PANTALON.

Et pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pour certain air myſtérieux qu'elle affecte avec moi ; je crains qu'elle ne veuille devenir infidelle.

PANTALON.

Ne ſoupçonneroit-elle point quelque choſe de mes deſſeins ? il faut bien au moins ſe garder de lui en rien dire.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien. Mais ne faut-il pas quelques outils pour remuer la terre ?

PANTALON.

Tout eſt prêt. Je cours au Château trouver Scaramouche ; du ſecret ſur-tout.

SCENE IV.

La Scéne est dans le Château.

SCARAMOUCHE *seul.*

JE ne puis m'empêcher de rire de l'extravagance de Pantalon, qui se persuade que je vais le rajeunir ; cependant tout est préparé pour cette opération.

SCENE V.

PANTALON, SCARAMOUCHE.

PANTALON.

EH bien, mon cher Scaramouche, me tiendrez-vous la promesse que vous m'avez faite ?

SCARAMOUCHE.

Je ne puis vous rien refuser, voici de quoi vous satisfaire ; mais pour vous donner le plaisir de n'être pas reconnu, changez d'abord d'habit, & prenez celui-ci. Je

veux dans un inſtant que l'on vous prenne pour l'Amour même. Tirez cette poudre par le nez ; fort . . . . (*Pantalon éternue.*) Cela va à merveille ; vous voilà déja tout autre.

PANTALON.

Sérieuſement ?

SCARAMOUCHE.

Oui vraiment ; l'opération eſt preſque faite.

PANTALON.

Cela n'eſt pas croyable ! Je me ſens pourtant plus foible ſur mes jambes, que je n'étois tout à l'heure ; ne ſeroit-ce pas la violence de l'éternuement ?

SCARAMOUCHE.

Point du tout. N'avez-vous pas ſenti une eſpéce de frémiſſement par tout le corps ?

PANTALON.

Oui.

SCARAMOUCHE.

C'eſt l'effet du rajeuniſſement. Cette opération qu'il faut ſouvent répéter, ne ſe fait pas ſans une extrême émotion dans toutes les parties du corps ; mais j'entens quelqu'un, il faudroit ne vous pas montrer ſi-tôt.

PANTALON.

Au contraire, ſi je ſuis totalement changé, on ne me connoîtra pas, & cela ſera fort plaiſant.

SCARAMOUCHE.

Il y a encore pluſieurs touches à donner à cet ouvrage, pour qu'il ſoit entiérement fini. Mais plus je vous regarde, & plus je conſidere qu'il faut que dans votre jeuneſſe vous ayez été un des plus beaux hommes & des mieux faits.

PANTALON.

Comment voyez-vous cela ?

SCARAMOUCHE.

Eh parbleu, ce ſont vos mêmes traits, mais en beau, & vous ne paroiſſez pas avoir trente ans.

PANTALON.

Cela ſeroit-il poſſible ?



SCENE VI.

PANTALON, SPINETTE, SCARAMOUCHE.

SPINETTE.

MONSIEUR Scaramouche, on m'avoit dit que je trouverois ici le Seigneur Pantalon.

PANTALON *à part.*

Elle ne me reconnoît pas.

SCARAMOUCHE.

Et que lui voulez-vous ?

SPINETTE.

On le demande au logis.

SCARAMOUCHE.

Il étoit ici il n'y a qu'un moment. Mais que regardez-vous avec tant d'attention ?

SPINETTE.

Je regarde cet aimable Cavalier : est-ce quelque ami de votre maître ?

PANTALON *à part.*

Cela est incompréhensible.... (*Haut.*) Oui, ma mie, Mario & moi nous avons fait

nos exercices enſemble, & nous ſervons tous deux dans le même Régiment.

SPINETTE.

Si tous les Officiers de ce Régiment ſont auſſi bien faits, vous ne devez pas être oiſifs auprès des Belles dans vos quartiers d'Hyver.

PANTALON.

Auſſi nous ne nous y tenons pas nos mains dans nos poches.... Mais, Monſieur Scaramouche, quelle eſt cette fille ? elle eſt jolie au moins.

SPINETTE.

Oh ! Monſieur, vous vous moquez de moi.

PANTALON.

Non, ma foi, je ne plaiſante pas ; je te trouve fort aimable, mon enfant.

SPINETTE.

Tenez-vous donc, Monſieur, vous me chiffonnez ; ſi mon maître vous voyoit prendre ces libertés, tout ſeroit perdu.

PANTALON.

Cela eſt trop charmant !

SPINETTE.

Adieu, Meſſieurs.

PANTALON.

Attends, attends, mon petit cœur.

SPINETTE.

Laiſſez-moi, vous dis-je ? diantre ſoit du jeune fol.

SCENE VII.

PANTALON, ARLEQUIN, SPINETTE, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

AH, ah, Seigneur Pantalon, quel traveſtiſſement eſt-ce ceci ? comment ! vous aimez, à ce que vous dites, Mademoiſelle Silvia, & vous vous amuſez avec Spinette ?

PANTALON.

Comment donc, Monſieur Scaramouche, Arlequin me reconnoît ?

SPINETTE.

Quel prodige ! Eh, Monſieur, c'eſt vous ?

PANTALON.

Et Spinette auſſi ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

C'est que vous n'avez pas tiré la poudre assez fort ; je vous l'avois bien dit, de ne vous pas montrer si-tôt.

(*à Arlequin.*)

Tu es surpris de ceci , mon ami : ce n'est qu'une plaisanterie , il faut te l'avouer ; j'avois rajeuni le Seigneur Pantalon pour quelques momens ; il commençoit à être tellement différent de lui-même , que Spinette l'avoit méconnu, mais le charme a cessé dans l'instant que tu es entré.

SPINETTE.

Cela est fort singulier ; je ne l'aurois jamais cru , si je ne venois pas d'y être trompée.

ARLEQUIN.

Voilà de plaisans contes , Monsieur Scaramouche , & vous avez bien l'air de vous mêler de plus d'un métier.

PANTALON.

Arlequin , n'insulte pas , je te prie , Scaramouche ; tu connoîtra dans peu ce qu'il vaut.

ARLEQUIN.

Je crains bien plutôt que ce ne ſoit un grand fourbe.

SCARAMOUCHE.

Voilà à quoi je ſuis expoſé pour vous faire plaiſir, Seigneur Pantalon; je pourrois d'une ſeule parole punir ſon inſolence, mais je le mépriſe trop.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi bête que de vous craindre, ni de croire ce que vous dites; cela eſt impoſſible.

SPINETTE.

Ah, je te jure que j'ai méconnu le Seigneur Pantalon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi l'ai-je reconnu? moi, je te ſoutiens que Scaramouche eſt un....

SCARAMOUCHE.

Impertinent que tu es, je ne ſçai à quoi il me tient, (pour te faire connoître de quoi je ſuis capable,) qu'en ta préſence je ne faſſe changer de figure à Spinette?

ARLEQUIN.

Zeſte! comme je verrai cela?

PANTALON.

Donnez-nous en le plaiſir, je vous en conjure.

SPINETTE.

Oh, non pas, s'il vous plaît ; je ſuis bien comme je ſuis.

ARLEQUIN.

Eh, que tu es innocente ! laiſſe-le faire, tu connoîtras bientôt que ce n'eſt qu'un impoſteur.

SCARAMOUCHE.

Vous me pouſſez à bout, il faut donc vous détromper. Tenez, Mademoiſelle Spinette, prenez de cette poudre bien fort .... encore plus fort.

ARLEQUIN.

Oui, oui, plus fort. Ah, ah, voyez comme elle change !

SPINETTE.

Mais, au moins ....

SCARAMOUCHE.

Ne craignez rien : demandez au Seigneur Pantalon, s'il a reſſenti le moindre mal.

PANTALON.

Nullement.

ARLEQUIN.

Oh, je le crois bien.

SCARAMOUCHE.

Et afin que nous ne ſoyons pas ſurpris, & que vous ne diſiez pas qu'il y a

ici de la ſupercherie, allez l'un & l'autre fermer ces deux portes.

ARLEQUIN.

C'eſt bien penſé.

(Pendant qu'ils vont fermer la porte, Spinette deſcend par une trape, & il remonte une petite Naine, dans des habits tout pareils aux ſiens. Scaramouche la mene ſur le bord du Théatre, & la cache ſous ſon manteau.)

PANTALON.

Qu'eſt devenue Spinette ?

SCARAMOUCHE.

La voici.

ARLEQUIN.

Hoimé ! je ſuis mort.

PANTALON.

Hé bien, Monſieur l'incrédule !

ARLEQUIN.

Oh, par ma foi, je ne ſçais plus où j'en ſuis.



SCENE VIII.

PANTALON, SCARAMOUCHE, Une NAINE, ARLEQUIN.

LA NAINE.

QU'AS-TU donc, mon cher Arlequin ? te voila tout trifte.

ARLEQUIN.

Miféricorde ! Spinette eft un monftre.

LA NAINE.

Ah, mon cher petit mignon, dans l'extrême jeuneffe où je me trouve, je me compare à ces tendres boutons de rofe, tout prêts à éclore ; mille petits papillons badins, autant d'amoureufes abeilles, & les zéphirs légers voltigent autour de moi ; ils n'ofent admirer mes graces de trop près, ni recueillir les doux préfens que l'aurore a répandu fur mes tendres feuilles. Approchez, approchez, aimables courtifans, je ne veux point avoir d'épines pour vous.

ARLEQUIN.

Quel prodige ! c'en eſt fait, je renonce à toutes les Spinettes du monde.

LA NAINE.

Je renonce à toutes les Spinettes du monde ! Et que deviendrai - je donc, Monſieur le faquin ? oh, je vous ferai bien tenir votre parole. Allons vîte, que l'on m'épouſe, & tout à l'heure ; voici votre promeſſe de mariage.

PANTALON, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

ARLEQUIN.

Oui, cela eſt fort riſible ..... Nous verrons cela dans cinq ou ſix ans.

LA NAINE.

Cinq ou ſix ans ! oh, je mourrois d'impatience avant ce tems.

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous vous en conſolerez avec les abeilles, les zéphirs, & les papillons.

LA NAINE.

Tréve de plaiſanterie ; donne-moi la main, donne donc. Seigneur Pantalon, & vous, mon ami Scaramouche, vous

êtes témoins que nous voilà mariés. Ah ! mon cher petit bon homme ; que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Ah, Seigneur Scaramouche, excusez mon incrédulité, & les impertinences que je vous ai dites. Oui, je conviens que vous êtes le plus habile homme du monde ; mais pour m'en convaincre encore davantage, rendez-moi ma chere Spinette aussi gentille qu'elle étoit il n'y a qu'un moment.

SCARAMOUCHE.

Non, vous m'avez trop maltraité.

PANTALON.

Monsieur Scaramouche, je vous en prie.

SCARAMOUCHE.

Non, je n'en ferai rien ....

ARLEQUIN.

Je vous en conjure. (*il pleure.*) Hou, hou, hou.

LA NAINE.

Ses larmes me touchent ; je n'y puis plus tenir.

SCARAMOUCHE.

Il ne mérite pas que je lui fasse cette faveur.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, je vous ai piqué au vif, mais je vous en demande pardon à genoux.

(Scaramouche fait ſigne à la Naine de ſe retirer ſur la trape, qui s'enfonce, & Spinette reparoît, & vient ſe mettre à côté d'Arlequin.)

PANTALON.

Eh, laiſſez-vous attendrir !

SCARAMOUCHE.

Eh bien, je vous rends donc votre Spinette ; voyez ſi vous la reconnoiſſez à préſent.

ARLEQUIN.

Oh quel plaiſir ! quelle ſatisfaction ! Seigneur Scaramouche, Seigneur Pantalon, aimable Spinette ! je ne me ſens pas d'aiſe.

(il embraſſe Spinette, & l'emporte.)

SCARAMOUCHE.

Vous voyez que je ſçais convaincre les plus incrédules ; mais courez, je vous

prie, après Arlequin, dans les premiers transſports de ſa joie, il découvriroit peut-être ce que nous avons tant d'intérêts de cacher.

PANTALON.

Vous avez raiſon, j'y cours ſans perdre de tems. (*il ſort.*)

SCARAMOUCHE *ſeul.*

Nos affaires ſont en bon train ; allons ſonger au reſte.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

La Scéne est chez Pantalon.

CINTHIO, *déguisé en Colporteur*, AGATHE, SPINETTE.

UN LAQUAIS.

UN homme qui porte une malle devant lui, demande à vous parler.

AGATHE.

Faites-le entrer, & dites à Spinette qu'elle vienne ici.

LE LAQUAIS.

La voilà qui entre, je vais lui dire que vous la demandez.

AGATHE.

Eh bien, mon ami, que voulez-vous?

CINTHIO *à part.*

Bon, je ne ſuis pas reconnu. (*Haut.*) Je ſuis un Colporteur, Mademoiſelle, je vends des livres rares, & comme vous paſſez pour une perſonne d'eſprit, j'ai cru devoir m'adreſſer à vous, avant que d'aller au Château.

AGATHE.

Je vous en remercie; voyons vos Brochures.

CINTHIO.

Celle ci eſt aſſez plaiſante : *Les nouveaux tours de Maître Gonin, par M. de Fourbagnac; ouvrage utile aux enfans de famille, que leurs peres laiſſent ſans argent. Imprimé à Marſeille, rue du Comite, à l'Enſeigne de la Galére.*

AGATHE.

Ce livre doit avoir du débit.

SPINETTE *arrivant, & à part.*

Voici notre Colporteur.

CINTHIO *lit.*

Statuts du Régiment de la Calotte, noms, ſurnoms, âge, qualités, & demeure des Officiers; les principaux événemens de leur vie, & leurs Brévets. Huit Volumes in-folio; ouvrage propoſé par ſouſcription. Il faut s'adreſſer au Sieur Folichon, *Libraire, rue des Rats, à l'Enſeigne de la Girouette.*

AGATHE.

Si tous ceux qui ſont du Régiment en achetent chacun un exemplaire, cela doit faire la fortune de l'Imprimeur.

CINTHIO.

Celui-ci eſt un manuſcrit des plus curieux : *La Cabale ridicule ; livre très-utile pour détromper les gens entêtés de la recherche des tréſors. L'on y fait voir l'extravagance qu'il y a d'ajouter foi aux Gnomes, Ondains, Silphes & Salamandres, & que ces prétendus Peuples élémentaires n'exiſtent que dans l'imagination des vieillards crédules.*

AGATHE *à part.*

Ah ! je ſerois au déſeſpoir ſi un pareil manuſcrit tomboit entre les mains de mon pere. (*Haut.*) Mon ami, de quel prix ce livre-là eſt-il ?

CINTHIO.

Il n'eſt pas à vendre ; je ſuis chargé par un Marchand d'Avignon de le remettre à un certain vieillard de ce pays, nommé Pantalon de Biſognoſi.

AGATHE.

Eh bien, vous ne pouviez pas mieux vous adreſſer qu'à moi ; je ſuis ſa fille, & je lui donnerai.

CINTHIO.

Non pas, s'il vous plaît; j'ai promis de le rendre en main propre.

AGATHE.

Vous me ruinez ſi vous exécutez votre commiſſion; j'ai des raiſons eſſentielles pour que mon pere ne voie point ce livre; mettez-y tel prix qu'il vous plaira.

CINTHIO.

Bon! vous ne me le payerez jamais ce que j'en veux avoir.

AGATHE.

Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne donne pour l'avoir.

CINTHIO.

Eh bien, Mademoiſelle, il vous en coûtera deux baiſers.

AGATHE.

Deux baiſers? quelle inſolence!

CINTHIO.

Je n'en puis rien rabatre.

AGATHE.

Ah, Spinette, que dois-je faire?

SPINETTE.

Eh mort de ma vie, paſſez-en par-là; voilà une belle bagatelle!

CINTHIO.

Je ſuis preſſé, Mademoiſelle, concluons & promptement.

AGATHE.

Je ne puis m'y résoudre.

CINTHIO.

Adieu donc.

SPINETTE.

Attendez un moment.

CINTHIO.

Serviteur.

SPINETTE.

Mais que vous êtes vif !

AGATHE.

Spinette, il faudroit bien avoir envie de ce manuſcrit pour le payer ſi cher.

SPINETTE.

Je trouve, moi, que cet homme-là le donne à trop bon marché.

CINTHIO.

Mademoiſelle craint peut-être que ſon amant ne lui ſçache mauvais gré d'une pareille complaiſance.

AGATHE.

Que voulez-vous dire ?

CINTHIO.

Vous rougiſſez ? je devine juſte comme vous voyez ; c'eſt un de mes moindres talens que de dire la bonne aventure, & ſi je l'avois entrepris, je découvrirois juſqu'à vos plus ſecrettes penſées. Vous ai-

mez, par exemple ; direz-vous le contraire ?

SPINETTE.

Il eſt bien étonnant qu'une fille de ſon âge aime ; cela eſt dans les régles, il ne faut pas être un grand ſorcier pour pouvoir deviner cela.

CINTHIO.

J'en conviens ; mais l'on traverſe les amours de Mademoiſelle.

AGATHE.

Il eſt aſſez rare que les inclinations des peres s'accordent avec celles de leurs filles ; ainſi vous ne prouvez rien encore.

CINTHIO.

Si votre amant fait toujours ainſi ſes campagnes, il ne fera guére parler de lui dans les Gazettes ; cela commence à s'éclaircir, n'eſt-il pas vrai ?

AGATHE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible ; mon amant, dites-vous ?

CINTHIO.

Oh, je ne ſçais plus rien.

AGATHE.

Vous excitez ma curioſité ; continuez, je vous prie.

CINTHIO.

Que voulez-vous que je vous diſe ?

AGATHE.

Comment s'appelle-t-il ? que fait-il actuellement ?

CINTHIO.

Vous m'en demandez un peu trop.

AGATHE.

Je ſçavois bien que le pur hazard vous faiſoit parler, & que votre ſcience étoit des plus bornées.

CINTHIO.

Vous me piquez, il faut vous faire voir le contraire. Votre amant s'appelle Cinthio ; il eſt caché dans un Village, pendant qu'on le croit en Hongrie ; & au moment que je vous parle, il eſt en converſation galante avec une aimable perſonne, dont il tâche d'obtenir des faveurs. Eh bien, êtes-vous contente ?

AGATHE.

Ah ! je commence à vous croire. Quoi, ſeroit-il poſſible que Cinthio répondit auſſi mal à ma tendreſſe !

CINTHIO.

Pour moi, je ne puis le blâmer.

AGATHE.

Ah, perfide ! Mais dois-je ajouter foi à tes diſcours ?

CINTHIO.

Je ne me trompe guére dans mes prédictions, & il ne ſeroit pas bien difficile de vous prouver ce que je vous avance.

AGATHE.

Je t'en défie : apprens-moi le lieu où eſt préſentement ce traître ; je veux au moment même lui témoigner tout le mépris que je reſſens pour lui.

SPINETTE.

Allons, Monſieur le Prophete de malheur, menez-nous où eſt ce petit volage ; vous verrez beau jeu.

CINTHIO.

Je veux faire quelque choſe de plus pour vous. Sans ſortir de cette place, vous allez voir votre amant aux genoux d'une très-aimable fille, dont il fait tout ſon bonheur d'être aimé.

SPINETTE.

Mademoiſelle, cela ne ſe peut faire ſans magie.

CINTHIO.

Regardez de ce côté, il va paroître ici dans le moment.

AGATHE.

Le traître ! je ne l'apperçois point.

(*Cinthio ôte sa fausse barbe, & se jette aux genoux d'Agathe.*)

SPINETTE.

Je le vois bien, moi.

AGATHE.

Où est-il donc, Spinette ? ..... Mais que vois-je ! Est-ce vous, mon cher Cinthio ?

CINTHIO.

Oui, c'est moi-même, belle Agathe. Que ces transports de colere me font plaisir !

AGATHE.

Vous m'avez causé de cruelles inquiétudes : qui vous reconnoîtroit sous ce déguisement ?

CINTHIO.

Votre pere est d'une humeur si extraordinaire, qu'il nous oblige à avoir recours à ces artifices.

AGATHE.

Ah, je crois entendre sa voix ; ma crainte vous feroit reconnoître, retirez-vous promptement, je vous prie.

CINTHIO.

Oh, pour cela non ; ma retraite est au même prix que mon manuscrit.

AGATHE.

Eloignez-vous, Cinthio, je vous en conjure.

CINTHIO.

Adieu donc, belle Agathe.

AGATHE.

Adieu. Conduis-le, Spinette; je vais me tranquilliser dans ma chambre, de l'émotion que m'a causé sa visite.

SCENE II.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

TOUT franc, Seigneur Scaramouche, je ne me sens pas l'ame bien tranquille, je crains quelque trahison de la part de mon maître! Spinette est gentille, &....

SCARAMOUCHE.

Je te l'ai déja dit, c'est le pur hazard qui donne lieu à tes soupçons; ils sont mal fondés.

ARLEQUIN.

Cela peut être, mais j'ai l'esprit mala-

de. Vous qui êtes si habile, n'auriez-vous pas quelque secret pour me rassurer contre mes inquiétudes ?

SCARAMOUCHE.

Eh mais, je n'ai que celui de te rendre invisible ; par ce moyen tu seras bientôt éclairci de la vérité.

ARLEQUIN.

Invisible ? c'est fort bien imaginé.

SCARAMOUCHE.

Puisque tu le souhaites, je vais chercher ce qu'il te faut pour cette opération.

ARLEQUIN *à part.*

Cet homme-là a des secrets étonnans, & ce que j'ai vû, ne me fait point douter de sa capacité.

SCARAMOUCHE.

Tiens, mon ami, voilà le chapeau d'un Frere de la Rose-Croix ; à peine l'auras-tu sur ta tête, que tu disparoîtra aux yeux de tout le monde.

ARLEQUIN.

J'en vais faire l'expérience dans le moment. Il faut que je me réjouisse aux dépens de ces deux Etrangers.

(Cinthio & Mario, travestis & avertis par Scaramouche, entrent sur le Théatre ; l'un parle Allemand, l'autre Italien. Arlequin met son chapeau, se place au milieu d'eux, & leur fait des niches. Ils feignent de ne le pas voir, prennent querelle ensemble, mettent l'épée à la main, & se battent ; ils mettent toujours Arlequin entre les deux pointes de leurs épées. Arlequin crie au secours. Scaramouche vient, qui sépare les combatans, & qui feignant de ne pas voir Arlequin, le renverse par terre ; son chapeau tombe.)

SCARAMOUCHE.

Ah, le voilà. Hé que diable fais-tu par terre ?

ARLEQUIN.

Ah ! je suis mort. Tenez, Monsieur Scaramouche, voilà votre chapeau ; vos secrets sont beaux, mais ils sont trop périlleux ; & j'aime mieux ignorer toute ma vie si Spinette m'est infidelle, que de m'exposer comme je viens de faire.

SCARAMOUCHE.

Mais, mon ami, c'est ta faute ; pourquoi t'aller fourer dans cette querelle ? reprens ton chapeau.

ARLEQUIN.

Non, non, je vais tâcher de me raſſurer de ma frayeur Je l'ai, ma foi, échappé belle.

SCENE III.

PANTALON, ROBERTY.

ROBERTY.

VOus vous moquez de moi, vous dis je. Avant qu il ſoit vingt-quatre heures, vous ſerez beau comme l'Amour ? vous ne paroîtrez pas avoir trente ans ? & vous ſerez riche comme un Créſus ? Il n'y a pas de bon ſens à cela.

PANTALON.

C'eſt un myſtere que je vous expliquerai à loiſir ; qu'il vous ſuffiſe que je ne vous demande votre fille qu'à ces conditions.

ROBERTY.

Oh, très-volontiers ; je ne riſque rien de vous la promettre.

PANTALON.

Je cours, ſur cette aſſurance, tout préparer pour mon mariage.

SCENE IV.

ROBERTY, SILVIA.

ROBERTY.

CE vieux fou donne dans tous les piéges que nous lui tendons. Mais voici Silvia, je veux éprouver un peu jusqu'où va sa tendresse pour Mario. Approchez, ma fille, je vais vous annoncer une bonne nouvelle : je viens de vous accorder en mariage au Seigneur Pantalon.

SILVIA.

Au Seigneur Pantalon !

ROBERTY.

Oui ; ce n'est point une plaisanterie.

SILVIA.

Ah, mon pere ! y pensez-vous bien ? que dira Mario ? il est Gentilhomme, vous lui avez promis ma main, & vous n'ignorez pas ma tendresse pour lui, puisque c'est vous-même qui l'avez fait naître.

ROBERTY.

Il est vrai ; mais des raisons essentielles m'obligent à rompre avec lui, il faut vous résoudre à l'oublier.

SILVIA.

Je ne l'oublierai jamais .... Eh quoi, mon pere, connoiſſez-vous ſi peu la différence qu'il y a entre mon amant & ce vieillard ridicule ? j'aime Mario ; je me flate, s'il eſt un jour mon mari, d'être un modéle de vertus pour toutes les femmes ; mais ſi j'étois forcée de vous obéir, je ne réponds plus de rien .... Ah, mon cher Mario, venez à mon ſecours, venez combatre la cruelle réſolution de mon pere ; il veut m'obliger à épouſer Pantalon.

SCENE V.

ROBERTY, SILVIA, MARIO.

MARIO.

AH, Seigneur Roberty, ſeriez-vous capable de rompre des nœuds que vous avez formés vous-même ? j'adore votre fille, j'ai votre aveu pour l'épouſer, & ce ne peut être qu'en me perçant le cœur, que l'on peut parvenir à m'arracher celui de la charmante Silvia.

SILVIA.

SILVIA.

Et moi, mon pere, il n'eſt point de mort ſi affreuſe, qu'elle puiſſe être, que je n'affronte, plutôt que d'épouſer Pantalon. Souffrez que nous embraſſions vos genoux, pour vous détourner d'un deſſein auſſi cruel.

MARIO.

Ah, Seigneur Roberty, laiſſez-vous toucher par nos larmes.

(Ils prennent chacun une main de Roberty, qui peu à peu les approche l'un de l'autre, & les fait ſe toucher la main.)

ROBERTY.

Je n'y puis plus tenir. Allez, mes enfans, j'ai voulu ſeulement connoître toute l'étendue de votre amour ; je l'approuve, & je confirme les promeſſes que je vous ai faites, de vous unir dans ce jour.

SILVIA.

Ah, mon pere !

MARIO.

Ah, Seigneur Roberty !

ROBERTY.

Tréve de remercimens, je veux me divertir de la folle paſſion de Pantalon.

Vous, ma fille, feignez de consentir à ce mariage ; & vous, Mario, éloignez vous pour quelques momens, & revenez, quand vous le jugerez à propos, jouer le rôle d'un amant désespéré.

SCENE VI.

ROBERTY, SILVIA, PANTALON.

ROBERTY.

QUELQUE autorité que j'aie sur ma fille, ce n'a point été sans peine que je l'ai déterminée à vous épouser ; mais éblouie par vos richesses futures, elle consent de vous donner la main.

PANTALON.

Ah ! belle aurore de ces lieux, vous répandez dans mon cœur une rosée si douce.....

SILVIA.

Seigneur Titon, épargnez-moi, de grace, je n'aime pas les louanges outrées;

contentez-vous que je ne m'oppose point à vos désirs, pourvu que vous teniez parole à mon pere.

PANTALON *lui baisant la main.*

Ah ! je suis trop content.

SCENE VII.

ROBERTY, SILVIA, PANTALON, MARIO.

MARIO *entrant brusquement.*

CIEL ! que vois-je ?

SILVIA.

Y a-t-il dequoi vous surprendre ? j'exécute les ordres de mon pere.

MARIO.

Quoi, il seroit possible que le Seigneur Roberty .....

ROBERTY.

Oui ; parbleu vous vous brouillez si souvent avec ma fille, que cela me déplaît fort : Pantalon a profité d'un de ces momens.

SILVIA.

Oui, mon pere, vous ſerez content; mon inclination ſe trouve conforme à votre choix; je regarde déja comme époux, celui que vous m'avez deſtiné : qu'il a de charmes pour moi, & que j'aurois de chagrin, s'il me falloit paſſer toute ma vie avec l'autre ?

PANTALON.

Oh, oh, oh!

MARIO.

Ah! ç'en eſt trop..... Mais j'ai tort, je l'avoue, je dois céder à l'heureux Pantalon, un bien qu'il mérite mieux que moi; il eſt jeune, galant, riche, libéral, complaiſant, & vous ne pouvez manquer, Mademoiſelle, d'être heureuſe avec lui.

SILVIA.

De quoi vous mêlez-vous, Monſieur? ſelon vos mauvaiſes plaiſanteries, le Seigneur Pantalon ſera un avare, un vilain; ce ne ſont pas vos affaires; il a près de quatre-vingt ans.

PANTALON.

Non, non.

SILVIA.

Que vous importe ? vous voulez insinuer qu'il sera jaloux, & qu'une femme court risque avec lui d'être très-peu contente ; qu'est-ce que cela vous fait ? je vous trouve bien plaisant de le prendre sur ce ton ! sçachez, Monsieur, que je regarde mon amant avec des yeux moins prévenus ; je le trouve fait à peindre.

PANTALON.

Oh, oh, oh !

SILVIA.

Il a des graces que l'on ne trouve pas dans les personnes de son âge, & il ne me paroît pas avoir trente ans.

PANTALON.

Mais en vérité .....

SILVIA.

Il pourroit être un peu jaloux. Eh bien, son amour en sera plus vif ; & je veux qu'en faisant mon bonheur, je fasse mourir d'envie tous ses rivaux.

PANTALON, *lui baisant la main.*

Oh, oh, c'en est trop.

MARIO.

Ah ! je n'y puis plus tenir.

(Mario met l'épée à la main, Silvia s'en saisit. Pantalon alors fait le brave ; elle lui arrache son poignard, qu'il a à la main.)

SILVIA.

Insolent ! apprenez à respecter ce que j'aime, & éloignez de mes yeux un objet pour lequel je n'ai que de l'aversion. M'entendez-vous, Mario ?

MARIO.

Oui, Mademoiselle, vous serez obéie, mon parti est pris ; loin d'être fâché de ce que vous faites, je vous verrai, j'ose le dire, avec satisfaction entre les bras de ce que vous aimez.

SILVIA.

Reprenez votre épée, & soyez plus sage une autre fois. Vous, Seigneur Pantalon, envoyez-moi Arlequin dans le moment, j'ai à lui parler.



SCENE VIII.

PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON.

IL a bien fait de quitter la partie, sans cela.....

ARLEQUIN.

Ohimé ! à qui diable en avez-vous donc ? (*à part.*) Eſt-ce que je parois encore inviſible ?

PANTALON.

C'eſt une querelle très-vive que je viens d'avoir avec Mario, au ſujet de Silvia : cette fille m'aime à la folie ; elle lui a donné ſon congé auſſi ſéchement.....

ARLEQUIN.

Par ma foi je n'y comprends rien. Ce Monſieur Mario, a-t-il tranquillement abandonné le terrein ?

PANTALON.

Couſi, couſi. Mais voici, je crois, Scaramouche : pendant que je l'entretiendrai, cours chez Silvia, elle a beſoin de toi.

SCENE IX.

PANTALON, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

VIVAT, Seigneur Pantalon ; le Seigneur Sbrigandorf eſt arrivé. Je l'ai annoncé dans ce Bourg, comme ayant traité avec vous de la Charge de Bailli : vous ſçavez que nous ſommes convenus de tout cela.

PANTALON.

Il eſt vrai ; mais avez-vous donné les ordres ?.....

SCARAMOUCHE.

Tout eſt prêt pour ſa réception, & c'eſt le Carillonneur qui a fait à ce ſujet un petit impromptu.

PANTALON.

C'eſt fort bien imaginé. Pour m'attacher encore plus à ce grand homme, mon intention eſt de lui propoſer d'épouſer Agathe. Comme il eſt le maître de tous les tréſors cachés, ce ſeroit l'offenſer que

de lui offrir une autre dot, que la Charge de Bailli, qui eſt aſſez conſidérable dans ce Bourg.

SCARAMOUCHE.

Les vrais Philoſophes s'allient rarement avec des mortelles; cependant Mademoiſelle Agathe a tant de mérite .....

SCENE X.

PANTALON, SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BONNE nouvelle, Seigneur Pantalon. Voilà une lettre de Mademoiſelle Silvia.

PANTALON.

Donne. (*Il lit.*)

» Après avoir fait connoître ce que je
» ſens pour vous, je ſerois fâchée que
» vous fuſſiez encore en vie; vous de-
» vez être mort de joie, pour me bien
» prouver la force de votre amour; le
» mien ne m'a pas laiſſé tranquille, vous

» en jugerez par la fête d'aujourd'hui.
» Pour y voir mon amant tout à mon
» aiſe , j'y remplacerai la Meûniere du
» Bourg , qui eſt malade. Jugez du plai-
» ſir que j'attens y goûter avec Mario.

ARLEQUIN.

Avec Mario ?

PANTALON *continuant à lire.*

» Avec Mario j'ai rompu tous mes en-
» gagemens ; cela eſt auſſi vrai , qu'il eſt
» vrai que je vous aime avec toute la
» paſſion imaginable. *SILVIA.*

SCARAMOUCHE.

Cette lettre s'explique nettement , & nous tire d'embarras. Puiſque Mademoiſelle Silvia vous aime dans l'état où vous êtes , je vous rajeunirai tout à loiſir & imperceptiblement , afin de n'être point ſoupçonné de magie. Pour ſurcroît de ſatisfaction , je vous apprends que le Seigneur Mario vient de prendre la poſte pour Paris.

PANTALON.

Tant mieux , c'eſt autant de débarraſſé. Mais j'entends du bruit.

SCARAMOUCHE.

C'eſt ſans doute le Vicomte de Sbrigandorf. Au ſurplus, je vous avertis que c'eſt un homme qui contrefait quelquefois le bouffon, pour cacher mieux ce qu'il eſt.

SCENE XI.

TRIVELIN, *traveſti en Baron Allemand*, ſous le nom de SBRIGANDORF,
PANTALON, SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SBRIGANDORF.

HOLA, quelqu'un ? je ne ſerai pas content que je n'aie aſſommé une douzaine de Poſtillons : ces coquins-là vons donnent des chevaux ſi yvres ! (*à Arlequin.*) Serviteur, Seigneur Pantalon.

ARLEQUIN.

Je m'appelle Arlequin, Monſieur, & voilà le Seigneur Pantalon mon maître. Je cours prendre place à la cérémonie.

SBRIGANDORF.

Ah, Monſieur, que je vous embraſſe. Oui, j'entrevois ſur votre phiſionomie, que vous avez toutes les qualités requiſes pour être initié dans nos myſteres.

PANTALON.

Monſieur, je m'eſtimerois heureux ſi cela étoit ; & ſi, outre la Charge de Bailli dont j'ai diſpoſé en votre faveur, vous vouliez encore me faire l'honneur de devenir mon gendre.

SBRIGANDORF.

La propoſition n'eſt pas tout-à-fait à rejetter. Votre fille eſt ſage & jolie, ſans doute ?

SCARAMOUCHE.

Oui, certainement.

SBRIGANDORF.

Voilà apparemment cette gentille perſonne ?

PANTALON.

C'eſt elle-même.

SBRIGANDORF.

Vous allez voir de quelle maniére je vais l'aborder.



SCENE XII.

AGATHE, PANTALON, SBRIGANDORF, SCARAMOUCHE, SPINETTE, ARLEQUIN.

SBRIGANDORF, *à Spinette.*

MADEMOISELLE, c'eſt à tort que les plus fameux Voyageurs regardent avec tant d'admiration les Piramides d'Egypte ; ces merveilles de l'antiquité n'ont rien de comparable à vous : en effet, Mademoiſelle, ces ſuperbes bâtimens ne ſont que de pierres ou de briques ; vous, vous êtes compoſée du plus fin albâtre : l'on a employé des milliers d'hommes pour la conſtruction de ces édifices ; & ſuivant les apparences, le ſeul Pantalon, ou tout au plus quelque ami de ſa femme, ont commencé & achevé en moins d'un an un ouvrage auſſi parfait.

PANTALON.

Vous vous trompez, Monſieur le Vicomte, ce n'eſt-là que la Suivante de ma fille. Agathe, voilà la perſonne que je vous deſtine pour époux.

AGATHE.

A moi, mon pere ?

SBRIGANDORF.

La propoſition effraie la petite perſonne, à ce qu'il me paroît ?

PANTALON.

Oh, que non.

SCARAMOUCHE.

Seigneur Sbrigandorf, voilà les habitans du Bourg, qui viennent vous féliciter ſur votre nouvelle dignité.

SBRIGANDORF.

Qu'ils avancent. Que l'on me donne un fauteuil, & que l'on me harangue dans les formes.



SCENE XIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, LES HABITANS DU BOURG.

(Il se fait une marche des trois Etats. On fait signer au Bailli le contrat d'acquisition de cette Charge, & on l'habille en Bailli. Les Députés s'arrangent des deux côtés ; & Pantalon qui reconnoît Silvia en Meûniere, fait avec elle une scéne muette.)

SBRIGANDORF.

COMMENT vous appellez-vous ?

CINTHIO, *déguisé en vieux Gentilhomme.*

Monseigneur, je m'appelle Don Brachio Spezza Fera Rodomontè.

SBRIGANDORF.

Diable ! voilà un beau nom.

CINTHIO.

Monseigneur, la Noblesse du pays ayant appris avec joie que vout êtes revêtu de la Charge de Bailli du Bourg ....

SBRIGANDORF.

Elle me félicite, n'eſt-il pas vrai ? en voilà aſſez. Il parle d'un ton ſi ennuyeux qu'il m'endort. Paſſons aux autres. Quel eſt votre nom ?

MARIO, *en Robe.*

Moi, Monſeigneur, on me nomme Don Julien de Codicibus, Paragrafo-primo.

SBRIGANDORF.

J'en ſuis parbleu ravi. Voilà un nom des plus comiques.

MARIO.

Monſeigneur, la Juſtice de ce Bourg & des environs, ayant ſçu votre arrivée, m'envoie vous faire la révérence, & vous haranguer, en tant que beſoin ſera.

SBRIGANDORF.

C'eſt bien débuté ; continuez, mon ami.

MARIO.

Nous ne ſçaurions aſſez vous exprimer la joie que nous avons de vous voir à la tête des Officiers de ce Bourg ; & nous venons vous aſſurer, Monſeigneur, que nos écritoires, nos plumes, nos filles & nos femmes ſont fort à votre ſervice.

SBRIGANDORF.

Cela n'eſt pas de refus. Mais l'heure de ſouper approche, & je m'apperçois que j'ai grande faim.

SILVIA, *en Meûniere.*

Il faut pourtant encore eſſuyer une harangue, avant de vous mettre à table ; & voilà celui qui doit vous porter la parole pour les habitans du Bourg, qui ſe diſpoſe à vous complimenter.

SBRIGANDORF.

Qu'il ſe dépêche donc, & qu'il ſoit court, car j'ai les dents longues.

ARLEQUIN, *en Député du Bourg.*

Souffle-moi bien, au moins.

SCARAMOUCHE.

Ne t'embarraſſe pas.

ARLEQUIN.

Monſeigneur, nous liſons dans les Commentaires de Monſieur Céſar, d'heureuſe mémoire, que lorſque ce grand Conquérant voulut paſſer le Rubicon.... la gloire...

SCARAMOUCHE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SCARAMOUCHE.

Hé, non, la gloire.

ARLEQUIN.

Hé, non, la gloire... la néceſſité, le Rubicon...

(En geſticulant il jette à terre le papier de Scaramouche.)

SBRIGANDORF.

Monſieur le Député, faites faire au plus vîte un pont, pour paſſer ce fleuve, & vous viendrez achever votre harangue.

ARLEQUIN.

La peſte ſoit de l'animal de ſouffleur. *(Il le bat.)*

SILVIA.

Vous avez une fête complette, Monſieur le Bailli; je vous améne Monſieur de la Calotte, le plus grand Muſicien du ſiécle, & Carillonneur de ce Bourg, avec tous nos habitans prêts à le ſéconder; c'eſt un illuſtre, au moins; un génie déterminé pour la muſique; & tel que vous le voyez, il a lui ſeul repréſenté l'Opéra en corps, plus d'une fois.

SBRIGANDORF.

Essayons donc du Carillonneur, en faveur de la jolie Meûniere.

SILVIA.

Allons, mon ami la Calotte, courage.

LA CALOTTE *chante, un papier à la main.*

Préparez-vous tous, amis,
A montrer votre sçavoir faire :
Surpassez-vous, tâchez de plaire
A la crême des Baillis.

LE CHŒUR.

Surpassons-nous, tâchons de plaire
A la crême des Ballis.

On danse.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela est joli; n'est-il pas vrai, Monsieur de la Culotte ?

SILVIA.

Dis donc de la Calotte, animal.

LA CALOTTE.

Quand vous donnerez quelque fête,
Seigneur Bailli; comptez ſur mes talens;
J'ai toujours cent projets en tête,
Des mieux conçus, des plus galans.
Si l'on repoſe ſur l'herbette,
Je prends une tendre muſette.

Le Payſan & la Payſanne danſent ſur un air de muſette.

Si l'on aime à danſer en rond,
J'ai bientôt fait un Rigaudon.

Le Meûnier & la Meûniere danſent un Rigaudon.

Quand le Seigneur du Village
Vient viſiter nos cantons,
Je range ſur ſon paſſage
Des hautbois & des baſſons.

Le Gentilhomme & le Greffier avec leurs femmes, danſent un air grave.

Mais pour me rendre juſtice,
Il faut entendre mon caprice,
Et ſur-tout, mon carillon.

SBRIGANDORF.

Cela va du mieux du monde ; mais passons, s'il vous plaît, à quelques petits airs, & qui soient de moins longue haleine.

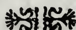
LA CALOTTE.

Volontiers ; nous allons vous faire voir, par un Vaudeville, comme nous nous gouvernons.

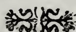
VAUDEVILLE.

LA CALOTTE.

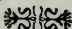
Si l'on vous dit le secret du ménage,
N'en faites point le carillon ;
Don, din, dan, don.
Ecoutez tout en homme sage,
Et puis mettez la paix dans la maison ;
Don, don, don, din, dan, don.
Vous m'entendez, je gage.



Mon cher mari, quand on est à votre âge,
Adieu le tendre carillon ;
Don, din, dan, don.
Si vous voulez avoir lignage,
Munissez-vous de quelque bon second ;
Don, don, don, din, dan, don.
C'est l'espoir du ménage.



Notre Meûnier néglige ſon ouvrage,
J'ai beau lui faire carillon;
Don, din, dan, don.
Mais quand il va dans le Village,
Et qu'il me laiſſe avec ſon grand garçon;
Don, don, don, din, dan, don.
C'eſt la paix du ménage.



Tous à l'envi nous vous rendons hommage,
Agréez notre carillon;
Don, din, dan, don.
S'il ne vous plaît pas, j'en enrage.
Mais par hazard ſi vous le trouvez bon;
Don, don, don, din, dan, don.
C'eſt l'honneur du Village.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, SBRIGANDORF, ARLEQUIN.

PANTALON.

A Préſent que vous voilà Bailli, & que vous n'avez plus rien à craindre des envieux, je crois qu'il faudroit penſer ſérieuſement au tréſor.

SBRIGANDORF.

Scaramouche eſt allé tout préparer pour cette cérémonie. (*On jette une lettre par deſſus la tête de Pantalon, Sbrigandorf la ramaſſe.*) » A notre amé & féal ami, le » Vicomte de Sbrigandorf, ſalut.... « Ah, voilà des nouvelles de la Gnomide ; liſons..... » Les liaiſons que vous » avez avec Pantalon, nous font un ex- » trême plaiſir ; nous trouvons en lui les » diſpoſitions pour faire un vrai ſage : » apprenez-lui qu'il m'a ſçu plaire, & le

» danger qu'il y a de ne pas répondre
» aux tendres empreſſemens de la Gno-
» mide de la grotte. «

PANTALON.

Comment, la Gnomide de la grotte ſeroit amoureuſe de moi ?

SBRIGANDORF.

Que vous êtes heureux, mon ami !

PANTALON.

Mais les engagemens que j'ai pris avec Silvia ?

ARLEQUIN.

Il faut les rompre, ſans balancer un moment.

PANTALON.

Cependant.....

ARLEQUIN.

Oh, cependant, il faut planter là cette jolie Meûniere.

SBRIGANDORF.

Prenez là deſſus une prompte réſolution ; mais gardez-vous d'irriter la Gnomide.

ARLEQUIN.

Allez, je vous réponds du Seigneur Pantalon. Cette perſonne eſt jolie ?

SBRIGANDORF.

Comment, jolie ! il n'y a point de mortelle qui puiſſe ſe comparer à elle.

SCENE

SCENE II.

PANTALON, SCARAMOUCHE, SBRIGANDORF, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE.

MARIO est absent ; le moment est favorable, il n'y a pas beaucoup de tems à perdre.

SBRIGANDORF.

Allez toujours devant avec ce fidéle valet ; j'ai quelques mesures à prendre avec Scaramouche, je vous suis dans le moment.

SCENE III.

SBRIGANDORF, SCARAMOUCHE.

SBRIGANDORF.

TOUT est-il prêt ?

SCARAMOUCHE.

Nos Acteurs changent actuellement de figure, ils n'attendent que vos ordres pour agir ; les contrats sont dressés, & le Notaire du Bourg est payé d'avance pour les faire signer à Pantalon.

SCENE IV.

Le Théatre change ; il repréſente une grotte, au haut de laquelle il y a une ouverture pour deſcendre, & pluſieurs piédeſtaux, ſur leſquels ſont placés les prétendus Gnomes. Pantalon avec une lanterne, Arlequin & Scaramouche avec un flambeau, & Trivelin avec une robe de Magicien, ſe préſentent à l'ouverture du haut de la grotte ; après pluſieurs lazzis de frayeur, ils deſcendent ; & après que Trivelin a fait pluſieurs cercles, il récite l'invocation ſuivante.

SBRIGANDORF.

ESPRITS, que je tiens à mes gages;
Farfadets, Gnomes & Lutins,
A ce vieillard charmant rendez tous vos hommages.
Une, deux, trois ; gardez-vous de faire les mutins.
Pour peu qu'à ma vaſte ſcience,
Vous meſuriez l'effet de votre obéïſſance ;
En un clin d'œil la terre tournera ;
Bon gré, malgré, la Lune en ces lieux deſcendra,
Et je pourrai, par vous, égaler la puiſſance
D'un Enchanteur de l'Opéra,

L'invocation finie, la terre s'ouvre ; il en ſort des monſtres, & enſuite la Gnomide, appuyée ſur une urne d'or, & Cinthio à ſes côtés en Gnome.

SBRIGANDORF.

Voilà la Gnomide, Seigneur Pantalon ; ne vaut-elle pas bien la peine de faire une petite infidélité à votre autre maîtreſſe ?

ARLEQUIN.

Allons, mon cher maître, point de foibleſſe ; aſſurez-la que vous ne penſez plus à Mademoiſelle Silvia.

PANTALON.

Oui, belle Gnomide, je vous la ſacrifie, & me donne tout à vous.

LA GNOMIDE.

Seigneur Pantalon, écoutez bien les conditions que je mets à notre engagement.

(Elle chante.)

Non v'é fra voi
Chi al par d'noi
Qui ſappi amare,
Ma Géloſia,
E ſi terribile
Che coſta il vivere
A un traditoré ;

Voi mio diletto
Col vostro affetto
A questo core
Passion si orribile
Fate scordare.

Non v'é fra voi
Chi al par d'noi
Qui sappi amare.

SBRIGANDORF.

Il n'y a pas de raillerie avec ces femelles-là, comme vous voyez ; la moindre infidélité vous coûteroit la vie.

LA GNOMIDE.

J'exige encore quelqu'autre chose de vous, Seigneur Pantalon. Outre que je veux que Silvia épouse Mario, qu'elle aimoit autrefois, je souhaite pour vous attacher encore plus à moi, que votre fille devienne la femme d'un Gnome de mes parens.

PANTALON.

Je consens à tout ce que vous voulez ; mais j'avois proposé ma fille au Seigneur Sbrigandorf.

SBRIGANDORF.

Je vous rends volontiers votre parole ; je n'ai pas grand goût pour le mariage.

LA GNOMIDE.

Barbaroutier, transportez Agathe, Silvia & Mario dans ces lieux ; aménez-y aussi le Notaire, & le tout dans un clin d'œil.

PANTALON.

Rassure-toi, ma fille, tu vas être la plus heureuse mortelle qu'il y ait sur la terre ; j'épouse la Gnomide de ce trésor, & au lieu du Vicomte que je te destinois, je te donne pour époux un Gnome des plus illustres.

AGATHE.

Ah, mon pere, souffrez que j'embrasse vos genoux, & que.....

ARLEQUIN.

Nous sommes ruinés, si vous résistez aux volontés de votre pere.

LA GNOMIDE.

Je connois d'où provient sa répugnance. Elle aime un certain Cavalier nommé Cinthio, qui est actuellement en Hongrie ; il faut la tromper. Barbaroutier, prenez la figure de son amant, & ne paroissez jamais autrement devant elle.

ARLEQUIN.

Cela seroit-il possible ?

CINTHIO *ôtant sa barbe, présente la main.*

PANTALON, *riant.*

Vois, impertinente, ce que tu refuſe ?

AGATHE.

Si c'eſt là, mon pere, l'époux que vous me donnez, je l'accepte ſans répugnance.

MARIO.

Au moment que je vous fuis, ingrate Silvia, par quel pouvoir ſurnaturel me trouve-je ici avec vous ? eſt-ce un rêve, une illuſion ?

PANTALON.

Nous vous expliquerons tout cela.

LA GNOMIDE.

C'eſt une réalité. Silvia n'a point trahi votre amour ; voici vos contrats, je veux que vous les ſigniez, & que Pantalon commence par y donner ſon conſentement.

PANTALON.

Oh, de grand cœur .... Et le nôtre, quand le ſignerons-nous ?

LA GNOMIDE.

Si vous le jugez à propos, nous le ſignerons après le divertiſſement que je vous ai fait préparer. Vous, Eſprits ſoumis à mon obéïſſance, prenez part à notre joie.

(Elle chante.)

Compagni ! ô voi,
Che d'elle gemme Edore

Siete custodi ;
Al mio chiamar venite ,
E ammirate
Il piu bel d'ogni thesoro.

Si Balla.

D'un consorte che qui vi presento
Nel contento
Sia commune la gioia , E il piacer ,
Vi divenga compagno ;
E festo si
Di noi sposi ,
Celebrate l'immenso goder.

D'un consorte , &c.

(La grotte s'éclaire , les Figures s'animent & dansent.)

PANTALON.

Puisque nous sommes tous contens, je serois d'avis de faire transporter toutes ces richesses dans mon cabinet.

ARLEQUIN.

Et que vous m'achetassiez le Marquisat que vous sçavez.

SBRIGANDORF.

Et si, Seigneur Pantalon ; un vrai sage méprise les richesses.

ARLEQUIN.

Oh, nous penſons bien autrement, & nous ne ſerons jamais ſages à ce prix-là.

PANTALON.

Il eſt vrai, je veux être riche; c'eſt là mon but, & je ne connois point d'autre ſageſſe.

SBRIGANDORF.

Ma foi, ſur ce pied-là vous en êtes bien éloignés l'un & l'autre, puiſque ces tréſors ſont imaginaires.

PANTALON.

Qu'eſt-ce à dire?

SBRIGANDORF.

C'eſt-à-dire que le Seigneur Scaramoûche eſt un fourbe, fourbiſſime.

SCARAMOUCHE.

Et que le Seigneur Trivelin, qui n'eſt autre choſe que le valet de Cinthio, ne lui céde en rien.

PANTALON.

Comment? ce ſeroit véritablement Cinthio, que j'aurois marié à ma fille?

SBRIGANDORF.

Juſtement; Mademoiſelle Silvia vient auſſi d'épouſer Monſieut Mario.

SCARAMOUCHE.

Et la Gnomide eſt une fille de l'Opéra de

de Lyon, que nous avons louée pour jouer ſon perſonnage. Si vous voulez cependant l'épouſer ?

PANTALON.

Quoi, je ſerois auſſi votre dupe ?

ROBERTY, *ſe démaſquant.*

Vous l'avez dit ; mais le meilleur parti pour vous, eſt de prendre la choſe en galant homme.

PANTALON.

Ah ! je ſuis ruiné ſans reſſource, & je vois bien que Cinthio . . . . .

CINTHIO.

Raſſurez-vous, Seigneur Pantalon ; ni votre fille, ni moi, n'avons point deſſein de vous demander aucun compte de notre bien, pourvu que vous approuviez de nouveau notre mariage, & que vous trouviez bon que nous vivions tranquillement avec vous.

PANTALON.

A ces conditions, je me rends à vos volontés. Mon pauvre Arlequin, je ſuis bien fâché que ta fortune ſoit allée ainſi en fumée.

ARLEQUIN.

Hélas ! de tout ce que vous m'avez promis, il n'y a que le Cuiſinier que je regrette.

SPINETTE.

Et Spinette, tu ne t'en soucie donc plus?

ARLEQUIN.

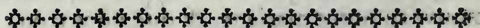
Ah! ma pauvre enfant, je comptois, par le moyen de ce Cuisinier, te faire manger de bons morceaux.

MARIO.

Pour vous dédommager l'un & l'autre, je veux vous former un petit établissement dans ce Château; & pour commencer, je vous fais présent de cent pistoles.

ARLEQUIN.

Vivat, nous sommes tous contens. Célébrons nos trois mariages par des danses & des chants. Allons, Messieurs, de la gaieté.



DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

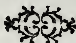
N'a-t-on besoin pour être heureux,
Que d'une fortune éclatante?
Il faut sçavoir borner ses vœux.
Quand de son sort on se contente,
On jouit d'un trésor
Plus précieux que l'or.



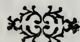
Sans les préſens, fléchir le cœur
du charmant objet que l'on aime,
Etre témoin de ſon ardeur,
Ne lui plaire que par ſoi-même;
C'eſt jouir d'un tréſor
Plus précieux que l'or.



Répondre à de tendres ſoupirs,
Aimer l'objet qui ſçait nous plaire;
Ne point contraindre ſes deſirs,
Et chercher à les ſatisfaire;
C'eſt jouir d'un tréſor
Plus précieux que l'or.



Maman me dit de fuir l'amour,
Mais je me ris de ſon langage;
Je veux comme elle avoir mon tour.
Pour une fille de mon âge,
L'amour eſt un tréſor
Plus précieux que l'or.



Lorſqu'on vient en foule chez nous,
Que nous avons le vent en poupe,
Il n'eſt point de deſtin plus doux
Pour Arlequin & pour la troupe.
Quand nous touchons votre or,
C'eſt pour nous un tréſor.

FIN.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

COMEDIE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le 17. Octobre 1720.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

PIECES DU THEATRE ITALIEN *de M.* DE *MARIVAUX*, *qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hasard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi.

Le Théatre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scenes Françoises représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les Airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Ghérardi, *in*-12. 6. *vol. figures.* 1741.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Pieces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716, jusqu'à présent : avec les Airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 9. *vol. in*-12. 1733.

Les Parodies du Théatre Italien, avec les Airs gravés, 4. *vol. in*-12. 1738.

Les Comédies purement Italiennes, représentées par les Comédiens Italiens, sous le titre de Nouveau Théatre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoises. 3. *vol. in*-12 1733.

Le Théatre de Mademoiselle Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théatre de M. de Brueys. *in*-12. 3. *vol.* 1735.

Le Théatre de M. Palaprat. *in*-12. 1735.

Les Oeuvres de M. du Fresny. *in*-12. 4. *vol.* 1747. avec les Airs gravés.

Les Oeuvres de M. Autreau. 4. *vol.* avec les Airs gravés.



ACTEURS.

LA FE'E.

TRIVELIN, Domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.



ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *à la Fée qui soupire.*



VOUS soûpirez, Madame, & malheureusement pour vous, vous risquez de soûpirer long-tems si votre raison n'y met ordre ; me permettrez-vous de vous dire ici mon sentiment ?

LA FE'E.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ſes parens, eſt un beau brun, bien fait ; c'eſt la figure la plus charmante du monde ; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi : je ne ſuis donc point ſurpris du penchant ſubit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Eſt-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable ?

TRIVELIN.

Oh ſans doute : cependant avant cette aventure, vous aimiez aſſez le grand Enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre : cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature ; mais il reſte une petite obſervation à faire : c'eſt que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh ! cela devient ſérieux ; & entre nous c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant paſſe encore : le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidele, cela ſeroit très-vilain dans un homme :

mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable. Quand une femme eſt fidele on l'admire : mais il y a des femmes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-là, moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire à la place où je ſuis ? je ſerois une grande dupe de me gêner pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons. Vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de ſon réveil ; vous êtes en habit de conquête & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire ; vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe ; il s'éveille, & vous ſalue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté ; vous vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort. Voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcene ſi intéreſſante. Vous ſortez en ſoûpirant de dépit, & peut-être chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit ; une heure ſe paſſe, il ſe ré-

veille encore, & ne voyant perſonne auprès de lui, il crie : eh ! A ce cri galant, vous rentrez ; l'Amour ſe frottoit les yeux. Que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous ? je veux goûter, moi, répond-il ; mais n'êtes-vous point ſurpris de me voir ? ajoûtez-vous ; eh : mais, oui, repart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toûjours été de la même force ; cependant vous l'aimez, & qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer, & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune homme. Franchement ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les regles, le ſecond mari doit gâter le premier.

LA FE'E.

Je vais te répondre en deux mots : la figure du jeune homme en queſtion m'enchante ; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, ſa bêtiſe ne me rebute point : j'aime, avec les graces qu'il a déjà, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes piés, je vous aime. Il eſt déjà le plus beau brun du monde : mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits ſeront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés ; mes ſoins réuſſiront peut-être

à lui en inſpirer. Souvent il me regarde ; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir, & ſe ſentir lui-même. Si cela lui arrive ; ſur le champ j'en fais mon mari ; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin : mais avant cela, je n'oſe mécontenter cet Enchanteur, auſſi puiſſant que moi, & avec qui je différerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais ſi le jeune homme n'eſt jamais, ni plus amoureux, ni plus ſpirituel, ſi l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réuſſit pas, vous épouſerez donc Merlin ?

LA FE'E.

Non ; car en l'épouſant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vûë l'autre : & ſi jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je ſerois, je veux bien te l'avoüer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en ſerois bien douté, ſans que vous me l'euſſiez dit : Femme tentée, & femme vaincue, c'eſt tout un : mais je vois notre bel imbécile qui vient avec ſon maître à danſer.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomac, ou de la façon niaise dont il voudra.*

SON MAITRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien, aimable enfant, vous me paroissez triste : y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sai rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie, ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches, la Fée continue à parler à Arlequin.

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant ?

ARLEQUIN *comme n'ayant pas entendu.* Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi ?

ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime !

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne !

ARLEQUIN.

Oui da.

LA FÉE *tire la bague de son doigt, & la lui présente ; comme il la prend grossierement, elle lui dit :*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui présente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise.

LA FÉE *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas : mais du moins sa méprise m'a fait plaisir.

Elle ajoûte.

Baisez la vôtre à présent.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fée soûpire, & lui donnant sa bague lui dit :

La voilà, en revanche recevez votre leçon. *Alors le maître à danser apprend à Arlequin à faire la révérence.*

Arlequin égaye cette Scene de tout ce que son génie peut lui fournir de propre au sujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FE'E.

En voilà donc assez nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant :

Divertir, divertir

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danseurs.

LA FE'E ARLEQUIN, TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gason, qui sera auprès de la Grille du Théatre ; pendant qu'on danse, Arlequin sifle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

Beau brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin se leve niaisement, & dit :

Je ne l'entends pas, où est-il ? *Il l'appelle.* Hé, hé.

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *en se rasseoyant dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continue en lui montrant la Fée.*

Voyez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répetent à tout moment :
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée, dit :*

Dame, cela est drôle !

UNE CHANTEUSE BERGERE, *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'est si doux.

ARLEQUIN *là-dessus répond :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance !
Quel bonheur pour moi quand j'y pense,

Elle montre le Chanteur.

Qu'Atis en sache plus que vous !

LA FE'E *alors en se levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien ? Que ſentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire, qu'il ſoûpire après ſa collation : mais voici un payſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FE'E *ſe raſſied, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort; quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en ſe levant :*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuſer ?

ARLEQUIN *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pere, eh je ne vois point ma mere.

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend ; je ſors d'ici pour quelques momens ; quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

Ils ſortent tous.



SCENE IV.

La Scene change & représente au loin quelques Moutons qui paissent.

Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main, un Berger la suit.

SILVIA, LE BERGER,

LE BERGER.

VOus me fuyez, belle Silvia!

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse, vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie, vous me parlez toûjours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui, mais je ne sens rien moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me déсespere.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute, je sai bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point; elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soûpirent, elles y trouvent leur plaisir, pour moi je

ſuis bien malheureuſe, depuis que vous dites que vous ſoûpirez pour moi, j'aì fait ce que j'ai pû pour ſoûpirer auſſi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aiſe; s'il y avoit quelque ſecret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je ſuis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de ſecret je n'en ſai point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce ſecret-là ne vaut rien, car je ne vous aime point encore, & j'en ſuis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi! je vous ai vûe: voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence; & moi plus je vous vois, & moins je vous aime; n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être: mais ne me gênez point: par exemple, à préſent, je vous haïrois ſi vous reſtiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc puiſque c'eſt vous plaire: mais pour me conſoler, donnez-moi votre main que je la baiſe.

SILVIA.

SILVIA.

Oh non ! on dit que c'eſt une faveur, & qu'il n'eſt pas honnête d'en faire, & cela eſt vrai, car je ſai bien que les Bergeres ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia, ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec ſon amour ! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur, *&* *puis voyant Arlequin* : Mais qui eſt-ce qui vient là ! ah mon Dieu le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en joüant au volant, il vient de cette façon jusqu'aux piés de Silvia : là, en joüant, il laisse tomber le volant, & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia, il demeure étonné & courbé ; petit à petit & par secousses, il se redresse le corps : quand il s'est entierement redressé : il la regarde, elle honteuse feint de se retirer, dans son embarras, il l'arrête, & dit :*

Vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas ! tant-pis ; faisons connoissance, voulez-vous ?

SILVIA *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque sa joye par de petits ris, & dit :*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux : où demeurez-vous ? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près : mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toûjours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il seroit jaloux, il nous suivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime !

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi : est-ce que vous l'aimez, vous !

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pû venir à bout.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, il faut n'aimer personne que nous deux ; voyez si vous le pouvez.

SILVIA.

Oh, de reste, je ne trouve rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh, je ne mens jamais : mais où demeurez-vous aussi ?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maison.

SILVIA.

Quoi chez la Fée !

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *triſtement.*

J'ai toûjours eu du malheur.

ARLEQUIN, *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toûjours ?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en aille. Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh, que ces moutons me fâchent !

SILVIA.

Et moi aussi, mais que faire, serez-vous ici sur le soir?

ARLEQUIN.

Sans faute.

En disant cela, il lui prend la main & il ajoûte:

Oh les jolis petits doigts !

Il lui baise la main, & dit :

Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA *rit, & dit :*

Adieu donc *& puis à part.* Voilà que je soûpire, & je n'ai point eu de secret pour cela.

Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant : Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie.

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant ? *& puis voyant son mouchoir entre les mains d'Arlequin.* Ah ! c'est mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main; il hésite, & enfin il le regarde, & dit :*

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie : qu'est-ce que vous en faites ?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage ; & je m'essuie avec.

ARLEQUIN *en le déployant.*

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par-là.

SILVIA *s'en allant.*

Par-tout : mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons : adieu jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la salue en faisant des singeries, & se retire aussi.*

SCENE VI.

La Scene change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien ! notre jeune homme a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FE'E.

Où est-il à présent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies : mais, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E.

Quoi, qu'eſt-ce que c'eſt ?

TRIVELIN.

Merlin eſt venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je ſuis ravie de ne m'y être point rencontrée ; car c'eſt une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en ſent plus.

TRIVELIN.

En vérité, Madame, c'eſt bien dommage que ce petit innocent l'ait chaſſée de votre cœur. Merlin eſt au comble de la joie, il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin, que de plaiſirs m'attendent ! mais je vois bien que de ces plaiſirs-là, il n'en tâtera qu'en idée, & cela eſt d'une triſte reſſource quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FE'E.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en ſentez-vous pas quelque remords de conſcience ?

LA FE'E.

Oh ! j'ai bien d'autres choses en tête, qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher : mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin ? Il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

ARLEQUIN *arrive au bord du Théatre & il saute en tenant le mouchoir de Silvia, il*

il le met dans son sein, il se couche, & se roule dessus, & tout cela gaiement.

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela me paroît singulier; où a-t-il pris ce mouchoir? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? ah! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois-moi que c'est un li ngequi sent le musc.

LA FE'E.

Oh non! je veux lui parler; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin se promene en long en chantant,

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pié, & mettant le Mouchoir sous son bras:*

Je suis votre très-humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin.*

Comment! voilà des manieres! Il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est

quand on aime bien une perſonne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *Et puis à Arlequin.* Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaite toûjours de voir les gens, on ne peut ſe ſéparer d'eux; on les perd de vûe avec chagrin: enfin on ſent des tranſports, des impatiences, & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN *en ſautant d'aiſe, & comme à part.*

M'y voilà.

LA FE'E.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jaſe vraiment?

LA FE'E.

Il jaſe, il eſt vrai, mais ſa réponſe ne me plaît pas: mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais, je ne dis pas ce que je penſe.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.

A qui est-il ?

ARLEQUIN.

Il est à .... *& puis s'arrêtant*, je n'en sai rien.

LA FE'E.

Il y a quelque mystere désolant là-dessous. Donnez-moi ce mouchoir. *Elle le lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.* Il n'est pas à moi, & il le baisoit ! n'importe, cachons-lui mes soupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le Chapeau bas, & humblement lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FE'E, *en soupirant en secret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puisqu'il vous fait plaisir.

ARLEQUIN *en le recevant baise la main, la salue, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez ; où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH! Trivelin, je ſuis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, Madame, que voici une aventure où je ne comprends rien; que ſeroit-il donc arrivé à ce petit peſte-là?

LA FE'E *au déſeſpoir & avec feu.*

Il a de l'eſprit, Trivelin, il en a, & je n'en ſuis pas mieux, je ſuis plus folle que jamais. Ah! quel coup pour moi! que le petit ingrat vient de me paroître aimable! As-tu vû comme il eſt changé? As-tu remarqué de quel air il me parloit? Combien ſa phyſionomie étoit devenue fine? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces graces-là. Il a déja de la délicateſſe de ſentiment, il s'eſt retenu, il n'oſe me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en ſerois jalouſe; ah! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déja tant d'eſprit! Que je ſuis malheureuſe! Une autre lui entendra dire ce *je vous aime*, que j'ai tant deſiré, & je

ſens qu'il méritera d'être adoré : je ſuis au déſeſpoir. Sortons, Trivelin ; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir, cherche de ton côté, va vîte, je me meurs.

La Scene change, & repréſente une prairie où de loin paiſſent des Moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARrête-toi un moment, ma couſine, je t'aurai bientôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens j'étois ici quand il eſt venu ; dès qu'il s'eſt approché, le cœur m'a dit que je l'aimois, cela eſt admirable ! il s'eſt approché auſſi, il m'a parlé ; ſais-tu ce qu'il m'a dit ? qu'il m'aimoit auſſi. J'étois plus contente que ſi on m'avoit donné tous les moutons du Hameau. Vraiment je ne m'étonne pas ſi toutes nos Bergeres ſont ſi aiſes d'aimer ; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je ſuis au monde, tant je le trouve charmant : mais ce n'eſt pas tout, il doit revenir ici bien-

tôt, il m'a déjà baisé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore, donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laisser faire ?

LA COUSINE

Garde-t'en bien, ma Cousine, sois bien sévere, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour l'entretenir ?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh! comment s'en empêcher ? je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras : mais on m'attend, je ne puis rester plus long-temps; adieu ma Cousine.

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUE je suis inquiete! j'aimerois autant ne point aimer que d'être obli-

gée d'être ſévere : cependant elle dit que cela entretient l'amour, voilà qui eſt étrange ; on devroit bien changer une maniere ſi incommode, ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant.*

VOici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir !

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en ſautant de joie, il lui fait des careſſes avec ſon Chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baiſe le mouchoir, tantôt il careſſe Silvia.*

Vous voilà donc, mon petit cœur ?

SILVIA *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Eſtes-vous bien aiſe de me voir ?

SILVIA.

Aſſez.

ARLEQUIN *en répétant ce mot.*

Assez ! ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh ! si fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroît embarrassée, Arlequin en la tenant dit :*

Et moi je ne veux pas que vous disiez comme cela. *Il veut alors lui baiser la main, en disant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant sa main.*

Ne me baisez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore ! allez, vous êtes une trompeuse. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton.*

Hélas ! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non : quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main. *En lui offrant la sienne*, tenez voilà la mienne, voyez si je ferai comme vous.

SILVIA *en se ressouvenant des conseils de sa Cousine, & comme à part.*

Oh ! ma Cousine dira ce qu'elle vou-

dra, mais je ne puis y tenir ; là, là, consolez-vous, mon amant, & baiſez ma main, puiſque vous en avez envie ; baiſez, mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toûjours la moitié moins qu'il n'y en a, cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur : mais vous ne devez pas le ſavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un menſonge : ce ſont des cauſeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baiſe votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'eſt marque que ces choſes-là ſont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela ſe peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux auſſi : mais n'importe, puiſqu'on dit que cela ne vaut rien, faiſons un marché de peur d'accident : toutes les fois que vous me demanderez ſi j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai guere, & cela ne ſera pourtant pas vrai ; & quand vous voudrez me baiſer la main je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh ! eh ! cela ſera drôle ! je le veux bien : mais avant ce marché-là, laiſſez-moi baiſer votre main à mon aiſe, cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN *lui baiſe & rebaiſe la main, & après faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh ! mais, mon amie peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon, ne ſommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie ; cela eſt donc arrêté ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant : voyons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *ſérieuſement,*

Ce n'eſt que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant.*

Eh ! ſans doute.

ARLEQUIN *poursuivant toûjours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah, *& puis pour badiner encore.* Donnez moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *soûriant.*

Je sai pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous : mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *soûriant encore ici, & puis changeant de façon, & tristement.*

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon amant ?

ARLEQUIN *comme tristement toûjours.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'est tout de bon ?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA. *en lui tendant la main.*

Tenez-donc.



SCENE XI.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant son anneau.*

AH! je vois mon malheur!

ARLEQUIN *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée: mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toûjours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FE'E *à part.*

Ah! juste ciel, quel langage! Paroissons.

Elle retourne son anneau.

SILVIA *effrayée de la voir fait un cri.* Ah!

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf!

LA FE'E *à Arlequin avec altération.*

Vous en savez déjà beaucoup.

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh! eh! je ne savois pourtant pas que vous étiez là.

LA FE'E *en le regardant.*

Ingrat ! *Et puis le touchant de ſa baguette.* Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche auſſi Silvia ſans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit :*

Miſéricorde !

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en ſilence, & comme par compas.

SCENE XII.

SILVIA *ſeule, tremblante & ſans bouger.*

AH ! la méchante femme ; je tremble encore de peur : Hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer : mais je ſai bien comment je ferai ; je m'en vais aſſembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle : allons.

Silvia là-deſſus veut marcher : mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :

Qu'eſt-ce que j'ai donc ? je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoûte :

Ah cette Magicienne m'a jetté un ſortilége aux jambes.

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi! ahi! Meſſieurs, ayez pitié de moi: au ſecours, au ſecours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, ſuivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Il l'enleve en criant.

SCENE XIII.

La Scene change, & repréſente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même poſture qu'il a fait ci-devant, & la tête baiſſée.*

LA FE'E.

FOurbe que tu es! je n'ai pû paroître aimable à tes yeux, je n'ai pû t'inſpirer le moindre ſentiment, malgré tous les ſoins & toute la tendreſſe que tu m'as vûe, & ton changement eſt l'ouvrage

d'une miſérable Bergere ! Réponds, ingrat ; que lui trouves-tu de ſi charmant ? Parle.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans ſa bêtiſe.*

Qu'eſt-ce que vous voulez ?

LA FE'E.

Je ne te conſeille pas d'affecter une ſtupidité que tu n'as plus, & ſi tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vîte & avec crainte.*

Eh ! non, non, je vous promets que j'aurai de l'eſprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN

C'eſt que je n'aime pas à voir mourir perſonne.

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flatant.*

Ne ſoyez donc point en colere contre nous.

LA FE'E *en s'attendriſſant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi, repens-toi de m'avoir déſeſpérée, j'oublierai de quelle part t'eſt venu ton

eſprit : mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre ! j'enrage.

LA FE'E

Eh ! de quoi !

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FE'E *ſoûpire en ſecret, & dit:*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas ?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela ſi fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle t'abuſoit, je le ſai bien, puiſqu'elle doit épouſer un Berger du Village qui eſt ſon amant : ſi tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN *en ſe mettant la main ſur la poitrine, ou ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade. *Et puis vîte.*

Allons

Allons, allons, je veux ſavoir cela ; car ſi elle me trompe, jarni je vous careſſerai, je vous épouſerai devant ſes deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN *encore émû.*

Oui : mais vous êtes bien fine, ſi vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'oſera me dire rondement ſa penſée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peſte, vous êtes une ſorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera, vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien ; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un ſerment que vous n'y ſerez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne ſai point ſi ce juron-là eſt bon ; mais je me ſouviens à cette heure quand on me liſoit des hiſtoires, d'avoir vû qu'on juroit par le ſix, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'eſt la même choſe.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toûjours; dame, puiſque vous craignez, c'eſt que c'eſt le meilleur.

LA FE'E *après avoir rêvé.*

Eh bien! je n'y ſerai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'amene ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

Il ſort.

SCENE XIV.

LA FE'E *ſeule.*

MOn ſerment me lie: mais je n'en ſai pas moins le moyen d'épouvanter la Bergere ſans être préſente, & il me reſte une reſſource; je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera inviſible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit: Appellons-le: Trivelin: Trivelin!



SCENE XV.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

QUe voulez-vous, Madame !

LA FE'E.

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler ; & vous, prenez cette Bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la Bague, pour n'être point vû d'eux, après quoi vous me redirez leurs diſcours. Entendez-vous ? ſoyez exact je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il ſort pour aller chercher Silvia.

SCENE XVI.

LA FE'E *un moment ſeule.*

EST-il d'aventure plus triſte que la mienne ? je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en ſouffrir davan-

tage ; cependant il me reſte encore quelqu'eſpérance : mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, eſt-ce que vous voulez toûjours me retenir de force ici ? Si ce beau Garçon m'aime, eſt-ce ma faute ? Il dit que je ſuis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être !

LA FE'E *avec un ſentiment de fureur à part.*

Oh ! ſi je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. *Haut.* Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous ſont préparés, ſi vous ne m'obéiſſez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village ; je ne paroîtrai point dans votre converſation : mais je ſerai à vos côtés ſans que vous me voyiez, & ſi vous n'obſervez mes ordres avec la derniere rigueur ; s'il vous échape le moindre mot qui lui faſſe deviner que je vous aie forcée à lui parler comme je

le veux, tout eſt prêt pour votre ſupplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui ! cela eſt-il raiſonnable ? il ſe mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer auſſi : vous ſavez bien que cela eſt immanquable.

LA FE'E *en colere.*

Vous oſez me réſiſter ! paroiſſez, Eſprits infernaux, enchaînez-la & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit :*

Navez-vous pas de conſcience de me demander une choſe impoſſible.

LA FE'E *aux Eſprits.*

Ce n'eſt pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ſes yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

La mort ! ah ! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le hais, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FE'E.

Si vous verſez une larme, ſi vous ne paroiſſez tranquile, il eſt perdu & vous auſſi. *Aux Eſprits.* Otez-lui ſes fers. *A Sil-*

via : Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente : il va venir, attendez ici.

La Fée sort, & les Esprits aussi.

SCENE XVII.

SILVIA.

Un moment seule.

ACHevons vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croye pas que je l'aime ; le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée ! mais essuyons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir

ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'eſt-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Eſt-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaiſir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit.*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'eſt point ici, car elle en a juré. *Et puis en flattant Silvia.* Là, là, remettez-vous, mon petit cœur, dites, êtes-vous une perfide ? Allez-vous être la femme d'un vilain Berger ?

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches ; il en tire un petit Couteau qu'il éguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *ſans répondre allonge le bras comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomac.*

SILVIA *effrayée.*

Ah ! il ſe va tuer ; arrêtez-vous, mon Amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. *Et puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.* Madame la Fée, pardonnez-moi en quelque endroit que vous ſoyez ici, vous voyez bien ce qui en eſt.

ARLEQUIN *à ces mots ceſſant ſon déſeſpoir, lui prend vîte la main, & dit :*

Ah ! quel plaiſir ! ſoûtenez-moi m'amour, je m'évanoüis d'aiſe.

SILVIA *le ſoûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la ſurpriſe dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'eſt pas là Fée : mais elle m'a donné ſon anneau, afin que je vous écoutaſſe ſans être vû. Ce ſeroit bien dommage d'abandonner de ſi tendres Amans à ſa fureur : auſſi-bien ne mérite-elle pas qu'on la ſerve, puiſqu'elle eſt infidele au plus généreux Magicien du monde à qui je ſuis dévoüé. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'aſſûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroiſſe mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez

de le quitter en le raillant : je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonné, elle sera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia sera sortie, vous resterez avec la Fée, & alors en l'assûrant que vous ne songez plus à Silvia infidele, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adresse, & comme en badinant de lui prendre sa baguette ; je vous avertis que dès qu'elle sera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir sur vous deux ; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de Baguette, vous en serez absolument le maître. Pour-lors vous pourrez sortir d'ici, & vous faire telle destinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompense.

ARLEQUIN.

Oh ! quel honnête homme ! quand j'aurai la Baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais amener ici la Fée.

SCENE XVIII.

ARLEQUIN SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baiſe, nous avons bien le tems de cela.

SILVIA *en l'arrêtant.*

Taiſez-vous donc, mon ami, ne nous careſſons pas à cette heure, afin de pouvoir nous careſſer toûjours : on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la Baguette.

SCENE XIX.

LA FE'E, TRIVELIN.
ARLEQUIN SILVIA,

ARLEQUIN *comme en colere.*

A Allons, petite coquine.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

Je crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne : voyez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah ! ah ! qu'il eſt drôle ! adieu, adieu, je m'en vais épouſer mon Amant : une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-la ſortir, Trivelin.

TRIVELIN *emmene Silvia.*

SCENE XX.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN *comme indifférent.*

Oh ! je me ſoucie bien de cela : c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à préſent je vois bien que

vous êtes une bonne personne : fy, que j'étois sot ! laissez faire, nous l'attraperons bien quand nous serons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi ! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc ? j'avois assûrement la vûe trouble. Tenez, cela m'avoit fâché d'abord : mais à présent je donnerois toutes les Bergeres des Champs pour une mauvaise épingle : *& puis doucement.* Mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi à cause que j'ai été si bête ?

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oui je t'épouse, je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance ; es-tu content?

ARLEQUIN *en la regardant sur cela tendrement.*

Ah ! ma mie ; que vous me plaisez ! *& lui prenant la main.* Moi, je vous donne ma personne, & puis cela encore, *c'est son Chapeau.* Et puis encore cela, *c'est son Epée.*

La-dessus en badinant il lui met son Epée au côté, & dit en lui prenant sa Baguette.

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette, La Fe'e *inquiete lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette Baguette, mon fils, vous la casserez.

Arlequin *se reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théatre & d'une façon reposée.*

Tout doucement, tout doucement.

La Fe'e *encore plus allarmée.*

Donnez-donc vîte, j'en ai besoin.

Arlequin *alors la touche de la Baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, asso;ez-vous-là ; & soyez sage.

La Fe'e *tombe sur le siége de gason mis auprès de la grille du Théatre, & dit :*

Ah ! je suis perdue, je suis trahie !

Arlequin *en riant.*

Et moi je suis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des sauts de joie, il rit, il danse, il siffle, & de tems en tems va autour de la Fée, & lui montrant la Baguette :

Soyez bien sage, Madame la Sorciere, car, voyez-vous bien cela ? *Alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici

mon petit cœur. Trivelin, où ſont mes Valets & tous les Diables auſſi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la ſembleu.....

Tout accourt à ſa voix.

SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN.

LES DANSEURS,

LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au-devant de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

MA chere amie, voilà la machine, je ſuis Sorcier à cette heure; tenez, prenez, il faut que vous ſoyez Sorciere auſſi.

Il lui donne la Baguette.

SILVIA *prend la Baguette en ſautant d'aiſe, & dit:*

Oh! mon Amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit:*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous ?

Silvia surprise de leur approche se retire, & a peur, & dit :

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce bâton, afin que je les rosse.

Il prend la Baguette, & ensuite bat les Esprits avec son Epée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toûjours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée, & lui dit en la saluant :*

Bon jour Madame, comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureur sur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle est en colere !

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je suis le maître ; allons

qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA

Laiſſons-la là, mon ami, ſoyons généreux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne : mais je veux qu'on chante, qu'on danſe, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour*, & j'ai cru que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. A Paris ce 2. Juin 1723.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théatre Italien* : j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce trois Novembre mil ſept cens vingt-huit.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LA VEUVE COQUETTE,

COMEDIE EN UN ACTE, avec un Divertissement.

Par M. DESPORTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 28 Octobre 1721.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

ON TROUVE DANS LA MESME BOUTIQUE.

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scènes Françoises, représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés, & les figures à chaque Comédie, par Gherardi, *in*-8. 6. *vol. fig.* 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716. jusqu'à présent : avec les airs des Veaudevilles gravés à la fin de chaque Volume, par M. Riccoboni dit Lelio, & autres Auteurs de la Comédie Italienne, *in*-12. 19. *vol.* 1753.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les airs gravés, *in*-12. 4. *vol.* 1738.

Les Comédies purement Italiennes, représentées par les Comédiens Italiens, sous le titre de Nouveau Théâtre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoises, *in*-12. 3. *vol.* 1733.

Le Théâtre de Mademoiselle Barbier, *in*-12. 1744.

Les Oeuvres de M. Riviere du Fresny, contenant ses Piéces de Théâtre & autres Ouvrages, & ses Chansons, avec les airs gravés, *in*-12. 4. *vol. figures. Nouvelle Edition, corrigée.* 1747.

Les Oeuvres de Théâtre de M. Brueys, *in*-12. 3. *vol.* 1735.

Les Oeuvres de Théâtre & autres Poësies de M. Palaprat, *in*-12. 1735.

Le Théâtre de M. l'Abbé Nadal, contenant ses Tragédies tirées de l'Ecriture Sainte. *in*-12.



ACTEURS.

FLAMINIA, Veuve Coquette.

SILVIA, sa Fille.

SPINETTE, sa Suivante.

MARIO, Amant de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Mario.

Monsieur RHUBARBINI, Médecin.

TRIVELIN, son Valet.

UN Notaire.

Plusieurs Danseurs & Chanteurs du Divertissement.

La Scène est à Paris chez la Veuve.



LA VEUVE COQUETTE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MR. RHUBARBINI, TRIVELIN.

TRIVELIN.



ONSIEUR, on n'entre point : je vous l'avois bien dit, depuis deux jours, que je vous sers, je connois déja cette maiſon, il n'y eſt jour que ſur le ſoir. Madame Flaminia ne ſera

ne ſera pas ſi-tôt viſible ; vraiment je ſuis ſûr qu'à l'heure qu'il eſt, ſon viſage n'eſt pas à moitié fait.

M. RHUBARBINI.

Je ne prétens pas lui cauſer d'incommodité ; mais Trivelin, un Médecin a quelquefois des privileges . . . .

TRIVELIN.

Il n'y a Médecin qui tienne, on ne la voit point, vous dis-je, qu'elle n'ait mis du moins le premier appareil. N'a-t'elle pas raiſon ? On ne doit pas lever la toile que les décorations ne ſoient poſées : encore avec toutes ces précautions votre Veuve auroit bon beſoin de ne paroître que de loin & aux lumieres comme les perſpectives de Théâtre.

RHURARBINI.

Il eſt vrai que ſes appas ne ſont pas tout-à-fait de la derniere Edition, mais elle en ſera plus mûre & plus convenable pour être la femme d'un fameux Médecin ; je ſçai bien qu'une femme reſſemble à ces ſimples & à ces plantes inconnues dont on ne connoît la vertu que par expérience, & lorſqu'il n'eſt plus tems de guérir le mal qu'elles ont fait, mais tu ſçais auſſi que le bien de Madame Flaminia eſt la pierre d'aimant, dont la vertu,

attractive m'entraîne auprès d'elle : une veuve pécunieuse est un excellent préservatif contre les crudités de la fortune.

TRIVELIN.

Bon, un Médecin a bien besoin de cela ! & un Médecin étranger encore : car il en est de ces Messieurs comme des étoffes, des porcelaines, & des curiosités, plus elles viennent de loin, & plus cher on les paye. Mais pour revenir à votre Veuve, croyez-vous qu'elle ne vous donne pas un peu de galbanon ?

RHUBARBINI.

Et d'où te procede un tel soupçon ?

TRIVELIN.

Voyez-vous, Monsieur, une Coquette & un Médecin sont deux grands Charlatans. L'une avec ses minauderies & son manege amuse plusieurs Amans, dont chacun en particulier croit être le fortuné ; & l'autre avec de grands mots que personne n'entend, & qu'il n'entend quelquefois pas lui-même, en impose aux ignorans... Oh il y a une grande conformité entre ces deux professions-là ! mais dans cette occasion-ci le Médecin pourroit bien être la duppe de la Coquette.

RHUBARBINI.

Oh finis tes beaux argumens, & ſonge ſeulement à t'inſinuer comme je t'ai dit auprès de la Suivante de ce logis pour connoître & anatomiſer les diſpoſitions du cœur de ſa Maîtreſſe à mon égard. Quelque affaire que j'ai ne me permet pas de l'attendre, je ſerai bientôt de retour. *Il ſort.*

SCENE. II.

TRIVELIN *ſeul.*

ANatomiſer le cœur d'une femme! mon Maître n'y ſonge pas, toute la Faculté y perdroit ſon Latin.... Mais je vois Spinette avec la fille de la Veuve, attendons qu'elle ſoit ſeule pour lui parler.



SCENE III.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH! ma chere Spinette, promenons un peu mes inquiétudes, je ſuis ſur les épines. C'eſt aujourd'hui que Mario, de mon conſentement, doit enfin parler à ma mere & me demander en mariage; que je crains qu'elle ne refuſe ſes propoſitions, & qu'elle n'ait d'autres vûes contraires à mes deſirs!

SPINETTE.

Tout franc, votre crainte n'eſt pas ſans fondement. Votre mere eſt une goulue qui ne veut, je crois, que pour elle des Amans ou des Maris, & qui prend pour ſon compte tous ceux qui viennent ici pour vous faire la cour.

SILVIA.

Quand l'amour que j'ai pour Mario ne me feroit pas ſouhaiter d'être unie avec lui, j'aurois bien des raiſons d'aſpirer au mariage: tu ſçais avec quelle ſévérité je ſuis retenue, il ſemble que ma mere ne me puiſſe ſouffrir.

SPINETTE.

Bon, eſt-ce que les meres coquettes peuvent aimer de grandes filles comme vous?

SILVIA.

Oh bien, moi, je ſuis pourtant bien laſſe de me voir toujours traitée comme une petite fille, je ne ſuis plus à la bavette....

SPINETTE.

Je le vois bien vraiment, & l'affaire dont vous me parlez ne demande rien d'enfant.

SILVIA.

Mais, Spinette, dis-moi, n'eſt-il pas bien triſte auſſi à mon âge, dans un tems où tous les jours de ma vie devroient être marqués par autant de plaiſirs, de me voir renfermée au logis comme une recluſe, pendant que ma mere va au bal, aux ſpectacles ? comment elle me fait un crime du moindre ajuſtement, lorſqu'il n'y a rien de trop beau pour elle ; elle me gronde dès qu'elle me voit ſeulement parler à quelqu'un, & veut toujours que j'aye un fichu noué juſques ſous le menton, comme ſi...

SPINETTE.

Comme s'il étoit défendu d'uſer de ſes

avantages. Il vaudroit autant ne pas avoir.. quelque chose, que de ne pas s'en faire honneur.

SILVIA.

Enfin n'est-ce pas le monde renversé de voir des femmes sur le retour prétendre avoir des Amans, & défendre aux jeunes filles d'en avoir ? & en bonne foi, une mere à certain âge ne devroit-elle pas songer à la retraite & abjurer la coquetterie ?

SPINETTE.

Oui, & faire recevoir sa fille en survivance.

SILVIA.

Spinette, tâche un peu, je te prie, de sonder adroitement ma mere sur mon chapitre. Préviens-là en faveur de Mario. Il me semble qu'il ne lui déplaît pas, & les soins qu'il a pris par mon avis, de lui dire des douceurs & de la cajoler sans cesse sur sa beauté, a dû le mettre assez bien dans son esprit. Parle pour lui...

SPINETTE.

Je suis portée d'inclination à vous rendre service, mais vous connoissez l'humeur entiere de votre mere. Je ferai ce que je pourrai. Je crois qu'elle m'appelle. Adieu.

SCENE IV.

SILVIA *seule.*

QU'une mere févere rend un Amant aimable ! & que la contrainte où l'on nous retient assaisonne bien l'idée agréable que nous nous formons naturellement du mariage ! je voudrois voir Mario pour raisonner encore sur le tour que nous prendrons ... Mais j'apperçois son Valet.

SCENE V.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA.

ARlequin que fait ton Maître ?

ARLEQUIN.

Mademoiselle, il est toujours amoureux comme un Diable, il pense à vous sans cesse, dès le matin, à déjeuner, à dîner, à souper, & toute la nuit.

SILVIA *à part.*

Il faut que je le queſtionne un peu : comment ſçais-tu cela ? Il te l'a donc dit ?

ARLEQUIN.

Vraiment, ne ſçavez-vous pas qu'un homme ne taît pas mieux ſon amour qu'une femme un ſecret ? Je n'entends autre choſe à mes oreilles que .... Arlequin n'eſt-il pas vrai que Silvia eſt la plus belle, la plus charmante, la plus adorable perſonne du monde ? Arlequin ne trouves-tu pas ſes yeux les plus beaux .... Arlequin ne trouves-tu pas ſa bouche .... la plus jolie... Arlequin ne trouves-tu pas ſa taille... Enfin que ſçai-je moi.

SILVIA.

Que tu me fais de plaiſir de me dire cela ! tout ce qui ſert à me prouver l'amour de Mario m'enchante toujours.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe. Depuis que mon Maître vous aime, à peine ai-je le tems de manger & de dormir ; la ſotte choſe qu'un Maître amoureux ! tantôt emporté, tantôt tranquille, tantôt bien aiſe, tantôt fâché, tantôt *il fait l'homme en colere* ... Ah mon cher Arlequin, je ſuis au déſeſpoir. L'ingrate, la perfide, la changeuſe Silvia me trompe,

elle me préfere peut-être quelque rival.

SILVIA.

Comment donc Arlequin ? Il avoit grand tort de s'imaginer cela.

ARLRQUIN.

C'eſt ce que je lui diſois quelquefois auſſi... (*Il fait l'homme tranſporté de joye.*) Ah mon cher Arlequin, je ſuis au comble de la joye ! Silvia m'aime, je n'en puis plus douter... (*geſticulant fort*,) oui, charmante Silvia, je vous aimerai toujours...

SILVIA.

Doucement donc Arlequin, tu geſticules un peu trop.

ARLEQUIN.

C'eſt pour mieux exprimer la choſe.

SILVIA.

Oh tes expreſſions ſont trop fortes ; on diroit que tu ſerois amoureux toimême.

ARLEQUIN.

Hé ne le ſuis-je pas ? Cela ſe gagne apparemment ; car moi qui n'aimois que le bon vin, les bonbons, les macarons, & qui avoit toujours tenu bon contre l'amour, j'ai laiſſé prendre mon cœur par votre traîtreſſe de Spinette qui me fait enrager.

SILVIA.

Elle a tort, & je parlerai pour toi. Mais je m'amuse ici & je ne voulois que sçavoir si ton Maître est chez lui.

ARLEQUIN.

Non, il est allé je crois vous préparer un petit régal. Car j'ai entendu parler de violons, de basses, de flutes, de hautbois, de tambours, de trompettes marines... de...

SILVIA.

Oh tu m'étourdis avec tes instrumens: quand il sera revenu dis-lui qu'il tâche de me voir, & que j'ai à lui parler.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

JE (*à Silvia qui sort*) n'y manquerai pas. Mais que vois-je ! ne me trompai-je pas ? Je crois que c'est...

TRIVELIN.

Je crois que je vois... eh parbleu c'est lui-même... Arlequin.

ARLEQUIN.

Trivelin! eh bon jour mon ami; que je ſuis aiſe de te revoir après t'avoir perdu de vûe ſi long-tems! (*ils s'embraſſent.*)

TRIVELIN.

Je ſuis ravi de te rencontrer. Par quel haſard dans cette maiſon?

ARLEQUIN.

Je ſuis chez mon Maître, qui loge ici & qui eſt amoureux d'une jeune perſonne qui demeure dans cet autre appartement; mais toi que fais-tu?

TRIVELIN.

Mes avantures ſeroient longues à te conter. Tu ſçais que j'ai toujours eu peine à me réſoudre de me tenir dans le ſervice & d'y enterrer les talens que j'ai pour la fourberie: j'ai eſſayé plus d'une fois de m'élever, mais le monde aujourd'hui a l'eſprit ſi malfait, que je me ſuis vû réduit à me mettre dans mon premier état. J'ai quitté depuis peu le ſervice d'un petit Maître qui ne me payoit mes gages qu'en coups de canne, & je me ſuis mis d'hier dans la Médecine.

ARLEQUIN.

Dans la Médecine!

TRIVELIN.

Oui, je ſers un Médecin qui couche

en

en joue une veuve qui demeure céans, mais je ſuis peu content de ma condition, il ne me nourrit que de diette, & j'y ſuffoque d'inanition.

ARLEQUIN.

Mauvaiſe nourriture ! eh comment ſe nomme cette Veuve ?

TRIVELIN.

Flaminia.

ARLEQUIN.

Eh c'eſt la mere de la Maîtreſſe de mon Maître ! une femme qui étoit jeune autrefois, n'eſt-ce pas ? & qui a la rage d'être aimée ... Et ton Maître l'aime-t'il ?

TRIVELIN.

Bon, un Médecin ſe mêler d'aimer ! il viſe au *matrimonium*; la veuve eſt riche, dit-on, & le pélerin aime le bien avec concupiſcence. Il m'a donné commiſſion de m'informer des eſpérances qu'il peut former à Spinette ....

ARLEQUIN (*ſe pâmant de tendreſſe.*)

Ah ! Trivelin, quel nom viens-tu de dire ?

TRIVELIN.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Ah ! Trivelin ... l'amour me tranſporte pour cette Spinette. Je crois que.

j'en deviendrai fou. C'eſt une cruelle ; une tigreſſe qui .... mais je vois mon Maître.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, MARIO.

MARIO.

NE vois-je pas un de mes anciens Valets ? C'eſt Trivelin !

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, c'eſt un des plus habiles fripons ....

TRIVELIN.

Ah Monſieur Arlequin vous me rendez confus.

ARLEQUIN.

De plus, c'eſt le Valet de votre beau-pere, ou peu s'en faut.

MARIO.

Comment ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur, je ſers Monſieur Rhubarbini qui pourchaſſe cette veuve de vos voiſines, Flaminia.

MARIO.

Quoi, cette femme à ſon âge ſongeroit à ſe remarier !

TRIVELIN.

Vraiment elle n'auroit qu'à vous entendre tenir ce discours?

MARIO.

Je sçai que je serois perdu. Amant de la fille, il faut que je cajeole la mere : c'est une demi-vieille Coquette qui semble seule vouloir ignorer les sentimens que j'ai pour sa fille. Il faut pourtant m'expliquer. Arlequin, n'as-t-elle point encore paru ?

ARLEQUIN.

Bon, avant qu'elle ait achevé de s'atiffer, la nuit sera venue. Une demi-vieille à sa toilette ne finit point. C'est une mouche par-ci, une agaçante par-là, un peu de rouge encore, un arrangement de bouche, une tournure d'yeux.... ces sortes de femmes n'ont point de meilleur ami que leur miroir : c'est l'unique confident à qui elles se montrent telles qu'elles sont, pour en obtenir l'art de paroître ce qu'elles ne sont pas.... Mais à propos, j'ai vû sa fille qui veut vous parler, elle vous attend dans son appartement.

MARIO.

Eh que ne le disois-tu donc ? Courons voir ma chere Silvia.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

ET moi, ma chere Spinette. Mais Trivelin, toi qui as tant d'eſprit, apprens-moi comment il faut faire pour toucher une cruelle.

TRIVELIN.

C'eſt ſelon. Il faut prendre les femmes par leur foible .... Elles aiment les airs évaporés, libres ; trop de ſageſſe les gêne ... n'as-tu pas vû de ces jeunes débraillés, & bruſquement polis, qui voltigent ſur les théâtres autour des Actrices ?

ARLEQUIN.

Oh vraiment oui.

TRIVELIN.

Imite bien leurs façons... le (*il lui fait faire tous ces geſtes*) chapeau ſur l'un des yeux, la main dans la ceinture, une épaule plus haute que l'autre . . . je (*d'un ton de petit Maître*) me donne au diable ma chere, vous êtes d'un brillant à

éblouir. Voulez-vous me faire languir long-tems ? Dieu me damne je vous adore, je vous idolâtre ... hé donc à qui tient-il que vous ne m'accordiez quelque légere faveur ... beaucoup gesticuler surtout, les Dames aiment les Amans pantomines. *Il gesticule, Arlequin se défend faisant la femme.*

ARLEQUIN.

Mais, vous n'y songez pas, Chevalier, arrêtez-vous donc.

TRIVELIN.

Spinette vient, songe à jouer ton rôle.

SCENE IX.

SPINETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE viens de la patt de Monsieur Rhubarbini sçavoir l'état de la santé de Madame Flaminia, & lui dire qu'il aura l'honneur de la voir aujourd'hui. Mais, Mademoiselle Spinette, à parler franchement, mon Maître ne se flatte-t-il point dans ses espérances, & croyez-

vous que votre Dame réponde à son amour ?

SPINETTE.

Je ne puis vous rien dire de positif là-dessus. Le cœur d'une Coquette est un labyrinte où l'on se perd, & dont elle ignore souvent elle-même les détours : qu'il fasse toujours de son côté ce qu'il pourra, il viendra peut-être quelque bon moment.

TRIVELIN.

Je vous remercie, je vais retrouver mon Maître.

SCENE X.

ARLEQUIN, SPINETTE.

ARLEQUIN.

OU vas-tu donc si vîte Spinette ?

SPINETTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Eh la regarde moi.

SPINETTE.

Hé bien je te regarde.

ARLEQUIN.

Que tu es rude ! n'entens-tu pas ce que je te veux dire ?

SPINETTE.

Non vraiment, (*Arlequin fait toutes les postures de petit Maître que lui a montré Trivelin , il tire sa tabatiere , chante , danse , &c.*

SPINETTE.

Arlequin que veux-tu donc dire avec tous tes gestes ?

ARLEQUIN *s'embrouillant dans son discours.*

Ah ma chere, de par tous les diables, vous êtes belle comme un petit démon.... les beaux yeux que... votre ardeur.... a fait naître dans le cœur... de mon amour.. tout cela est cause que... vos appas... & vos charmes... (*en gesticulant* ,) enfin il vous aime à la folie.

SPINETTE.

Quel diantre de galimatias me fais-tu donc là ? Je n'y entens rien.

ARLEQUIN *se dépitant.*

Que diable aussi pourquoi chercher tant de grands mots ? tiens , je ne sçaurois sortir de mon naturel. Faut-il tant de façons pour te dire que je t'aime de tout mon cœur , & que...

SPINETTE.

Tais-toi. J'entens ma Maîtresse. Je serois perdue si elle te voyoit. Elle veut

qu'on ne cajeole qu'elle dans la maiſon.

ARLEQUIN.

Spinette, ſeulement un baiſer, en rabattant ſur les droits du mari...

SPINETTE.

Eh va, va, on dit que les maris en rabattent toujours aſſez,

ARLEQUIN.

Adieu donc barbare Spinette.

SPINETTE.

Adieu amoureux Arlequin.

SCENE XI.

FLAMINIA, SPINETTE.

FLAMINIA.

QUoi, Spinette, il n'eſt venu perſonne... perſonne... en vérité voilà qui me confond. Quel dérangement! quel relâchement de viſites! je n'ai jamais vû une telle diſette d'hommes! ne pas voir un chapeau à la toilette d'une femme comme moi! cela eſt choquant! *En ſe mirant* le dépit que j'en avois ſera cauſe que je ſerai coëffée tout de travers.

SPINETTE.

SPINETTE.

Vous vous mocquez, Madame, jamais vous n'avez été ſi bien. Vous embelliſſez chaque jour, & votre jeuneſſe croît avec le tems.

FLAMINIA *en ſe carrant.*

Cette fille a du goût. Tout de bon me trouves-tu ....

SPINETTE.

On ne peut pas mieux.

FLAMINIA.

Il ne me manque que de l'embonpoint; mais Monſieur Rhubarbini m'a promis qu'il m'engraiſſeroit.

SPINETTE.

A propos, il eſt venu ici Monſieur Rhubarbini, & il reviendra ... Mais le voici, Madame.

SCENE XII.

MR. RHUBARBINI, FLAMINIA, SPINETTE.

FLAMINIA.

AH Monſieur Rhubarbini nous parlions de vous, & voilà Spinette qui ſoutenoit vos intérêts.

RHUBARBINI.

Elle ne ſert pas un ingrat, Madame; & je voudrois qu'elle eut beſoin de mon miniſtere pour lui en marquer ma gratitude.

SPINETTE.

Oh je vous ſuis bien obligée, je n'ai que faire de Médecin..... ni d'embonpoint.

RHUBARBINI.

Mais vous, Madame, juſqu'à quand voulez vous différer de mettre un baume ſpécifique aux vives bleſſures que m'ont fait vos appas ? l'amour qui circule dans mes veines enflamme tellement mes poulmons, qu'il n'y a que l'hémetique de vos faveurs qui puiſſe guérir la fiévre dont brûle mon cœur.

SPINETTE *à part.*

Voilà une déclaration d'amour purgative, ſur ma parole.

FLAMINIA.

Mon Dieu, Monſieur Rhubarbini, que vous êtes preſſant! je ne ſuis point en état d'entendre de pareils diſcours; ils renouvellent les chagrins de mon veuvage. Quand j'entens ſeulement parler d'engagement, il me prend des vapeurs...

RHUBARBINI.

Une prise d'un second mariage guérira ces vapeurs de veuvage. Mais tous vos discours ne dénotent que trop que votre empressement n'est pas égal au mien. Pour vous je néglige mon Art, tous mes malades se plaignent de moi, à l'heure que je vous parle, un malade de qualité m'attend, j'oublie en vous voyant que le mal presse.

SPINETTE *à part.*

C'est peut-être tant mieux pour le malade.

FLAMINIA.

Ah Monsieur Rhubarbini, c'en est trop, allez voir votre malade de qualité : je serois fâchée que mes appas coûtassent la vie à quelqu'un.

RHUBARBINI.

Si ce sacrifice vous étoit agréable....

FLAMINIA.

Non vraiment, je ne veux point de tels sacrifices, & si ce n'est assez de vous prier d'y aller, je vous l'ordonne.

RHUBARBINI.

Puisque telle est votre ordonnance, j'y vais donc : mais je reviens aussi-tôt, & ne vous quitte plus qu'au préalable vous n'ayez dûment éclairci mon sort & vos intentions.

SCENE XIII.

FLAMINIA, SPINETTE.

SPINETTE.

CEt homme-là eſt preſſant, oui ?

FLAMINIA.

Il faut ménager tout le monde, Spinette, ne fut-ce que pour faire nombre. Le nombre des Amans ſied bien : cela ſert toujours à tenir en reſpect celui qu'on favoriſe.

SPINETTE.

C'eſt l'entendre. Mais ce n'eſt donc pas celui-ci qui...

FLAMINIA.

Monſieur Rhubarbini m'aime beaucoup, & je l'eſtime ſur-tout à cauſe du ſoin qu'il prend d'entretenir ma beauté par ſes ſecrets : mais ſi je me réſous à reprendre un ſecond mari, c'eſt des mains de l'amour même que je veux le tenir.

SPINETTE.

Quel ſera cet heureux mortel ?

FLAMINIA.

Effectivement dans le grand nombre de

ſoupirans qu'attirent ici mes attraits, il eſt difficile de démêler ...

SPINETTE.

Quoi ! tous ceux qui viennent ici ſoupirent pour vous ?

FLAMINIA.

Et pour qui donc ?

SPINETTE.

Je crois que votre fille ...

FLAMINIA.

Ma fille ! ma fille ! y a-t'il de la comparaiſon d'elle à moi ? une petite majaurée ! il faut un certain art pour conquérir un cœur qu'on n'acquiert que par l'uſage. Enfin donc tu n'as pu pénétrer quel eſt mon vainqueur ?

SPINETTE.

Non vraiment.

FLAMINIA,

Devrois-tu avoir tant de peine à te l'imaginer ? Mario ....

SPINETTE.

Mario... Voici bien autre choſe ! *à part.* Je rougis ...

FLAMINIA.

Ah Spinette ! ce qui me plaît ſur tout de lui, c'eſt ſon reſpect & ſa timidité : croirois-tu bien que depuis qu'il vient ici, ſes regards ſeuls m'ont parlé de ſa paſ-

ſion, & que ſa bouche ne m'en a rien dit ?

SPINETTE.

Mais ſi cet amour étoit imaginaire....

FLAMINIA.

En tout cas je ne ſerois pas embarraſſée où trouver un époux, & je pourrois rabattre ſur le Médecin, mais je ſuis ſûre que Mario m'aime. Je te dirai même que depuis quelques jours, il ſemble qu'en me regardant avec des yeux pleins d'amour, il ait quelque choſe à me dire, qu'il n'oſe pourtant me déclarer ; mais c'eſt être trop timide, & je veux aujourd'hui, par un air plus déſarmé de rigueurs, l'enhardir à m'expliquer des deſirs que je brûle de contenter ! le voici . . . laiſſe-nous, je veux le faire parler

SCENE XIV.

FLAMINIA, SILVIA, MARIO.

SILVIA *à Mario en entrant.*

JE vois ma mere, Mario, parlez ; puiſſiez-vous en obtenir ce que vous demandez !

Flaminia *à Silvia rudement.*

Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle, qui vous fait prendre la liberté de vous mettre ainſi de la Compagnie, & de venir ici ſans qu'on vous demande ? ne vous l'ai-je pas défendu ? rentrez... (*à Silvia qui fait la révérence*) rentrez vous dis-je.

SCENE XV.

FLAMINIA, MARIO.

Mario.

AH, Madame, que vous m'intimidez encore par votre colere ! & que cette mauvaiſe humeur eſt d'un fâcheux augure pour mes eſpérances.

Flaminia *ſe radouciſſant.*

Approchez, Monſieur, approchez ; cette mauvaiſe humeur ne vous regarde pas, & elle auroit peine à tenir contre votre préſence. Pourquoi tant de timidité ? Des hommes comme vous ne ſont pas faits pour former des eſpérances vaines auprès des Dames qui ſont connoiſſeuſes en mérite .... *tendrement.* Parlez, on eſt peut-être diſpoſée plus que vous

ne pensez à vous accorder ce que vous pourriez souhaiter ?

MARIO.

Votre accueil me rassure un peu : il y a long-tems que je balance à vous parler de la chose du monde qui importe le plus au bonheur de ma vie : j'aime, & si l'amour romp mon silence, il portera l'excuse de mon audace. Madame, c'est de vous que dépend mon destin, c'est à vous seule que je dois avoir recours, & c'est à vous aussi que je m'adresse pour soulager le feu violent qui m'enflâme.

FLAMINIA.

Eh croyez-vous que l'on soit à s'en appercevoir ? votre discrétion ne m'a pas empêché de pénétrer votre secret, j'en suis instruite comme vous, l'amour a d'autres expressions que le langage ordinaire, & souvent les yeux lui servent de truchemens, votre respect m'a touché, & je vous en estime davantage....

MARIO.

Ah, Madame, puisque vous avez pénétré, & que vous voyez sans couroux cet ardent amour, me permettrez-vous d'étendre mes vûes jusqu'à l'honneur de vous appartenir de plus près par les nœuds d'un hymen où tendent tous mes

vœux ? que vos bontés ne se lassent pas, je sens que je ne pourrois survivre à vos refus....

FLAMINIA.

On s'intéresse trop à vos jours, & l'on vous auroit moins fait languir si vous aviez parlé plutôt. Quelque répugnance qu'on m'ait vû jusqu'ici pour une telle affaire, je consens pour l'amour de vous à l'engagement dont vous me voulez parler...

MARIO *avec transport.*

Ah, Madame, je suis le plus heureux des humains, souffrez qu'à vos genoux....

FLAMINIA.

Arrêtez... arrêtez, vos transports sont trop violens....

MARIO.

Agréez que je presse mon bonheur, & que je vous donne ce soir un petit diverissement qui puisse servir de prélude à la signature du Contrat.

FLAMINIA.

Qui pourroit vous rien refuser ? vous ne me parlez point des conventions du mariage ?

MARIO.

Madame, c'est m'offenser que de me croire capable de penser à ces sortes de choses.

FLAMINIA.

Quelle générosité, quelle noblesse de sentimens ! c'est donc à moi de songer à vos intérêts, puisque vous les négligez.

MARIO.

Eh dequoi voudriez-vous qu'un amant transporté de la joie de posséder ce qu'il aime, allât s'embarrasser ? vous êtes équitable, puis-je mieux faire que de m'en rapporter à vous ?

FLAMINIA.

Vous ne vous mettez pas en mauvaises mains, & l'on ne mesusera pas de votre déférence, je ne ferai pas les choses à demi, & pour vous le prouver, à la réserve de cent mille francs... *bas & à part* (c'est le bien de ma fille que je ne puis engager) je (*haut*) vous donne tout mon bien, qui se monte à trois fois autant.

MARIO.

Ah, Madame, moderez l'excès de vos libéralités, c'est me rendre confus, & mon amour en aura moins de mérite.

FLAMINIA.

Plus vous résistez à recevoir mes offres, & plus vous méritez qu'on vous force de les accepter : je ne vous demande pour prix de ce que je fais pour vous

que de presser la conclusion de cet hymen : passez vous - même chez mon Notaire que vous connoissez, & faites dresser le Contrat selon mes intentions.

MARIO.

Agréable commandement ! j'en ai plus d'impatience que vous : que je suis heureux ! non je n'aurois jamais pensé que vous eussiez été si favorable à mes desirs ! j'y cours.

FLAMINIA.

Allez, & que l'amour vous prête ses aîles pour revenir plus promptement.

SCENE XVI.

FLAMINIA *seule.*

NOn, je ne puis mieux faire que de m'attacher cet aimable homme, à quelque prix que ce soit, il le mérite bien : comme il m'aime ! je m'en étois bien doutée, oh ce n'est pas à moi qu'un Amant en fait accroire.



SCENE XVII.

SILVIA, FLAMINIA.

SILVIA.

APrès la nouvelle que Mario vient de m'apprendre, quoiqu'il ne m'en ait dit qu'un mot en courant, Madame je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne venois pas d'abord vous témoigner le plaisir que je ressens de...

FLAMINIA.

C'est prendre le bon parti, je suis bien aise de vous voir ainsi regarder la chose du bon côté : vous vous en trouverez bien, Mario est galant homme...

SILVIA.

Quelle joie pour moi de vous entendre ainsi vanter un homme qui... mais j'apperçois Monsieur Rhubarbini.

SCENE XVIII.

FLAM. SILV. RHUB. TRIV.

FLAMINIA *à part.*

AH l'insupportable homme! n'en serai-je jamais défaite ?

RHUBARBINI.

Madame, duſſent créver tous mes malades, je me dérobe enfin à mes viſites, afin de cultiver une ſi belle plante médecinale pour mon amour.

FLAMINIA.

Oh, Monſieur Rhubarbini, ſi vous prétendez encore m'étourdir de vos douceurs médecinales, vous ferez mieux d'allier voir chez vous ſi l'on vous demande.

RHUBARBINI *à* TRIVELIN.

Trivelin, qu'eſt-ce ceci? je ne m'attendois pas à cet accès-là.

TRIVELIN.

Elle vous traite déja en mari.

RHUBARBINI.

Madame, d'où vous vient donc cette humeur mordicante? tantôt quand je vous ai fait l'expoſition de mon amour, vous avez par des mots plus dulcifians flatté mes eſpérances; après m'avoir fait languir ſi long-tems, pourriez-vous....

FLAMINIA *riant*.

Ah, ah, ah! il faut que vous ſoyez bien duppe mon pauvre Monſieur Rhubarbini, de croirè qu'une femme comme moi, puiſſe jetter les yeux ſur une figure comme la vôtre!

TRIVELIN.

Elle ne vous flatte point.

FLAMINIA.

Vous feriez bon tout au plus à être le pis aller de quelque femme qui n'auroit pas à choifir.

SILVIA *à part.*

Monfieur le Médecin n'a pas une trop bonne reception.

RHUBARBINI.

Comment on traite ici un fameux Médecin ! *ô tempora ô mores* ! eh que pourriez-vous trouver de mieux à votre âge ?

FLAMINIA.

A mon âge ! à mon âge ! on eft fort déchirée, à votre avis ? & l'on ne doit plus prétendre à la conquête d'un homme jeune, aimable.... eh non on n'a pas de certains agrémens....

RHUBARBINI *à Trivelin.*

Il faut que quelque vapeur lui ait monté dans la région fupérieure....

FLAMINIA.

Demeurez, demeurez feulement pour être confondu, vous verrez des apprêts de nôces.... *riant.* Ah, ah, pour la rareté du fait, il faut que vous ouvriez le bal.

SILVIA *à part.*

C'eft de ma nôce apparemment que ma mere veut parler.

(*haut & ironiquement.*) Je crois que Monſieur Rhubarbini s'en tirera bien, il a l'air à la danſe.

RHUBARBINI *en colere.*

Ces diſcours à la fin me gonflent la rate.

SILVIA.

Je vois Mario avec le Notaire, (*à part*) que je ſuis contente !

SCENE XIX.

RHUB. FLAM. SYLV. MAR. un NOTAIRE & TRIVELIN.

FLAMINIA *au Notaire.*

APprochez, Monſieur, (*à Mario tendrement*) avez-vous fait mettre ſur le Contrat les clauſes que je vous ai dit ?

MARIO.

Oui, Madame, ah pourrai-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? ſi vous ſouhaitez, on vous fera la lecture des articles.

FLAMINIA.

Il n'en eſt pas beſoin, dès que vous

êtes content, je ſigne aveuglement (*elle ſigne, & dit à Silvia*) ne ſignez-vous pas Mademoiſelle ?

SILVIA.

Le devoir d'une fille eſt l'obéiſſance (*elle ſigne & Mario auſſi*)

FLAMINIA *au Notaire.*

Monſieur, c'en eſt fait, & vous n'avez qu'à emporter ce Contrat, je vois nos Muſiciens & nos Danſeurs qui viennent tout à propos.

SCENE XX.

Les Muſiciens & les Danſeurs paroiſſent précédés d'Arlequin & de Spinette.

SILVIA.

CE n'eſt pas tout, ma mere, & voilà encore un mariage à faire : Arlequin & Spinette s'aiment, ſi vous vouliez....

FLAMINIA.

J'y donne mon conſentement, allons ; qu'on ne parle plus que de joie, & que les mariés commencent le bal.

Ici les Violons jouent un Menuet, Flaminia préſente, comme pour danſer, ſa main à Mario qui lui fait une grande révérence, paſſe par derriere elle, & va prendre

la main de Silvia qui s'avance à lui, & ils se mettent en devoir de danser.

FLAMINIA.

La joie le trouble. Eh quoi que faites-vous Mario?

MARIO.

Ce que vous m'ordonnez, Madame.

SILVIA.

Nous ne faisons, ma mere, que ce que vous nous avez dit.

FLAMINIA *prenant la main de Mario.*

Mais vraiment vous vous méprenez; (*à Silvia*) & vous je vous apprendrai....

SILVIA.

N'avez-vous pas dit que les mariés commencent le bal?

FLAMINIA.

Eh bien?

SILVIA.

Eh bien, ma mere, c'est donc moi qui dois le commencer avec Monsieur.

FLAMINIA.

Elle est folle, ne diroit-on pas que c'est elle qu'on marie, & dont on vient de signer le Contrat?

SILVIA.

Eh de qui donc ma mere?

FLAMINIA *à Mario toute interdite.*

La demande est comique, il faut que

la tête lui ait tournée.

SILVIA.

Que veut donc dire ma mere? non la tête ne m'a point tournée, & c'eſt vous qui vous trompez aſſurément.

FLAMINIA.

Oh je ne puis plus tenir .... retirez-vous petite fille ...

SILVIA.

Je ne la ſuis plus, & je veux que Mario développe cette énigme.

FLAMINIA *à Mario comme ſtupefaite.*

Faites-là donc taire, & lui dites que c'eſt moi ....

MARIO.

Ma foi, Madame, vous me voyez ſi interdit que je ne ſçais que vous dire.

FLAMINIA.

Il n'y a pas tant à rêver, ouvrez le bal avec celle que vous regardez comme votre épouſe.

MARIO *faiſant la révérence à Flaminia.*

Puiſque vous me permettez de m'expliquer, *prenant la main de Silvia* je n'en aurai jamais d'autre que l'aimable Silvia.

FLAMINIA.

Silvia, Ciel qu'entens-je! & le Contrat ....

MARIO.

Le Contrat eſt rempli de ſon nom & du mien, vous le devez ſçavoir.

FLAMINIA.

Me ſerois-je en effet abuſée à ce point! *à Mario*, perfide! quoi ces tranſports d'amour n'étoient pas...

MARIO.

Je vois que nous nous ſommes mal entendus, mais j'étois dans la bonne foi, & vous interprétiez pour vous ce que je n'adreſſois qu'à votre fille....

FLAMINIA *rudement.*

Vous êtes un fat, & je ne ſouffrirai pas...

MARIO.

L'équivoque eſt fâcheuſe pour vous, mais trouvez bon que j'uſe de mes avantages, vous avez ſigné....

RHUBARBINI.

Madame, croyez-moi, il faut avaler la pillule.

FLAMINIA.

Je crêve de dépit... hon... je me ſuis liée moi-même, j'ai ſigné, & pour comble de malheur je me ſuis dépouillée des trois quarts de mon bien.

RHUBARBINI *à Trivelin.*

Des trois quarts de ſon bien!

TRIVELIN.

Allons-nous-en, Monſieur, il n'y a plus rien à épouſer ici.

FLAMINIA (*après un moment de réflexion*)

Mais je ſuis bien ſotte de m'affliger ainſi de la perte d'un extravagant, elle eſt aiſée à réparer, & Monſieur le Médecin voudra bien ....

RHUBARBINI.

Madame, *par pari refertur*, vous m'avez maltraité, chacun a ſon tour, & la ſaignée que vous avez fait à votre bien, m'a guéri de mon inflammation amoureuſe, je vous baiſe les mains.

FLAMINIA *outrée*.

Quoi tout me trahit! à quelle honte ſuis-je expoſée! ouf.... j'ai le cœur ſi ſerré ... que je ne puis parler .... je ſuis.... je ſuis déſeſpérée. *Elle ſort*.

SCENE XXI.

RHUBARBINI.

L'Equivoque étoit plaiſante.

SILVIA.

Ah Mario! notre union me coûtera l'amitié de ma mere, elle ne me le pardonnera jamais.

MARIO.

Nous l'appaiſerons avec le tems, belle Silvia ; oublions les ſujets de triſteſſe, & voyons notre petit divertiſſement que Monſieur le Médecin honorera s'il veut de ſa préſence.

SPINETTE.

Arlequin, dis-moi un peu, n'y a-t'il point auſſi de *qui pro quo* entre nous ?

ARLEQUIN.

Oh pour cela non, je t'aime, tu m'aimes, je me marie avec toi, tu te maries avec moi, il n'y a point là de *qui pro quo*, comme tu vois.

Après quelques Danſes, un Muſicien chante.

Chantons, célébrons en ce jour,
Le manége ruſé d'une veuve Coquette ;
Qui de pluſieurs Amans fait l'eſſai tour à tour
Et d'un nouvel Epoux cherche à faire emplette.
Chantons, &c.
Telle qu'on croit novice au myſtere d'amour,
Veuve en herbe ſouvent paſſe encore pour
Fillette.
Chantons, &c.

A M. RHUBARBINI.

Ce Docteur à mine profonde,
De prendre femme, a quitté le deſſein ;

Il a raiſon, ma foi, peupler le monde;
N'eſt pas le fait d'un Médecin.

RHUBARBINI *répond ſur le même Air.*

Malgré nos fautes imprévûes
En pleut-il moins dans notre coffre fort?
Lorſque la terre a couvert nos bévûes,
Ceux qui ſont morts ont toujours tort.

SILVIA.

Quoiqu'on diſe du mariage,
Il faut qu'il ſoit d'un doux uſage,
On a beau nous épouvanter,
Rien ne nous en détourne.
La jeune fille en veut tâter,
Et la veuve y retourne.

VAUDEVILLE.

LA plus fiere douleur s'appaiſe:
Comme la Matrone d'Epheſe,
Une Veuve eſt-elle aux abois?
Un vivant de joyeux minois
A la regaillardir eſt prête,
Et fait ſi-bien du premier coup, zeſte,
Qu'à l'Hymen alle reprend goût.

Un Amant avant l'hyménée,
Enchanté de ſa deſtinée,
Croit que ſes feux ſeront ſans fin;
L'hymen ſouhaité vient enfin,
La premiere nuit l'amour reſte;
Mais ſouvent le petit malin zeſte;
S'envole dès le lendemain.

En vain dans ſon humeur jalouſe;
Un Epoux croit de ſon Epouſe,
Ecarter toujours les galants;
Que ſervent ſes ſoins vigilants;
Il ne faut qu'un moment funeſte;
Un jeune gaillard qui plaira, zeſte;
A ſa barbe lui croquera.

Les Meres qui font les jeunettes;
Ne veulent pas que leurs fillettes
Fréquentent les jeunes garçons,
Mais pour éluder leurs leçons,
Nous en ſçaurons toujours de reſte.
Quand on le garde trop long-tems, zeſte;
Notre honneur prend la clef des champs.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Quoique friand de ma nature,
J'aime Macaron, Confiture,

Et bon Fromage de Milan ;
De vos ſuffrages plus friand ,
Je les préfere à tout le reſte ,
Je dis des mets les plus muſqués , zeſte ;
Meſſieurs , ſi vous ne me claquez.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux , *La Veuve Coquette*, ſuite du Nouveau Théâtre Italien. A Paris ce 31 Janvier 1732.

Signé, DANCHET.

ARLEQUIN SAUVAGE

COMÉDIE,

Par le Sieur D***.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 17. *Juin* 1721.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

Le même Libraire vend aussi:

LE Théatre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scénes Françoises, représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés, & les figures à chaque Comédie, par Gherardy, *in*-12. 6. *vol. Figures*, 1741.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716. jusqu'à présent; avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume, 10. *vol. in*-12. 1752.

Les Parodies du Théatre Italien, avec les airs gravés, 4. *vol. in*-12. 1738.

Les Comédies purement Italiennes, représentées par les Comédiens Italiens, sous le titre de Nouveau Théatre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoises, 3. *vol. in*-12. 1733.

Le Théatre de Mademoiselle Barbier, *in*-12. 1745.

Le Théatre de M. Brueys, *in*-12. 3. *vol.* 1735.

Les Œuvres de M. du Fresny, *in*-12. 4. *vol.*

Le Théatre de M. Palaprat, *in*-12. 1735.

Les Œuvres de M. Autreau, 4. *vol.*



ACTEURS
de la Comédie.

LÉLIO, Amant de Flaminia.

MARIO, autre Amant de Flaminia.

PANTALON, Pere de Flaminia.

FLAMINIA, Amante de Lélio.

VIOLETTE, ſuivante de Flaminia.

ARLEQUIN, Sauvage.

SCAPIN, Valet de Lélio.

Un MARCHAND.

Un PASSANT.

L'HYMEN,

L'AMOUR.

TROUPE d'Amours.

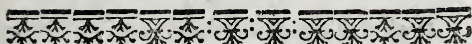
TROUPE de Plaiſirs.

TROUPE d'Archers.

La Scene eſt à Marſeille.



ARLEQUIN SAUVAGE



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, SCAPIN.

LÉLIO.



S-tu tout préparé pour mon départ?

SCAPIN.

La Felouque eſt arrêtée, & vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LÉLIO.

Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marſeille : tous les momens que je paſſe loin de Flaminia, me ſemblent des ſiécles; & je me livrerois avec plaiſir à la

fureur des tempêtes, si elles me poussoient vers cette belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laissons là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode ; l'expérience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leurs secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

LÉLIO.

Il est vrai que sa frayeur étoit grande; & si j'avois pû rire dans le péril où nous étions, je me serois diverti de sa colere,& des injures qu'il me disoit à cause du danger où je l'avois exposé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embarrassé ; dès que le vaisseau fut échoué, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jetta à la nage, & fut le premier hors de danger, sans s'embarrasser de ceux qu'il y laissoit.

LÉLIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé?

SCAPIN.

Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, & vous ririez de son étonnement.

LÉLIO.

Je l'imagine assez ; c'est pour m'en ménager le plaisir, que j'ai défendu de l'in-

ſtruire de nos coûtumes. La vivacité de ſon eſprit qui brilloit dans l'ingénuité de ſes réponſes, me firent naître le deſſein de le mener en Europe avec ſon ignorance : je veux voir en lui la nature toute ſimple oppoſée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences ; le contraſte ſans doute ſera ſingulier.

SCAPIN.

Des plus ſinguliers !

LÉLIO.

Va tout préparer pour demain ; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

JE commence à croire ſérieuſement, que les mariages ſont écrits dans le Ciel, & qu'ils s'accompliſſent ſur la terre. A peine Flaminia eſt dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & ſon pere me l'accorde : voilà mener les choſes du bon pied. Mais que vois-je ! N'eſt ce pas Lélio ? Oui, c'eſt lui-même. Seigneur Lélio ?

LÉLIO.

Ah ! mon cher ami, eſt-ce vous ?

MARIO.

Je ſuis charmé de vous voir; perſonne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empreſſement ; votre naufrage a-t-il été auſſi funeſte à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Eſpagne ?

LÉLIO.

J'y devois tout perdre ; mais heureuſement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, & ce que j'y ai perdu n'eſt pas conſidérable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flatter, & je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle aventure êtes-vous dans cette Ville ?

LÉLIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage, le pere me l'avoit accordée, & nous étions ſur le point d'être heureux, lorſque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche ſucceſſion. Comme je trouvai les choſes en regle, j'eus bien-tôt fini mes affaires: je partis : j'ai fait naufrage ſur la côte d'Eſpagne. Après en avoir ramaſſé les

débris, & donné ordre à quelques affaires, je me ſuis embarqué ſur un vaiſſeau de cette Ville, pour paſſer d'ici en Italie.

MARIO.

Je ſuis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je ſuis amoureux auſſi, & que je vais me marier.

LÉLIO.

Comme je ſuis perſuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

MARIO.

La perſonne eſt aimable, riche, & d'un bon caractere.

LÉLIO.

C'eſt tout ce que l'on peut ſouhaiter. Eſt-elle de cette Ville?

MARIO.

Non, elle eſt Italienne; c'eſt la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appellé ici, où il eſt depuis quinze jours avec cette aimable perſonne. Comme il eſt logé chez moi, j'ai eu occaſion de la voir ſouvent: elle m'a plû, je l'ai dit au pere, il me l'accorde; voilà en deux mots toute mon hiſtoire.

LÉLIO.

Je ſouhaite que la poſſeſſion de cette charmante perſonne, & le temps que

vous aurez de vous mieux connoître, ne faſſe qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'eſpere d'être heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'aſſiſter à ma noce.

LÉLIO.

Je m'y convierois de moi-même ſi je pouvois. Vous aimez, & vous connoiſſez l'inquiétude des Amans, lorſqu'ils ſont éloignés de ce qu'ils aiment ; ainſi je n'ai beſoin que de mon amour pour me juſtifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville, auxquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je ſuis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embraſſer chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je ſuis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laiſſer libre. Adieu.

SCENE III.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

ALlons; mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les ſottes gens que ceux de ce Pays! les uns ont de beaux habits qui les rendent

fiers; ils levent la tête comme des Autruches ; on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en ſervir.

LÉLIO.

Le voilà dans les réflexions : il faut que je m'amuſe un moment de ſes idées. Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà : bon jour, mon ami.

LÉLIO.

A quoi penſes-tu donc?

ARLEQUIN.

Je penſe que voici un mauvais Pays, & ſi tu m'en crois, nous le quitterons bien vîte.

LÉLIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des Sauvages inſolens qui commandent aux autres, & s'en font ſervir ; & que les autres, qui ſont en plus grand nombre, ſont des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

LÉLIO.

Tu loüeras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Je ne ſçais: mais vous me paroiſſez de ſots animaux.

LÉLIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoute : tu n'es plus parmi des Sauvages qui ne ſuivent que la nature brute & groſſiere, mais parmi des Nations civiliſées

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela, des Nations civiliſées ?

LÉLIO.

Ce ſont des hommes qui vivent ſous des Loix.

ARLEQUIN.

Sous des Loix ! Et quels Sauvages ſont ces gens-là ?

LÉLIO.

Ce ne ſont point des Sauvages, mais un ordre puiſé dans la raiſon, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes ſages, & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naiſſez donc fous & coquins dans ce pays ?

LÉLIO.

Pourquoi le penſes-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas bien difficile de le deviner. Si vous avez beſoin de Loix pour être ſa-

ges & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement ; cela est clair.

LÉLIO.

Bon : nous naissons avec nos défauts comme tous les hommes ; la raison seule soûtenue d'une bonne éducation, peut les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison ?

LÉLIO.

Belle demande ! sans doute.

ARLEQUIN.

Et comment est faite votre raison ?

LÉLIO.

Qne veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux sçavoir ce que c'est que votre raison.

LÉLIO.

C'est un lumiere naturelle qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh mor-non de ma vie, votre raison est faite comme la nôtre !

LÉLIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais puisque vous avez de la raison,

pourquoi avez-vous besoin de Loix; car si la raison apprend à faire le bien & à fuir le mal, cela suffit; il n'en faut pas davantage.

LÉLIO.

Tu n'en sçais pas assez pour comprendre l'utilité des Loix: elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous & pour nos freres; l'éducation que l'on nous donne, nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose, nous l'accompagnons de complimens & de politesses qui donnent un nouveau prix à la chose.

ARLEQUIN.

Cela est drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin pue je sçache ce que c'est.

LÉLIO.

Supposons que je te veux donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LÉLIO.

Au lieu de te dire grossierement: Arlequin, viens dîner avec moi; je te salue poliment, & je te dis: mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah! la drôle de chose qu'un compliment!

LÉLIO.

Vous ne serez pas traité aussi-bien que vous le meritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien: ôte le ton de compliment.

LÉLIO.

Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

ARLEQUIN.

Eh bien, fais-la moi meilleure, & laisse tout ce discours inutile.

LÉLIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chere; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon estime pour toi est si forte, que je ne trouve rien d'assez bon pour toi.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand? Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasse bonne chere; quoiqu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'euf-

ſes dit ſans façon, que tu me vas bien traiter.

LÉLIO.

C'eſt-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

LÉLIO.

Elle nous rend humains & charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LÉLIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autrui.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LÉLIO.

Elle nous engage à prévenir leurs beſoins.

ARLEQUIN.

Cela eſt excellent.

LÉLIO.

A protéger l'innocence, à punir les vices. C'eſt par elle que dans ce pays on trouve à ſa porte tout ce dont on a beſoin, ſans ſe donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & ſur le champ on voit cent perſonnes qui courent pour prévenir vos beſoins.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même ?

LÉLIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chere, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous ; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton pays ; pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

LÉLIO.

Je le sçai. Retourne au logis : je te dirai le reste une autre fois.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

CE Pays-ci est original ! qui diable auroit jamais deviné qu'il y eût eu des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons ?

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

QUe dites-vous de ce pays-ci, ma fille ?

FLAMINIA.

Qu'il est charmant, mon Pere.

PANTALON.

Aimeriez-vous à y rester ?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon pere.

PANTALON.

Eh bien, vous y resterez : notre Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ai promise.

FLAMINIA

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Et Lélio ?

PANTALON.

Il le faut oublier ; il a perdu son bien par un naufrage, & son état ne vous permet plus de penser à lui, ni lui à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe de son état, s'il m'aime toûjours, & s'il est toûjours aimable ? Il peut avoir perdu son bien, mais son mérite lui reste.

PANTALON.

C'eſt perdre ſon mérite que de perdre ſon bien.

FLAMINIA.

Oui, pour une autre ame que pour la mienne. Si ſes malheurs ſont vrais, ils me donneront le plaiſir de le retirer des mains de la mauvaiſe fortune, pour lui rendre par celles de l'amour ce que la tempête lui a ravi.

PANTALON.

Conſultez moins votre cœur que votre raiſon, ce n'eſt que d'elle dont vous avez beſoin aujourd'hui.

FLAMINIA.

Mon cœur & ma raiſon ſont d'accord.

Arlequin pendant cette Scene ſe promene ſur le Théatre, & va donner dans le nez de Pantalon.

ARLEQUIN.

Oh, le plaiſant animal ! je n'en ai jamais vû comme celui-là. Ah, ah, ah, la ridicule figure !

PANTALON.

Qui eſt cet impertinent ?

ARLEQUIN *à Flaminia.*

Dis-moi, comment appelles-tu cette bête-là ?

FLAMINIA.

Vous êtes un insolent. C'est un homme respectable, qui vous fera rouer de coups, si vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Lui, un homme ? ah, ah, ah, la drôle de figure l Dis-moi, Barbette, de quelle diable d'espece es-tu donc ? car je n'ai jamais vû d'hommes ni de bêtes faits comme toi.

PANTALON.

Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâton.

ARLEQUIN *à part.*

Quels diables de gens sont donc ceux-ci ? ils se fâchent de tout. *haut.* Je t'appelle Barbette, parce que tu as un barbe longue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est un pauvre innocent ?

ARLEQUIN.

Elle est bonne, celle-là, elle sçait apparemment mieux les Loix que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'esprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti : je ſuis un homme ſage, un ignorant à la vérité, un âne, une bête, un ſauvage, qui ne connoît point de Loix ; mais d'ailleurs un très-galant homme, plein d'eſprit & de mérite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

Un uomo ſávio, de ſpirito, un ignorante, un aſino, una beſtia, ma pur uomo de grand mérito, ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Il y a quelque choſe de ſingulier en lui. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Moi ? je ſuis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne ſçavent pas un mot de Loix ; mais qui ſont bons naturellement. Ah, ah ! nous n'avons pas beſoin de leçons, nous autres, pour connoître nos devoirs ; nous ſommes ſi innocens, que la raiſon ſeule nous ſuffit.

FLAMINIA.

Si cela eſt, vous en ſçavez beaucoup, mais comment êtes-vous venu ici ?

ARLEQUIN.

Je ſuis venu dans un grand canot long ; long.... pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les Soldats & les Officiers.

FLAMINIA.

Sa ſimplicité eſt extrême : c'eſt un Sauvage, comme il le dit, qui ne ſçait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela pas un mot : tout ce que je ſçai, c'eſt que vous naiſſez fous & coquins, mais que les Loix vous rendent ſages & honnêtes gens. C'eſt le Capitaine qui me l'a appris ; il les ſçait bien lui les Loix. Les ſçais-tu bien auſſi-toi ?

FLAMINIA.

Sans doute

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux paſſans ce qui leur fait plaiſir?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette Grace-là les ſçait mieux que toi.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle eſt bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fiſſe du mal. Dis-moi, je la trouve jolie ; crois-tu qu'elle m'aime?

FLAMINIA.

Elle vous aimera, ſi elle vous trouve aimable : eſſayez. (*à part.*) Il faut que je me divertiſſe aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle eſt appétiſſante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plû davantage, en vérité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monſieur.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point Monſieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin : que ce nom eſt joli!

ARLEQUIN.

Oui. Et le vôtre eſt-il auſſi joli que vous? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette : le charmant petit nom ! il vous convient bien ; vous êtes ſi fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment ! cela eſt dit, avec eſprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toûjours par métaphore.

FLAMINIA.

Il eſt fort joli.

ARLEQUIN *à Violette.*

Vous entendez bien ? cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous ?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc ? car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas ſi facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choſes.

ARLEQUIN.

Eh que faut il de plus ? Vous verrez que c'eſt encore là un tour des Loix que je n'entends pas ; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne ſçais qu'aimer, s'il faut quelqu'autre choſe pour ſe rendre aimable, apprenez-le-moi, & je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choſes, faire des careſſes tendres.

ARLEQUIN.

Pour des careſſes, je ſçai ce que c'eſt, & je vous en ferai tant que vous voudrez : quant aux jolies choſes, je ne les ſçais pas

en

en vérité ; mais commençons toûjours par les careſſes, en attendant que j'aie appris le reſte.

VIOLETTE.

Non pas cela ; il faut au contraire commencer par les jolies choſes, afin de gagner le cœur de ſa maîtreſſe, & d'obtenir d'elle la permiſſion de lui faire des careſſes.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les diſe, ces jolies choſes, je ne les ſçai pas : apprenez-les-moi, & je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'eſt point à moi à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc ?

FLAMINIA.

Le voilà bien embarraſſé ! Ecoute : dire de jolies choſes, c'eſt louer la beauté de ſa Maîtreſſe, la comparant avec eſprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ſes vœux & la ſincérité de l'amour que l'on ſent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi, nous en diſons donc de jolies choſes, lorſque nous ſommes dans nos bois ? Peſte de ma bêtiſe ; écoutez ſeulement, je vais vous dire les plus

jolies choſes du monde : écoutez, écoutez-bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux ſont comme le Soleil & la Lune lorſqu'ils ſe levent, votre nez eſt comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre viſage une plaine charmante où l'on voit naître des fleurs de tous les côtés. Eh bien ! cela n'eſt-il pas joli ?

VIOLETTE.

Pas trop : je ſerois horrible, ſi j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne ! fi, je ferois peur !

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne ſçai qu'y faire, je n'en ſçai pas davantage. Tenez, cela me brouille, donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choſes que je ne ſçai pas, & en attendant, faiſons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raiſon, Violette; tu dois faire l'amour à ſa maniere, juſqu'à ce qu'il ſçache la tienne.

ARLEQUIN.

Oui; car ma maniere eſt facile; on la ſçait, celle-là, ſans l'avoir appriſe. Allons dans mon pays: on préſente une allumette aux filles; ſi elles la ſoufflent, c'eſt une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs; ſi elles ne la ſoufflent pas, il faut ſe retirer. Cette méthode vaut bien celle de ce pays: elle abrege tous les diſcours inutiles. *Il allume une allumette.*

PANTALON.

Que dis-tu de la conquête de Violette?

FLAMINIA.

Elle n'eſt pas brillante, mais elle eſt plus aſſûrée que la plûpart de celles dont nos beautés ſe flattent.

ARLEQUIN *avec l'allumette.*

Voici un cérémonie ſans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. *Il préſente l'allumette, Violette la ſouffle.* Ah! quel plaiſir! Allons, ne perdons point de tems: il ne s'agit plus de complimens ici, venez ma belle. *Il l'emporte dans ſes bras.*

VIOLETTE.

Ah! ah! Monſieur, au ſecours.

PANTALON.

Tout beau, Arlequin; ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes tu cette fille?

PANTALON.

Parce que la violence n'est pas permise.

ARLEQUIN.

Je ne lui fais pas violence; elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie.

ARLEQUIN.

Bon! elles sont toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas si vîte dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me fait; ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage?

FLAMINIA.

Oui, mais non pas pour l'allumette; cela feroit tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi? n'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne?

FLAMINIA.

Non, cela est défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des foux, de défendre ce qui vous fait plaisir.

FLAMINIA.

Ecoute: si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maison?

ARLEQUIN.

Oui.

FLAMINIA.

C'est là où Violette & moi demeurons; viens nous y voir, & nous t'apprendrons à faire l'amour à la maniere du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à present, tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas à présent?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois; mais Violette en a, & tu dois avoir de la complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela est-il joli, d'avoir de la complaisance?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires; mais faites vîte, car je suis pressé.

VIOLETTE.

Adieu Arlequin. *Elle sort avec Flaminia & Pantalon.*

SCENE VI.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

Monsieur, voulez-vous acheter quelque chose ?

ARLEQUIN.

Eh?

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandise, voyez. *Il déploie sa boutique.*

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela ?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

ARLEQUIN

Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras ?

LE MARCHAND.

Avec joie: je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN *à part.*

Le Capitaine a raiſon, il ne ment pas d'un mot. *haut*. Et tu vais donc par le pays porter ces choſes, pour chercher des gens qui les prennent?

LE MARCHAND.

Oui, Monſieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens! les bonnes gens! & la belle choſe que les loix.

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monſieur, ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me paſſe: voyons. *Il regarde avec beaucoup de jeu; il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme véritable.* Ah! qu'eſt-ce que cela? une femme; qu'elle eſt petite!

LE MARCHAND.

Elle eſt jolie, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN *la careſſe.*

Petite mamour. Qu'elle eſt gentille! Mais comment diable l'a-t-on pû faire tenir là?

LE MARCHAND.

Ah, ah! vous vous divertiſſez.

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puiſſe y avoir de ſi petites femmes. Fait-on celles là comme les autres?

LE MARCHAND. *lui montre un pinceau.*

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Et comment nommes-tu cela ?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! la plaiſante choſe, & les drôles d'inſtrumens que ceux dont on fabrique les hommes : ah ! ma foi, ce pays eſt original en toute choſe. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait auſſi avec un pinceau ?

LE MARCHAND.

Moi ?

ARLEQUIN.

Toi.

LE MARCHAND.

Moi ! ſi l'on m'a fait avec un pinceau ? ah, ah, ah, ah ! Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon ! je ſuis d'un pays d'ignorans ; ignorantiſſimes ; où les hommes ſont ſi bêtes, qu'ils n'en ſçauroient faire d'autres ſans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance ; nous en ſçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte ſi j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, voyez ce qui vous fait plaiſir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaiſir.

LE MARCHAND.

Eh bien, prenez-tout

ARLEQUIN.

Mais, tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant-mieux : un Marchand ne demande pas mieux que de ſe défaire de ſa marchandiſe.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un Marchand ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien aiſe de ſçavoir le nom d'un ſi bon homme. Donne. Voilà une bonté ſans exemple : le Capitaine eſt trop aimable de m'avoir conduit chez de ſi bonnes gens. *Il prent tout.*

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner ?

ARLEQUIN.

Moi ? je n'ai rien à te donner, & j'en ſuis bien fâché ; car je ſuis naturellement bon, quoique je ne ſçache pas les Loix.

LE MARCHAND.

Ce n'eſt pas là mon compte, il me faut cinq cens frans.

ARLEQUIN.

Je veux mourir ſi j'ai un franc, ni ſi je ſçai ſeulement ce que c'eſt.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandiſe.

ARLEQUIN.

Bon ! tu veux rire ?

LE MARCHAND.

Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Et à qui ?

LE MARCHAND.

Au Juge.

ARLEQUIN.

Quel animal eſt-ce que cela ?

LE MARCHAND.

C'eſt un honnête homme qui fait éxécuter les Loix, & pendre ceux qui y manquent : entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Ainſi ſi tu manquois à la Loi, il te feroit pendre ?

LE MARCHAND.

Sans-doute.

ARLEQUIN.

Il feroit fort bien : à ce que je vois la bonté des gens de ce pays n'eſt pas volontaire, on les fait être bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez-moi ma marchandiſe.

ARLEQUIN.

Je meure ſi j'entends rien de ce que tu dis; payez-moi, donnez-moi des francs? quel diable de galimathias eſt-ce là?

LE MARCHAND.

Ah! que de raiſons.

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu? tu m'es venu offrir ta marchandiſe de bonne amitié, je l'ai priſe pour te faire plaiſir; & à préſent tu te mets en colere contre moi; fi; cela eſt vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon; & ſi vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je. . . .

ARLEQUIN.

Hola, ho! Si tu ne t'en vas bien vîte, je t'aſſommerai.

LE MARCHAND.

Comment, eſt-ce ainſi que l'on paye

les gens ? au voleur. *Il ſe jette ſur Arlequin, qui le charge.* Au ſecours, miſéricorde !

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin. *Il leve le ſabre, & le Marchand abandonne ſa perruque en fuyant.*

LE MARCHAND.

Ah mon Dieu ! me voila ruiné.

SCENE VII.

ARLEQUIN *ſeul.*

OH, oh ! Qu'eſt-ce donc que cela ? cette chevelure n'eſt point naturelle.... Comment, diable ! à ce que je vois, les gens d'ici ne ſont point tels qu'ils paroiſſent, & tout eſt emprunté chez eux, la bonté, la ſageſſe, l'eſprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons trouver le Capitaine, pour ſçavoir de lui ce que c'eſt que tout cela.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, Troupe d'ARCHERS, LE MARCHAND.

ARLEQUIN.

LE Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve tous méchans comme des diables ; cela viendroit-il de mon ignorance ?

UN ARCHER.

Voilà un homme qui ressemble à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bon jour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bon jour. *Il tourne autour d'eux & les regarde, & dit à part.* Voilà des Sauvages de mauvaise mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous point vû passer un Marchand ?

ARLEQUIN.

Qui portoit de la marchandise pour attraper les passans ?

L'ARCHER.

Cela peut bien être.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme ?

L'ARCHER.

Justement.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je l'ai vû ; il m'a joué un tour du diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin.

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable, mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas que l'on se moque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raison : voyez si ne n'est pas un fripon ; il nous a dit que vous lui aviez pris sa marchandise, & que vous n'avez pas voulu la lui payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit ?

L'ARCHER.

Oui.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise, il vous a dit la vérité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oui, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me ſurprend, je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'eſt venu offrir ſa marchandiſe ; il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai priſe pour lui faire plaiſir. Après cela ce belître vouloit que je lui donnaſſe des francs ; ſi j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne ſçai pas même ce que c'eſt. Il s'eſt fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendiſſe ſa marchandiſe : cela m'a mis en colere, parce que je voyois qu'il ſe moquoit de moi ; auſſi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois aſſommé s'il n'avoit pas pris la fuite.

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh le voilà : écoute, belître, n'eſt-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Oui : eh bien que voulez-vous dire ? Meſſieurs, c'eſt-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai priſe ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Qu'après cela tu voulois que je te donnasse des francs, ou que je te rendisse ta marchandise ?

LE MARCHAND,

Assurément : j'en voulois cinq cens francs, & c'étoit son prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne t'ai-je pas dit aussi que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne t'es-tu pas fâché parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément que je me suis fâché : n'avois-je pas raison ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Messieurs : ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cens francs, cinq cens coups de bâton ?

LE MARCHAND.

Si je l'avois oublié, mes épaules m'en

feroient

feroient bien ſouvenir.

ARLEQUIN.

Eh bien, vous voyez que je ne ment pas d'un mot; je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons.

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Meſſieurs, que ſa propre confeſſion.

L'ARCHER.

Nous ſommes ſuffiſamment inſtruits, & l'on vous rendra juſtice.

ARLEQUIN *à l'Archer.*

Ecoutez; ce fripon ne ſçait la Loi qu'à moitié : ſçavez-vous ce que je veux faire?

L'ARCHER.

Que voulez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le Juge, pour lui faire donner encore une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Vous avez raiſon : venez avec nous, nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à preſent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puiſſiez, car cela eſt néceſſaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas

en vérité, j'ai des affaires,

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non, la chofe preffe ; je fuis amoureux d'une jolie fille : lorfque je l'aurai vûe, je vous irai trouver, fi je le puis.

L'ARCHER.

Allons, Monfieur le fripon, vous faites l'innocent, je vous connois ; marchez.

ARLEQUIN.

Que veux donc dire cela ?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en prifon.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller, moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

ARLEQUIN.

Si tu me fâches, je prierai le Juge de te donner auffi une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Marche, il va t'en faire donner une, après laquelle tu n'en auras pas befoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de fes leçons, moi; le Capitaine m'apprendra bien les Loix fans lui.

L'ARCHER.

Il s'y eſt pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure, tu ſeras dûement pendu & étranglé.

ARLEQUIN.

Moi !

L'ARCHER.

Oui, toi.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentilleſſes que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Ecoute, ſi tu me fais mettre en colere, je t'aſſommetai, toi, & tous les coquins qui te ſuivent.

L'ARCHER.

Allons, qu'on le ſaiſiſſe.

Les Archers ſe jettent ſur Arlequin & l'enlevent malgré ſa réſiſtance ; Sur ces entrefaites Lélio arrive.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN, les ARCHERS, le MARCHAND.

LÉLIO *à part.*

C'Eſt Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque ſotiſe. *Haut.* Meſſieurs, où menez-vous cet homme; il m'appartient.

L'ARCHER.

C'eſt un voleur de grand chemin que nous conduiſons en priſon, pour avoir volé ce Marchand.

LE MARCHAND.

Oui, Monſieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

Ah! damné de Capitaine, que le diable te puiſſe emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choſes pour vous attraper, & vous faire enſuite étrangler : ah! ſcélérat, ne m'as tu amené de ſi loin que pour me jouer ce tour.

LE MARCHAND.

Il fait ainſi l'innocent; je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandiſe, il l'a priſe, & puis il faiſoit ſemblant de croire que j'avois voulu la lui donner : il faiſoit

ſe niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LÉLIO.

Eh ! Meſſieurs, ce pauvre homme eſt un Sauvage que j'ai amené avec moi : il n'a aucune connoiſſance de nos uſages; & ce matin pour me divertir de ſon ignorance, je lui ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choſes dont on avoit beſoin ſans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, ſans expliquer que c'eſt pour de l'argent : il a pris ce que je lui ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en ſçavoit pas davantage ; ainſi je ſuis la cauſe innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux le réparer. Dites-moi, Monſieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'ARCHER.

Si cela eſt ainſi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez ſeulement ce Marchand, & ramenez votre Sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

Que Monſieur me faſſe rendre ma marchandiſe, je ne demande que cela.

LÉLIO.

As tu encore les choſes que tu lui a priſes ?

ARLEQUIN.

Oui, je les ai ; mais je ne les veux plus ; je ferois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bien-tôt fini.

LE MARCHAND.

Nous fommes tous contens, *à Lélio*; mais votre Sauvage ne l'eft peut-être pas? Je voudrois bien, pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnés.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque chofe, c'eft de bon cœur.

L'ARCHER.

Monfieur, je fuis votre ferviteur.

ARLEQUIN.

Allez-vous en à tous les diables.

SCENE III.

LÉLIO, ARLEQUIN, *faifant mine au Parterre fans rien dire, ni regarder fon Maitre.*

LÉLIO *à part.*

Le voilà bien fâché : je veux me donner la comédie toute entiere. *haut.* Et

bien, Arlequin, voici un bon pays, & où les gens ſont fort aimables, comme tu vois : *Arlequin le regarde ſans répondre.* Tu ne dis mot : tu devrois bien au moins me remercier de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes freres & ton pays.

LÉLIO.

Eh pourquoi me ſouhaite-tu un ſi triſte ſort ?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civiliſé, où la bonté que vous faites ſemblant d'avoir, n'eſt qu'un piége que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper : je vois clairement que tout eſt faux chez vous.

LÉLIO.

C'eſt que tu ne ſçais pas encore ce qu'il faut ſçavoir pour nous trouver aimables ; mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard, & c'eſt tout ; mais parle, parle, puiſque tu en as tant d'envie : auſſi-bien je ſuis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce Marchand n'eſt pas un fripon.

LÉLIO.

Rien n'eſt plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts; chacun y a ſon bien, & nous ne pouvons uſer que de ce qui nous appartient; c'eſt pour nous le conſerver que les Loix ſont établies: elles puniſſent ceux qui prennent le bien d'autrui ſans le payer; & c'eſt pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien! mais que donne-t-on pour ce que l'on prend?

LÉLIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela de l'argent?

LÉLIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'eſt-là de l'argent: Cela eſt drôle. *Il le porte à la dent.* Ahi! il eſt dur comme un diable.

LÉLIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc?

LÉLIO.

On le donne pour des choſes dont on a beſoin, & l'on pourroit preſque l'appel-

ler une caution, puiſqu'avec cet argent on trouve par-tout tout ce qu'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'une caution ?

LÉLIO.

Lorſqu'un homme a donné une parole & que l'on ne ſe fie pas à lui, pour plus grande ſûreté on lui demande caution, c'eſt-à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promeſſe que celui-la a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

LÉLIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont beſoin de caution.

LÉLIO.

Je n'en ai pas beſoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçais rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'eſt pas un homme, & par conſéquent il ne peut donner de paroles ; comment donc peut-il ſervir de caution ?

LÉLIO.

Il en ſert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus ſi tu m'as dis tant de menteries; mais je n'en ſerai plus la dupe; & ſi tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LÉLIO.

Je le veux: en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions: j'en ai honte pour lui; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à préſent.

LÉLIO.

Tu vois par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui eſt une marchandiſe commune & univerſelle, qui ſe change contre toutes choſes, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi! en donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a beſoin?

LÉLIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paroît ridicule, puiſqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LÉLIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve avec de quoi boire, & de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela est drôle ! tes coûtumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai crues. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins & sans peines.

LÉLIO.

Oui, avec de l'argent, on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode & bien inventé. Que ne me le disois-tu d'abord, je n'aurois pas risqué de me faire pendre; apprends-moi donc vîte où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision.

LÉLIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh bien, où faut-il donc que j'aille en prendre ?

LÉLIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Apprends-moi donc à le faire ?

LÉLIO.

Encore moins; tu serois pendu si tu avois fait une seule de ces pieces.

ARLEQUIN.

Eh ! comment diable en avoir donc ? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'eſt pas permis d'en faire : je n'entends rien à ce galimathias.

LÉLIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux ſortes de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LÉLIO.

Ainſi pour que les pauvres en puiſſent avoir, ils ſont obligés de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils ſont pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

LÉLIO.

Ils dorment, ils ſe promenent, & paſſent leur vie à ſe divertir & faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Cela eſt bien commode pour les riches.

LÉLIO.

Cette commodité que tu y trouves fait ſouvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LÉLIO.

Parce que les richeſſes ne ſont que multiplier les beſoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le néceſſaire ; mais les riches travaillent pour le ſuperflu, qui n'à point de bornes chez eux, à cauſe de l'ambition, du luxe, & de la vanité qui les dévorent: le travail & l'indigence naiſſent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais ſi cela eſt ainſi, les riches ſont plus pauvres que les pauvres mêmes, puiſqu'ils manquent de plus de choſes.

LÉLIO.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Ecoute, veux-tu que je te diſe ce que je penſes des Nations civiliſées.

LÉLIO.

Oui : qu'en penſes-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je te diſe la vérité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je penſe que vous êtes des fous qui croyez être ſages, des ignorans qui croyez êtres habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des eſclaves qui croyez être libres.

LÉLIO.

Eh pourquoi le penſes-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'eſt la vérité. Vous êtes fous, car vous cherchez avec beaucoup de ſoins une infinité de choſes inutiles; vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir ſimplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes eſclaves de toutes vos poſſeſſions, que vous préférez à votre liberté & à vos freres, que vous feriez pendre s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous eſt inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites conſiſter votre ſageſſe à ſçavoir les Loix, tandis que vous ne connoiſſez pas la raiſon, qui vous apprendroit à vous paſſer de Loix comme nous.

LÉLIO.

Tu as raiſon, mon cher Arlequin; nous ſommes des fous, mais des fous réduits à la néceſſité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie eſt de croire que vous êtes obligés d'être fous.

LÉLIO.

Mais que veux-tu que nous faſſions ?

il faut du bien ici pour vivre ; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela est impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent, moi, & par conséquent je suis donc pauvre ?

LÉLIO.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN.

Quoi ! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre ?

LÉLIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélérat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre ? je l'aurois ignoré toute ma vie sans toi : je ne connoissois dans les forêts ni les richesses, ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roi, mon Maître & mon valet ; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable & un esclave. Reponds-moi, scélérat, homme sans foi, sans charité. *Il pleure.*

LÉLIO.

Console-toi, mon cher Arlequin, je suis riche, moi, & je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux rien recevoir de toi; comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui est le diable qui vous possede tous, tu voudrois que je me donnasse moi-même, & que je fusse ton esclave, comme ces malheureux qui te servent: je veux être homme libre, & rien plus. Remene moi donc où tu m'a pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

LÉLIO.

Ne t'allarme point, tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela. *Il fait un signe avec les doigts.*

LÉLIO.

Et bien je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes freres, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

LÉLIO.

Violette ! dis-tu ? la suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as tu vû cette Violette ?

ARLEQUIN.

Là où-tu m'as trouvé tantôt.

LÉLIO.

Comment eſt-elle faite ?

ARLEQUIN.

Ah ! elle eſt bien belle.

LÉLIO.

Grande ?

ARLEQUIN.

Pas trop.

LÉLIO.

Brune, ou blonde ?

ARLEQUIN.

Blonde.

LÉLIO.

Etoit-elle ſeule ?

ARLEQUIN.

Non : elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie,& avec un homme fait... ah ! ſi tu le voyois, tu créverois de rire : il a une robe noire & du rouge deſſous, un couteau à ſa ceinture, & une barbe longue & pointue : ah, ah, ah! je n'ai jamais vû une figure ſi ridicule.

LÉLIO *à part*.

C'eſt aſſurément Pantalon, voilà ſon portrait,& Flaminia eſt avec lui.Par quelle aventure ſe trouveroit elle à Marſeille... Mais quoi ! Mario m'a dit qu'il ſe marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quin-

ze jours. Ciel ! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondiſſe cette aventure, & que je revoie Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LÉLIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avoit ſoufflé mon allumette, mais on n'a pas voulu que je l'aie menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choſes, pour obtenir la liberté de lui faire des careſſes; car c'eſt comme cela qu'on fait l'amour ici, n'eſt-ce pas ?

LÉLIO *rêveur.*

Oui. L'ingrate me trahiroit-elle ?

ARLEQUIN.

Eh tu parles tout ſeul.

LÉLIO.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Oui, oui. Il eſt fou. Tu m'apprendras ces jolies choſes?

LÉLIO.

Oui, tantôt. Je ſuis dans une agitation où je ne me poſſede pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

SCENE IV.

MARIO, LÉLIO, ARLEQUIN.

MARIO.

JE vous rencontre heureusement.

LÉLIO.

J'allois chez vous de ce pas. La précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulierement des choses qui vous touchent: puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité : votre Epouse est Italienne , dites-vous ?

MARIO.

Oui.

LÉLIO.

Puis-je vous demander de quel endroit?

MARIO.

De Venise.

LÉLIO.

Je connois cette Ville : Quelle est sa famille ?

MARIO.

C'est la fille d'un riche Négociant de ce pays-là.

LÉLIO.

Son nom ?

MARIO.

Il se nomme Pantalon, & elle Flaminia.

LÉLIO.

Ah ciel !

MARIO.

D'où vous vient cette ſurpriſe? La connoiſſez-vous ?

LÉLIO.

Oui.

MARIO.

N'eſt-elle pas fille bien eſtimable ?

LÉLIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous ſurprendre, cette Flaminia eſt la même perſonne que j'allois chercher.

MARIO.

Vous !

LÉLIO.

Oui moi : vous pouvez juger par la paſſion que je vous ai fait voir pour elle, quels doivent être à préſent mes ſentimens. Je l'aime. Que dis-je ? Je l'adore, & je perdrai la vie, plûtôt que de ſouffrir qu'un autre me l'enleve.

MARIO.

Vous me ſurprenez, & je ne m'attendois pas de trouver en vous un rival.

LÉLIO.

Je m'attendois encore moins d'en avoir un en vous, c'eſt le coup le plus funeſte qui pouvoit me frapper, mais enfin l'ami-

tié se taît dans le cœurs où l'amour regne. Seigneur Mario, prenez votre parti, il faut me ceder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendois pas que notre entrevûe dût finir par un combat; mais puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami : si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu. *Ils mettent l'épée a la main.*

ARLEQUIN.

Hola, ai! que faites-vous? *Il se jette entre eux.*

LÉLIO.

Ote-toi de-là.

MARIO.

Je te passe mon épée à travers du corps, si tu ne t'éloignes.

ARLEQUIN.

Et moi je vous assommerai tous les deux. Ah ! les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

LÉLIO.

Laisse-nous libres, nous avons nos raisons.

ARLEQUIN.

Et quelles raisons? je les veux sçavoir.

LÉLIO.

Il faut s'en défaire, nous vuiderons

notre différend ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'est pour sçavoir à qui elle sera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

LÉLIO.

Mais nous voulons l'épouser.

ARLEQUIN.

Ah, ah, je ne sçavois pas cela : effectivement vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

MARIO.

Et c'est pour sçavoir qui l'épousera; que nous nous battons. Ote-toi de-là.

ARLEQUIN.

Ah les sottes gens! Mais dites-moi celui qui tuera l'autre, épousera donc cette fille?

MARIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Oui : & sçavez-vous si elle le voudra; elle aime l'un ou l'autre, ainsi il faut lui demander avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tue.

LÉLIO.

Mais.

ARLEQUIN.

Mais, mais. Oui, bête que tu es; car ſi c'eſt lui qu'elle aime, & que tu le tue, elle te haira davantage, & ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lélio, je crois qu'il a raiſon.

LÉLIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes : au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, & demandez lui celui qu'elle veut : celui-là l'épouſera, & l'autre ira en chercher une autre, ſans ſe fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puiſqu'il a autant de raiſon de vouloir cette fille que lui, & que ce n'eſt pas ſa faute ſi elle l'aime davantage.

LÉLIO.

Arlequin n'eſt qu'un Sauvage; mais ſa raiſon toute ſimple lui ſuggere un conſeil digne de ſortir de la bouche des plus ſages : voulez-vous que nous le ſuivions ?

MARIO.

Nous ſerions plus Sauvages que lui, ſi nous refuſions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié, & ſi elle me préfere à vous, vous ne me la diſputerez plus.

LÉLIO.

J'en ſerois bien fâché. Pour peu même que ſon cœur balance, je m'éloigne d'elle pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi je vous déclare que ſi elle vous aime encore, je renonce, à elle.

LÉLIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour?

MARIO.

Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire eſpérer : le peu de temps que je l'ai vû ne m'a pas permis encore de connoître ſon cœur; mais ſon pere m'aſſure de ſon obéiſſance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ſes diſpoſitions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

LÉLIO.

L'ingrate au moins me le diſoit, & ſon pere approuvoit mes feux: apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne à ſon ame intéreſſée; mais ſi Flaminia a été capable du même ſentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le temps; il faut éclaircir la choſe.

MARIO.

Mais ſi vous paroiſſez, & que votre préſence diſſipe les bruits de votre malheur, l'intérêt qui vous étoit contraire

étant rempli par votre fortune, Flaminia peut ſentir renaître ſa tendreſſe pour vous par le ſeul objet de ſon intérêt.

LÉLIO.

Non, je n'en veux point, ſi ſa flamme n'eſt auſſi pure & auſſi déſintéreſſée que la mienne.

MARIO.

Faiſons-là donc expliquer ſans paroître ni l'un ni l'autre, afin que ſon cœur agiſſe avec plus de liberté.

LÉLIO.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

MARIO.

Il eſt tout trouvé : je dois donner ce ſoir une fête à Flaminia, & je vais la diſpoſer pour notre deſſein. Nous y paroîtrons ſous des habits déguiſés, & par un moyen que j'imagine, nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

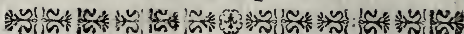
LÉLIO.

Rien n'eſt mieux penſé : allons tout préparer ; & toi, mon cher Arlequin, viens avec nous, nous t'avons obligation d'être devenus plus ſages.

ARLEQUIN.

C'eſt-là du compliment ; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Arlequin *ſeul, en Petit-Maître.*

ME voilà drôlement beau ! une chevelure empruntée, un habit beau à la vérité mais, qu'eſt-ce que tout cela a de commun avec moi, puiſque ces beautés ne ſont pas les miennes ? Cependant avec ce harnois on veut que je ſois plus beau: ah, ah, ah ! le Capitaine eſt fou ; il trouve des impertinences de fort belles choſes. Ce pauvre garçon a l'eſprit gâté par les Loix de ce pays ; j'en ſuis fâché, car dans le fond il eſt bon homme.

SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

DAns le malheur qui m'accable, la ſolitude eſt ma plus grande reſſource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injuſtice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là eſt fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les Sauvages ! qui ſuivent ſimplement les Loix de la nature,

& qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartole.

ARLEQUIN.

Oh, oh! voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami; vous êtes tous des belîtres dans ce pays.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là.

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un sot, on ne pend pas des gens de ma sorte.

ARLEQUIN.

Pardi tu me la donnes belle! on en pend qui valent mieux ; & sans aller plus loin, sçais-tu bien que j'ai failli à être branché, moi, il n'y a qu'un moment.

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui, moi-même, en propre personne.

LE PASSANT.

On avoit apparemment de bonnes raisons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'avoit que des raisons de ton pays, c'est-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand est venu m'offrir sa marchandise, moi je l'ai prise de bonne amitié;

il vouloit enſuite que je lui donnaſſe de l'argent. Je n'en avois point : il s'eſt fâché & moi auſſi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voila toutes les raiſons que l'on avoit : cependant ce fripon en eſt allé chercher d'autres pour m'étrangler ; & mon affaire étoit faite, ſi le Capitaine ne m'eût retiré de leurs mains.

LE PASSANT *à part.*

Il ne me manquoit plus que cette rencontre ; un voleur de grand chemin qui a ſa bande & ſon Capitaine dans le voiſinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LE PASSANT.

Je dis que ce Marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'eſt un faquin.

LE PASSANT.

Aſſurément, & vous avez raiſon d'être en colere : car c'eſt une affaire ſérieuſe que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment morbleu ! des plus ſérieuſes ; & quand j'y ſonge, j'entre dans une colere que je ne me poſſede pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y expoſer. Adieu, Monſieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'eſt pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeures ; je ſuis bien aiſe de cauſer avec toi.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le temps.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre, je le veux moi,

LE PASSANT *à part*.

Je ſerai bien-heureux ſi j'en ſuis quitte pour la bourſe,

ARLEQUIN.

Dis-moi, es-tu honnête homme ?

LE PASSANT.

J'en fais profeſſion.

ARLEQUIN.

Et comment veux tu que je te croye, ſi tu ne me donne pas des cautions; car vous en avez tous beſoin dans ce pays: allons, donne-m'en, & après nous cauſerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Fouille dans ta poche, c'eſt-là où vous les mettez.

LE PASSANT *à part*.

La choſe n'eſt plus équivoque : tâchons d'en ſortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monſieur, ce que

vous souhaitez: voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuerois; car je suis honnête homme, moi, & qui n'est pas sujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monsieur. Adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT *à part.*

Encore. Ciel ! tirez moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parois bon homme, & que tu estimes les Sauvages.

LE PASSANT.

Plût à Dieu que je fusse né parmi eux je ne serois pas exposé à tous les maux qui me suivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête homme sur ta parole, puisque tu voudrois être Sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monsieur.

ARLEQUIN.

Sçais-tu bien que je suis un Sauvage, moi ?

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui. Je ſuis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y ſuis, j'y ai vû plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois, *à part*. Dieu ſoit loué, je reſpire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche?

LE PASSANT.

C'eſt la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête eſt-ce là, un procès?

LE PASSANT.

Ce n'eſt point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment eſt faite cette affaire?

LE PASSANT.

Mais elle eſt faite comme un procès. *à part*. Me voilà fort embarraſſé pour lui faire comprendre ce que c'eſt qu'un procès. *haut*. Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce pays?

ARLEQUIN.

Oui.

LE PASSANT.

Ces Loix ſont adminiſtrées par de gens ſages & éclairés.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'eſt-ce pas ?

LE PASSANT.

Oui. Or ſi quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raiſons & les ſiennes pour vous juger; & l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à préſent ce que c'eſt.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs, & je viens de le perdre, après avoir eſſuyé trente Jugemens différens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour une ſeule affaire ?

LE PASSANT.

A cauſe des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane ! Qu'eſt-ce que cela ?

LE PASSANT.

C'eſt un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incompréhenſibles, lorſqu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé ſix mois.

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce qu'un Avocat & un Procureur ?

LE PASSANT.

LE PASSANT.

Ce ſont des perſonnes inſtruites des Loix & de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité ! Je ne ſçai pas ce que c'eſt.

LE PASSANT.

C'eſt la forme & l'ordre dans lequel on doit préſenter les affaires aux Juges pour éviter les ſurpriſes.

ARLEQUIN.

C'eſt bon cela ; ainſi avec cette forme on ne craint plus de ſurpriſe ?

LE PASSANT.

Au contraire, c'eſt cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

LE PASSANT.

Parce que c'eſt d'elle que la chicane emprunte toutes ſes forces pour embrouiller les affaires.

ARLEQUIN.

Mais puiſque les Juges ſont des gens établis pour rendre juſtice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane ?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas ; parce que la chicane n'eſt qu'un détour pris dans la Loi, & auquel la forme que l'on a établie pour

éviter la ſurpriſe a donné lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette Loi & cette forme ſoient auſſi embrouillées que votre raiſon. Mais dis-moi, puiſque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injuſtice, & que vous ſçavez que ces Avocats & ces Procureurs embrouillent vos affaires ; pourquoi êtes-vous ſi ſots que de les y laiſſer mettre le nez? Par la mort! ſi j'avois un procès, & que ces drôles-là y vouluſſent toucher ſeulement du bout du doigt, je les aſſommerois.

LE PASSANT.

Il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer ; ce ſont des gens établis par les Loix, par le miniſtere deſquels les affaires doivent être portées devant les Juges ; car il ne vous eſt pas permis de plaider votre cauſe vous-même.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'eſt-il pas permis ?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les Loix, & que vous ne ſçavez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi ! parce que je ne ſçai pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Ecoute, je pourrois bien te casser la tête pour prix de ton impudence; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te moquer de moi ?

LE PASSANT.

Je ne moque point, je ne vous dis que trop la vérité : les Loix sont sages, les Juges éclairés & honnêtes gens; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la Justice pour soûtenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuisent,

ARLEQUIN.

Quoi ! vous donnez de l'argent ?

LE PASSANT.

Sans doute; il le faut toûjours avoir à la main, sans quoi Thémis est sourde, & rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond ; mais la forme coûte bien cher; & la forme chez nous emporte toûjours le fond ; je me suis epuisé pour soûtenir mon procès, &

je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche ?

LE PASSANT.

Belle demande !

ARLEQUIN.

Pardi tu es un grand sot ! tu dois en être bien aise.

LE PASSANT.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serois bien aise d'avoir perdue il y a dix ans : pour moi je t'assure que si j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs ?

LE PASSANT.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché que tu l'ayes perdu ; si tu l'avois encore je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de sa marchandise, & je lui donnerois ton procès en payement pour le punir de la piece qu'il m'a faite.

LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger.

Vos réflexions charment mes ennuis, & je ſuis bien fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus long-tems du plaiſir de votre converſation. Adieu, Monſieur, puiſſiez-vous toûjours conſerver cette innocence & cette ſimplicité.

ARLEQUIN.

Adieu. Si tu es ſage, n'aye plus de procès.

SCENE III.

ARLEQUIN.

C'Eſt une déteſtable choſe qu'un procès! j'ai peur d'en trouver quelqu'un ſous mes pas; mais c'eſt les biens qui en ſont la cauſe; Oh, oh! j'attraperai bien la chicane & la formalité : je n'aurai rien; ainſi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veuille ſe donner la peine d'embrouiller mes affaires.

SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

VOilà notre Sauvage. Où a-t'il pris cet équipage?

VIOLETTE.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! bon jour, Violette

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela ?

VIOLETTE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien aiſe. *à part*. Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne ſuis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouves donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela ?

ARLEQUIN.

Je trouve fort plaiſant de me voir ſi beau, ſans qu'il y aille rien du mien.

FLAMINIA.

Ainſi tu te moques de Violette de dire que tu es beau ?

ARLEQUIN.

Je ne me moque pas de Violette, parce que je ſuis bien aiſe qu'elle me trouve beau ; mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choſes impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple, il m'a dit, ah, ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Et bien, que t'a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étoient faits comme me voilà, ah, ah, ah!

FLAMINIA *à part.*

Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres : ah, ah, ah ! il me croit assez simple pour y ajoûter foi.

FLAMINIA.

Cela est pourtant bien vrai, & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le mérite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'il sçavoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du mérite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Il auroit raison.

ARLEQUIN *à Violette.*

Je suis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous suis bien obligée de vos soins.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! ce n'est pas le tout, & le Capitaine m'a aussi appris les grimaces & les

contorſions qu'il faut faire ſous cet habit. Tenez, voyez ſi je fais bien.

Il contrefait le Petit Maître.

FLAMINIA *à part.*

Aſſurément, voilà un drôle d'original.

VIOLETTE.

Eſt-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

ARLEQUIN

Oh que non ; il m'a encore appris à dire de jolies choſes : écoutez. Mademoiſelle, je rends graces à mon heureuſe étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amérique pour... pour.... des forêts de l'Amérique pour...

VIOLETTE.

Eh bien. Pour....

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma mémoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

VIOLETTE.

J'en ſuis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc ?

VIOLETTE.

Je n'en ſçai rien en vérité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je ſerai obligé de m'en aller ſans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne ſçavez pás me dire que vous m'aimez ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirois bien dans les bois ; mais ici je ſuis bête comme un cheval.

FLAMINIA *à part.*

Il eſt fort plaiſant, *haut.* Crois-moi, Arlequin, laiſſe-là ces jolies choſes, & dis-lui ſeulement ce que tu penſes, cela vaudra encore mieux.

ARLEQUIN

Vous avez raiſon, & je l'aime mieux auſſi ; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choſes que je ne penſois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & cela n'eſt pas vrai ; ainſi j'étois fâché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela fait que je ne ſuis pas ſi fâché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choſes que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre, & Violette en doit être fort contente.

VIOLETTE.

Je le ſuis auſſi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouſer ſans plus de cérémonies ?

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche ?

ARLEQUIN.

Non : je ſuis pauvre, à ce que le Capi-

taine m'a dit ; car je n'en sçavois rien.

FLAMINIA.

Tant pis : mon pere de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc ? écoute, je suis pauvre, à la vérité ; mais je ne vais rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage ?

FLAMINIA.

Non assurément : de quoi nourriras-tu ta femme ?

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, & si tu n'en veux pas gagner ?

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarassée : elle ira toute nuë.

VIOLETTE.

Fi donc !

ARLEQUIN.

Eh bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud, moi.

FLAMINIA.

Cela n'est pas permis ici, & l'on te mettroit aux Petites-Maisons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que !

grandes, où je me perds toûjours, & cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oui : mais les Petites-Maisons sont des endroits où l'on ne met que les foux.

ARLEQUIN.

C'est bien plûtôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un Village entier pour un seule personne ?

FLAMINIA.

Tu as raison, mais avec tout cela, on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

ARLEQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton pays : écoute, Violette, m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, viens-t'en avec moi, je te menerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être sages : notre amitié sera tout notre bien, & la raison toute notre Loi : nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laisser aller; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas le bien, moi, & je ferai en sorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Es-tu ſujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma parole.

ARLEQUIN.

Je le crois, puiſque tu n'aimes pas le bien ; car il n'y a que ceux qui préférent l'argent à leurs amis qui aient beſoin de cautions. *Violette laiſſe tomber un miroir qu'Arlequin ramaſſe ; il s'y voit & croit d'abord que c'eſt encore un portrait.* Ah, ah ! tu portes auſſi des hommes en poche : il eſt bien joli celui-là, il remue. *Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent poſtures bizarres.* Ah, ah, ce drôle-là eſt boufon. *Il continue à faire des grimaces.* Pardi voilà un plaiſant original, regarde un peu, Violette, il ſe moque de moi. *Violette regarde, & Arlequin ſurpris de la voir dans le miroir, marque ſon étonnement dans tous ſes mouvemens.* Oh ! eſt-ce que tu es double ? te voilà dans deux endroits tout à la fois.

VIOLETTE.

C'eſt ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable eſt-elle venue là ?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit auſſi; ah, ah, ah! & cette autre auſſi; ah, ah, ah! *Violette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à méſure qu'il ſe voit rire.* Pardi voilà les plus drôles de corps que j'aie vû; ils ſont tous comme nous. Baiſons-nous un peu, pour voir s'ils ſe baiſeront auſſi. *Il la baiſe.*

FLAMINIA.

Voilà une plaiſante ſcene?

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils ſe baiſent: ah, ah, ah! *Il regarde derriere le miroir pour voir où ils ſont.*

FLAMINIA.

Que cherches-tu?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là ſont; il eſt auſſi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir ſa place. *Il regarde encore dans le miroir, & n'y voyant plus Violette.* Ah! où diable eſt allé cette fille qui te reſſembloit.

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la choſe. On nomme cela un miroir: c'eſt un ſecret que nous avons pour nous voir; car ce que tu vois n'eſt que ton image que cette glace réfléchit: & il en fait de même de toutes les choſes qui lui ſont préſentées.

ARLEQUIN

Voilà un fort beau ſecret ! mais dis-moi, puiſque vous ſçavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui repréſentent votre ame & ce que vous penſez ? ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans ſi Violette ne me trompe pas, lorſqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement de tels miroirs ſeroient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, & ſi j'en avois eu un lorſque mon fripon de Marchand eſt venu pour m'attraper, je l'aurois regardé dedans, & connoiſſant ſes mauvais deſſeins, je n'en aurois pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela ſeroit bien néceſſaire.

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA VIOLETTE, ARLEQUIN,

FLAMINIA.

AH ! mon, pere, ſi vous étiez venu un moment plûtôt, vous vous ſeriez bien diverti de la ſurpriſe d'Arlequin à la vûe d'un miroir & de ſes effets : il nous a donné la comédie.

PANTALON.

Je ſuis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaiſirs naiſſent ici ſous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroître, je vous prie de faire les choſes de bonne grace.

FLAMINIA.

Il ſera content de ma politeſſe.

PANTALON.

Voici la fête.

L'HYMEN, L'AMOUR. *Troupe de Jeux & de Plaiſirs. Lélio & Mario ſont déguiſés à la ſuite.*

L'AMOUR.

Mon frere, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde ſans moi. Croyez une fois mes conſeils : laiſſez la fortune & les vains brillans dont vous ſéduiſez les ames plûtôt que vous ne les gagnez, & ne recevez point de cœurs ſous vos loix, ſi l'Amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il eſt vrai que je le devrois, mais c'eſt votre faute & non la mienne. Je ne refuſe point les cœurs que vous me préſentez : depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon empire, & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finissons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer sous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle : je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lélio, vous lui destinez Mario : pour accorder notre différend sur cela, souffrez que je lui présente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons-nous à son choix.

L'HYMEN.

A cette condition je consens de me raccommoder sincerement avec vous.

L'AMOUR *à Flaminia.*

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils sont tous les deux dignes de vous ; Mario est tendre & riche à la fois, Lélio n'a pour tout bien que les sentimens purs & sinceres que je lui ai inspirés pour vous : choisissez, l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

FLAMINIA.

Je vois bien charmant Amour, que vous favorisez secrettement Lélio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur, pour animer encore mes sentimens pour lui.

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la soumission que vous

vous devez avoir pour mes volontés, & que c'eſt Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vûe mes devoirs; mais je ſçai que tout eſt réciproque entre les peres & les enfans, comme entre le reſte des hommes: il eſt ſans doute juſte que les enfans reſpectent leur pere en tout, mais il n'eſt pas moins juſte que les peres bornent leur autorité ſur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la pouſſent pas juſqu'à les ſacrifier à leurs préventions.

PANTALON.

Ce n'eſt point vous ſacrifier, que de vouloir vous rendre heureuſe.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuſe, & moi je dis le contraire: ainſi vous & moi ſommes parties, il n'y a qu'un tiers qui puiſſe en décider, choiſiſſons-en un.

PANTALON.

Ce ſeroit un plaiſant arbitrage!

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà aſſurément un Juge bien grave!

FLAMINIA.

Ecoutons-le, cela ne coûte rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la vérité & la dit toûjours lorſqu'il la connoît : il ne faut que lui bien expliquer la choſe, & je ſuis aſſurée qu'il décidera ſainement.

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Ecoute, Arlequin, j'aime un Amant depuis long-tems, mon pere m'avoit promis de me le donner, il étoit riche lorſque je commençai à l'aimer, aujourd'hui il eſt pauvre ; dois-je l'épouſer quoiqu'il n'ait point de bien ?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimois que ſon bien, tu ne dois pas l'épouſer, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois ; mais ſi tu n'aimes que lui, tu dois l'épouſer, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oui : mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il eſt pauvre.

ARLEQUIN.

C'eſt que ton pere n'aimoit que ſon bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui eſt

riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toûjours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fàche?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute : fais perdre encore à celui-ci ſon bien, & ton pere ne te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'eſt pas poſſible : Que dois je donc faire : obéirai-je a mon pere en prenant celui que je n'aime point, ou lui déſobéirai-je en prenant celui que j'aime?

ARLEQUIN.

Te maries-tu pour ton pere ou pour toi?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi ſeule, apparemment.

ARLEQUIN.

Et bien prens celui que tu aimes, & laiſſe dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le Juge & la fille ſont deux impertinens. Taiſez-vous.

FLAMINIA.

Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de me dire; mais au terme de fou près, c'eſt la nature & la raiſon toute ſimple qui

s'expliquent par sa bouche.

PANTALON.

La nature & la raison ne sçavent ce qu'elles disent, vous n'êtes qu'une sotte; on ne vit pas de sentimens, il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monsieur, les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, & vous devez vous rendre à ses vœux : quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être favorable à Lélio.

PANTALON.

Vous prenez, Monsieur, votre parti en galant homme, & moi je sçaurai le prendre en pere sage, & qui sçait ce qui convient à sa fille.

MARIO.

Voici un homme qui vous rendra plus traitable. *Il lui présente Lélio.*

LÉLIO.

S'il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous aient indisposé contre moi, il est facile de les détruire : je suis plus riche que je n'ai jamais été; & si d'ailleurs vous ne me jugez pas

indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité.

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

LÉLIO.

Non, Monsieur : un naufrage que j'ai fait sur les côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits ; vous pouvez, lorsque vous voudrez, approfondir la vérité.

PANTALON.

Je me rends, ma fille a raison.

LÉLIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

FLAMINIA.

Levez-vous, Lélio, je suis si saisie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon Seigneur Lélio, de l'injustice que je vous faisois ; oubliez la, & recevez ma fille pour gage de notre amitié.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les Amans valent mieux ici que les autres : ils sont plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon ?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connois que tout ce que les Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'eſt de vous rendre auſſi raiſonnables que nous ſommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous reſſemblez.

FLAMINIA.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette comme vous aimez Lélio, c'eſt-à-dire, ſans ſonger à l'argent ; donnez-la moi.

FLAMINIA.

Je le veux, ſi Violette y conſent.

VIOLETTE.

Mais, il eſt bien joli.

LÉLIO.

Je t'entends : je me charge de vous rendre heureux.

MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaiſirs.

Les Jeux & les Plaiſirs font un Ballet ; après lequel on chante les Vers ſuivans.

AIR.

Les pompeux nuages
De nos vanités,
Dans tous nos uſages
Nous rendent ſauvages;
Et des lueurs de vérité
Font tout le luſtre de nos Sages.
Du noir abyſme des erreurs,
S'élevent de brillans menſonges:
Leur vif éclat ſéduit nos cœurs,
Sous le nom de vertus nous conſacrons des ſon-
ges.



Vaudeville.

Vous achetez vos Maîtreſſes;
Chez vous ſans or, point d'amour;
On y vend juſqu'aux tendreſſes
Tandis que les ours,
Dans les antres ſourds,
Donnent leurs careſſes.



On voit ici la plus belle
Cacher ſes traits ſous le fard,
Mais la Guenon naturelle,
Sans rouge, ſans art,
Au ſinge camard
Ne plaît que par elle.



Laiſſez le rouge des femmes,
Il ne produit point d'erreurs ;
Blâmez le fard de vos ames,
Qui maſquant vos cœurs,
Les rends plus trompeurs
Que le fard des Dames.



Au Paterre.

Je ne cherche qu'à vous plaire ;
Et j'en fais tout mon objet ;
Si mon diſcours trop ſincere
Fait mauvais effet,
Parlez, s'il vous plaît,
Je ſçaurai me taire.

FIN.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien :* j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 3. Novembre 1728.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

TIMON LE MISANTROPE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Précédée d'un Prologue.

Representée par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 2 de Janvier 1722.

Par le Sieur D***.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue ſaint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



PREFACE.

QUOIQUE les applaudissemens que Timon a reçûs du Public suffisent contre ses critiques; je crois devoir dire quelque chose sur le vol d'Arlequin, afin de prevenir le change que certains esprits pourroient prendre. Si l'on examine la chose, on verra qu'il n'y a que le nom de vol; c'est un Dieu qui reprend à Timon les biens qu'il lui avoit donnés, & qui ne les reprend que pour le corriger & les lui rendre ensuite avec plus d'utilité; il se sert d'Arlequin pour confondre l'orgüeil de ce Misantrope, qui par mépris pour la nature humaine, a préferé le commerce d'un âne à celui des hommes; mais il s'en sert sans corrompre son cœur ayant soin de lui persuader cette action par des raisons apparentes de justice, de devoir & d'amitié; ce vol n'est dons qu'un jeu de Mercure, qui n'a qu'un objet de charité pour Timon; l'action où il engage Arlequin ne blesse point la justice qu'il lui doit, puisqu'il lui conserve toute son innocence, il prend à l'égard du public les précautions qu'il

faut pour ne le pas scandaliser, ayant soin de l'avertir de son dessein ; Arlequin ébloüi des sophismes de ce Dieu dont il ne peut se tirer, sent cependant que ce qu'il lui conseille est une trahison, & ce mouvement intime de sa conscience n'est pas un sentiment prématuré que je lui prête, il naît chez lui de son expérience ; les refus de ce Misantrope, lorsqu'il lui a demandé de l'argent, l'ont suffisamment instruit qu'il ne peut prendre ses trésors, sans lui donner du chagrin, & comme il l'aime malgré ses deffauts jusqu'à craindre de le priver du plaisir qu'il a de priver tous les autres de ses richesses, il est bien naturel qu'il sente cet éloignement pour une action qu'il sçait devoir le fâcher, aussi Mercure n'a-t-il d'autre moyen pour l'y déterminer que de l'abandonner aux passions, ce qu'il fait toutefois de maniere qu'elles l'engagent à ce vol sans alterer l'innocence de son cœur.

La Lettre où Mercure apprend à ce pauvre homme, qu'on lui enleve à son tour les richesses qu'il avoit pris à son Maître, l'instruit de son crime, & lui fait connoître la noirceur d'une action qu'il avoit crû devoir faire en conscience & par honneur : son desespoir, sa colere contre Timon, les reproches qu'il lui fait, la confusion de ce Misantrope qui se voit volé, & se reconnoît en même-temps le cou-

pable, sont des sentimens de verité qui sortent du sein de la nature toute simple, & qui réünissent le maître & le valet par toutes les choses qui sembloient devoir les separer ; la conversion de Timon est le fruit de ce vol ; elle justifie suffisamment les raisons que j'ai eu de l'employer & d'en faire le nœud de ma piéce. Ces réflexions doivent satisfaire ceux qui cherchent de bonne foi la verité, elles ne feront peut-être pas la moindre impression sur ceux qui voyent les objets doubles, & dont la raison louche découvre deux esprits dans mes Acteurs ; je les felicite de cette feconditê de perception ; je l'admire sans jalousie, des découvertes qu'elle leur fait faire. Au surplus, je me suis attaché à la simplicité de l'action, moins attentif aux regles d'Aristote qu'à celles de la nature, que j'ai tâché de suivre par tout ; le Lecteur jugera si j'ai bien soutenu mes caracteres, & si la piéce merite les applaudissemens qu'elle a reçû.

ACTEURS
Du Prologue.

TIMON le Misantrope.

MERCURE.

PLUTUS.

L'ANE de Timon, métamorphosé en homme sous le nom d'Arlequin.

La Scene est sur le Mont Hymette.



LE MISANTROPE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente la Montagne où Timon s'est retiré, ce Misantrope est couché sur un gazon au pied des Rochers, habillé de peaux de bestes sauvages, son âne paroît à côté de lui.

THIMON.



QUOY t'amuses-tu ? fils de Saturne & de Rhée, sors de ton indolence, & viens contempler ma misere, ou plûtôt ta turpitude. Regarde le malheureux Timon, qui t'offroit tant d'holocaustes, & si tu n'as pas les vices des hommes qui méprisent ceux qui n'ont

rien à leur donner, lance tous tes foudres ſur des ſcelerats, qui après avoir reçû mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune; peux-tu voir ſans indignation ces hommes lâches qui m'adoroient dans ma proſperité, qui chantoient continuellement mes loüanges & mes vertus, lorſqu'ils ſentoient une bonne table chez moi, & qui maintenant m'accablent d'opprobres & de mépris? *On entend un coup de tonnerre.* J'entens le tonnerre qui gronde; & Jupiter prend ſes Armes. Frappe, pere des dieux, mais frappe les ſcelerats, & ne t'amuſe pas à réduire en poudre des rochers, & des arbres innocens qui ne t'ont jamais offenſé.

SCENE II.

MERCURE, PLUTUS & TIMON.

TIMON.

MAis que vois-je! je me ſuis retiré ſur cette montagne pour m'éloigner du commerce des hommes, & j'y retrouve encore cette maudite eſpece; fuïons.

MERCURE.

Arrête, Timon ; je ne ſuis point un homme, mais Mercure, qui t'amene le Dieu des richeſſes : Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta priere.

TIMON.

A-t-il écraſé mes ennemis, ou plûtôt les ſiens, c'eſt toute la grace que je lui demande, & pour ma vengeance, & pour ſon honneur ?

MERCURE.

Les Dieux jugent des choſes bien différemment des hommes, c'eſt punir les méchans que de les laiſſer vivre, & leurs vices ſuffiſent pour ſatisfaire la juſtice divine ; je viens pour te tirer de la miſere, & par de nouveaux tréſors confondre les ingrats qui t'ont ſi lâchement abandonné.

TIMON.

Je ne veux point de tes tréſors, ils m'ont cauſé trop de maux ; la pauvreté m'a appris à connoître les hommes, & à me ſuffire à moi-même, bienfait qui ſurpaſſe tous les faux brillans de cet aveugle à qui je vais caſſer la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS

Retirons-nous Mercure, que veux-tu que je faſſe avec cet inſenſé ?

MERCURE.

Il faut executer l'ordre de Jupiter ; & l'enrichir même malgré lui ; Timon tu dois obéïr aux dieux, & recevoir avec reconnoissance les biens qu'ils t'envoïent.

TIMON.

Eh ! que veux-tu que j'en fasse dans cette solitude ? je n'ai besoin que de mes bras pour y subsister, ce qui est une preuve invincible que mon état présent ; vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étois esclave de mille choses inutiles ; les richesses ne sont bonnes qu'à faire usage des hommes ; & puisque je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent le lier ; je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, & s'il t'envoye pour me me faire du bien, accorde-moi une grace.

MERCURE.

Eh ! quelle est cette grace.

TIMON.

De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude : sa societé est la seule qui me puisse plaire.

MERCURE.

Tu n'y penses pas, Timon.

TIMON.

J'y penſe fort bien, il m'a ſervi ſans interêt dans ma proſperité, & me ſert de même à préſent que je ſuis miſerable ; s'il obéïſſoit à ma voix, ſous de beaux harnois, il la reconnoît encore aujourd'hui, & il reçoit d'auſſi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevoit autrefois le meilleur froment ; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, & me ſert ſans s'appercevoir que j'ai changé d'état ; enfin, c'eſt le ſeul ami ſincere qui me ſoit reſté dans mon malheur.

MERCURE.

Je ſçai que ſi les ânes parloient, ils pourroient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta priere ; ſi Jupiter a commencé de t'inſtruire par la mauvaiſe fortune, il peut achever ſon ouvrage par ton âne, ſon choix ſeul fait la nobleſſe des moyens qu'il met en uſage pour remplir ſes vûës, oüi je t'accorde ta demande, & je vais métamorphoſer ton âne en homme.

TIMON.

Non pas cela. La ſeule figure humaine me le rendroit ſuſpect.

MERCURE.

Ne crains rien, il conſervera le ſouve-

nir , & la ſimplicité de ſon premier état, à laquelle je joindrai toutes les perceptions humaines, & les connoiſſances qui lui ſont neceſſaires pour comprendre ce que tu lui diras , & te rendre ſon commerce plus utile. Adieu, Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux tréſors, & tu verras venir ton âne ſous la forme & le nom d'Arlequin.

TIMON.

Voilà le plus grand préſent que Jupiter puiſſe me faire ; car mon âne ſera aſſûrément un homme d'honneur, ſon jugement eſt trop ſain , & ſes mœurs trop pures pour ne pas conſerver ces avantages malgré la nature humaine.

PLUTUS.

Et moi je vais te préparer de nouveaux tréſors que tu trouveras en arrivant chez toi.

TIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelqu'autre.

PLUTUS.

Envain tu réſiſtes, les hommes ne ſont pas heureux ou malheureux ſelon leurs caprices , l'un & l'autre leur vient des Dieux.

SCENE III.

TIMON & ARLEQUIN.

TIMON.

JE me soucie peu de ses trésors, & je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne ; j'estime plus sa raison, que celle de tout l'Areopage : mais voici un homme singulier, c'est apparemment lui, écoutons.

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement ? comme me voilà fait ! où sont passées ces belles oreilles, cette tête gracieuse, ce corps mignon si chéri de toutes les ânesses du païs, qu'est devenuë ma belle queuë ? ah ! ma belle queuë, vous êtes de toutes les graces que j'ai perduës celle que je regrette le plus... comme me voilà fagoté ! la ridicule figure ! je marchois il n'y a qu'un moment sur quatre jambes, j'étois fort & assuré sur mes pieds, & me voilà à present huché sur deux comme une poulle, craignant même que le vent ne me fasse tomber ; j'avois une voix mâle ; à l'heure qu'il est je

l'ai efféminée & variée par des ſons qui me fatiguent ; que ſuis-je donc devenu ? mais quoi ! ma raiſon ſe dévelope : je ſuis homme, oüi j'en ſuis un : voilà un nez, une bouche, des yeux, & enfin une figure ſemblable à celle de mon maître, & preſque auſſi ridicule ; mais que vois-je ? quel cahos d'idées que je n'avois jamais eû, l'eſprit humain ſe dévelope chez moi ? ... ah ! ah ! ah ! le plaiſant galimathias que l'eſprit de l'homme ; ah ! ah ! ah ! la drôle de choſe quoique j'aye grand peur d'être plus ſot ſous cette peau que ſous ma premiere, la nouveauté me divertit, & je ne ſuis pas fâché de ce changement, quand ce ne feroit que pour connoître ce que mon maître a dans l'ame, & les raiſons des impertinences que je lui ai vû faire.

TIMON.

Ce début eſt charmant, & mon âne, à ce que je vois, eſt auſſi Miſantrope que moi ; qui êtes-vous mon ami ?

ARLEQUIN.

Je ſuis ce que je n'étois pas il y a un moment.

TIMON.

Il veut dire qu'il n'eſt plus un âne,

ARLEQUIN.

Que dis-tu là, eſt-ce que tu ſçais que je l'ai été?

TIMON.

Oüi, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ſuis cauſe que tu es homme, tu es à préſent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu?

TIMON.

Oüi: mais tu ne connois pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Oh que ſi, j'entens tout ce que tu me dis, & je meure ſi je ſçai comme cela s'eſt fait; car je ne me ſouviens pas de l'avoir jamais appris.

TIMON.

Mercure le lui a inſpiré, ce dieu me l'avoit promis.

ARLEQUIN.

Puiſque je ſuis le Roi des animaux, je puis donc dormir ſans crainte dans les forêts, les Loups & les Lions reſpecteront mon ſommeil, & ils viendront me rendre leurs hommages, n'eſt-ce pas?

TIMON.

Je ne te conſeille pas de t'y fier, ils te devoreroient comme ſi tu n'étois encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinens ! Et à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux, ressemble assez à celui des ânes, ils font peur à ceux qui sont plus foibles & plus timides qu'eux, & ils se sauvent devant les plus forts & les plus hardis.

TIMON *à part.*

J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste.

ARLEQUIN.

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma metamorphose, le profit n'est pas grand.

TIMON.

Tout ce que tu vois est à present fait pour toi, au lieu que tu étois auparavant fait pour l'homme ; témoin les services que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, ha !

TIMON.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ta sottise ; de ne voir pas que c'étoit toi qui étoit fait pour moi.

TIMON.

Moi ?

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avois-tu pas le ſoin de pourvoir à ma ſubſiſtance ; de venir tous les matins me panſer ; de me donner à manger ; de me mener boire ; de nettoyer mon écurie ; de me changer de paille, & le reſte.

TIMON.

Cela eſt vrai. Qu'en conclus-tu ?

ARLEQUIN.

Que tu me ſervois, & par conſequent que tu étois fait pour moi.

TIMON.

Il a raiſon, par Jupiter ! J'étois ſon Valet ſans le ſçavoir.

ARLEQUIN.

Mais laiſſons-là ces diſcours, & dis-moi pourquoi es-tu ſi mal vêtu, & ſi mal logé aujourd'hui ? Il y a long-temps que je ſuis curieux de le ſçavoir.

TIMON.

C'eſt que je ſuis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre ?

TIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaiſir à des Ingrats qui m'ont abandonné, dés que je n'ai plus eu dequoi leur faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Voilà de grands coquins ; pauvre homme, je te plains bien ? Et quoi, seras-tu toujours pauvre ?

TIMON.

Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être. Et le Dieu des richesses m'offre de grands trésors que je refuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

TIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à personne.

ARLEQUIN.

Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné, mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi.

TIMON.

Les richesses te gâteroient, & la flaterie des hommes auroit bientôt séduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en défendre.

TIMON.

Oüi. Mais tu ne sçais pas encore que l'homme est rempli de vanité.

ARLEQUIN.

Lorſqu'un homme a été âne & qu'il s'en ſouvient, il n'en eſt pas ſuſceptible.

TIMON.

Je ſçai qu'il y auroit moins de ſots, ſi chacun ſe ſouvenoit de ſon origine. Mais l'orgueil des richeſſes la fait bien-tôt perdre de vûë, & j'en ai trop d'exemples pour t'expoſer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois par tout ce que tu me dis que tous les hommes ſont ſots. Mais à te parler franchement tu es le plus ſot de tous.

TIMON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuſes d'être heureux, & que par un ridicule caprice tu veux te punir des vices d'autrui.

TIMON.

Les richeſſes ne ſont point notre felicité; pour être heureux, il faut joüir de ſoi-même, & l'on n'en joüit point dans l'opulence & le cahos du monde.

ARLEQUIN.

Ecoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de ſoi-même, & il ſent ſeulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui eſt

dans un bon pâturage joüit bien de la vie.

TIMON.

Quoi, tu voudrois que j'acceptasse les offres de Plutus ?

ARLEQUIN.

Assurément, puisque tu en peux tirer de l'utilité.

TIMON.

Mais je n'en puis joüir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Hébien, il faut y retourner.

TIMON.

Je m'irois de nouveau exposer à la perfidie des hommes.

ARLEQUIN.

Sans doute, puisque c'est le moyen de bien jouir de la vie ; le ridicule des hommes doit te divertir, & leurs vices t'instruire, si tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaisir de le sçavoir.

TIMON.

J'ai peur que mon âne ne me gâte l'esprit. Il commence à me persuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pû me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Ecoute. Un loup passeroit pour un sot parmi les autres loups, si méprisant le

carnage il s'amusoit à brouter des herbes & se faisoit sécher par une nourriture qui ne lui est pas propre ; & par la même raison je conçois qu'un homme est extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, & jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

TIMON.

Tu as raison, & je veux suivre ton conseil ; allons prendre les trésors que Plutus m'a promis, & retournons à Athenes, je me fais un plaisir de montrer mes richesses à mes avides compatriotes, & de les voir sécher auprès par des désirs inutiles. Je serai charmé de me mocquer d'eux & de voir comme tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons, puisque je suis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je faisois dans mon premier. Je veux joüir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaisir. Ah ! que je vais bien me divertir.

Fin du Prologue.

ACTEURS
de la Comedie.

MERCURE, ſous la forme & le nom d'Aſpaſie.

EUCHARIS, Amante de Thimon.

TIMON Miſantrope.

ARLEQUIN.

IPHICRATE & CARICLE'S, faux amis.

SOCRATE, Philoſophe.

Un MAITRE en fait d'armes.

Un MAITRE à chanter.

Un MAITRE à danſer.

TROUPE des Paſſions.

TROUPE des Flatteurs.

TROUPE des Veritez.

UN des Flatteurs.

MERCURE, ſous la forme ordinaire.

La Scene eſt à Athenes.



TIMON LE MISANTROPE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la ville d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, *en habit de femme, sous le nom d'Aspasie.*



QUI reconnoîtroit Mercure sous la forme où me voilà ? Comme messager des Dieux je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour exécuter leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que sous

le nom d'Aſpaſie, je rempliſſe un double emploi auprès d'Eucharis & d'Arlequin, & que je me ſerve de l'un & de l'autre pour corriger Timon. L'excès de ſa bonté cauſa ſes premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jetté dans un excès oppoſé, & changé la douceur de ſon ame naturellement bienfaiſante en des ſentimens de haine & de vengeance. Ces differens excès déplaiſent aux Dieux qui ont placé la vertu dans un juſte milieu. Mais en puniſſant les vices ils récompenſent toujours ce qu'ils voyent de bon chez les hommes. Le cœur de Timon n'eſt point déguiſé; ſon amour pour la verité lui faiſant préferer le commerce des animaux, parce qu'il eſt ſimple & naturel, à celui des hommes; il a demandé la voix humaine pour ſon âne, & Jupiter veut ſe ſervir de cette même métamorphoſe pour le retirer de ſes erreurs. Commençons donc d'executer ſes ordres auprès d'Eucharis : elle aime Timon, & je veux lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce Miſantrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à ſa nouvelle paſſion.

SCENE II.

SCENE II.

EUCHARIS.

JE ne ſçai comme je dois interpreter les mouvemens qui m'agitent ; l'idée de Timon me ſuit partout, le bruit de ſa vertu & de ſes malheurs m'avoit touché, & j'étois bien-aiſe de voir que les Dieux l'avoient rétabli dans ſa premiere ſplendeur, mais je ne croïois pas que je puſſe prendre d'autre part dans ſon ſort, que celle qu'un ſimple ſentiment de generoſité m'y donnoit. Je ſens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'eſtime. O Ciel ! L'amour ſe ſeroit-il caché ſous le manteau de la haine & de la miſantropie, pour me ſeduire.

SCENE III.

MERCURE, *ſous la figure d'Aſpaſie*, EUCHARIS.

ASPASIE.

BOnjour, ma chere Eucharis, d'où vient donc, ma belle enfant, que vous

cherchez la ſolitude. Ah, je m'en doute, il y a de l'amour ſur jeu.

EUCHARIS.

Si c'eſt l'amour qui me conduit ici, c'eſt un amour bien ſingulier, j'y viens rêver à Timon.

ASPASIE.

A Timon ?

EUCHARIS.

Oüi à Timon ; j'ai vû une ſcene de lui qui m'a charmée ; le bruit des tréſors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuſe d'amis ingrats que ſes malheurs avoient écartez. Je les ai vûs s'efforcer à l'envi, d'effacer de ſon eſprit l'indigne procedé qu'ils ont eu pour lui ; ah ! Aſpaſie, qu'il m'a paru eſtimable dans les traits de mépris & de verité dont il a repouſſé leur lâche empreſſement.

ASPASIE.

L'amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte ; & les mêmes choſes qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous déguiſe point que ſi je voulois aimer quelqu'un, ce ſeroit Timon. La genereuſe liberté avec laquelle il

marque son mépris pour les hommes, me seroit une preuve de la sincerité de sa tendresse, s'il m'en témoignoit. Je vous dirai plus, je sentirois de la vanité à soumettre un cœur qui se declare hautement l'ennemi du genre humain, & à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme d'ailleurs si estimable se plonge.

ASPASIE.

Cette conquête seroit digne de vos appas, & je vous la conseillerois, si je la croïois possible.

EUCHARIS.

Croïez-vous que je n'en vinsse pas à bout si je l'entreprenois ?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle & spirituelle; ce sont-là sans doute les plus grands avantages de la nature, & si vous les emploïez sagement contre Timon, je ne crois pas qu'il vous puisse résister.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout dépend de la maniere dont vous vous y prendrez. Il n'est point de cœur invincible lorsque l'on sçait l'attaquer par son foible : il n'en est point de si sensible

ni de ſi foible qui n'ait des endroits par où il eſt hors d'atteinte ; ce n'eſt jamais la faute de celui qui réſiſte, s'il ne ſe rend pas, c'eſt celle de ceux qui ne ſavent pas connoître les moïens de le dompter.

EUCHARIS.

J'aime dans tout ce que je fais de laiſſer agir mon cœur naturellement & ſans contrainte ; je hais trop l'art & les détours honteux des Coquettes, pour les mettre en uſage avec Timon ; il m'a plû par ſa ſincerité & je veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes ſimple, belle Eucharis ! Vous connoiſſez bien peu les hommes ; apprenez de moi, mon enfant, que l'on eſt toujours avec eux la duppe de ſa bonne foi. Le cœur humain eſt ſujet à des caprices étonnans ; il n'aime les plus belles choſes qu'autant qu'il trouve de difficultez dans leur poſſeſſion. Une conquête trop aiſée le dégoûte ; & c'eſt pour cela qu'une habile femme ſçait aſſaiſonner ſes faveurs par des caprices amenez à propos pour reveiller la tendreſſe de ſes amans qui languiroient bientôt dans une poſſeſſion trop aſſurée & trop tranquille. On ne ſent jamais mieux le prix d'un bien

que lorſqu'on craint de le perdre ; c'eſt dans cette crainte bien mênagée que ſont fondées les reſſources de l'amour ; c'eſt d'elle que naiſſent les petits ſoins, les aſſiduitez, & enfin tous les tributs de tendreſſe que les amans offrent continuellement à leurs maîtreſſes : je ne prétens pourtant pas condamner la ſincerité en amour, au contraire je ſçai qu'elle doit être la baſe de la tendreſſe ; mais l'art en doit faire les ornemens ; & un amant tendre & delicat n'eſt pas plus en droit de ſe fâcher de ſes ruſes innocentes que des ſoins que ſon amante ſe donne pour ſe parer, puiſque dans l'un & l'autre ſon objet eſt de lui plaire & d'entretenir ſes feux ; car l'adreſſe eſt au ſentiment, ce que les atours ſont au viſage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aſpaſie, & je commence à me laiſſer ſéduire par vos diſcours.

ASPASIE.

Suivez mes conſeils, & vous vous en trouverez bien ; la haine que Timon a pour les hommes ne le rend ſenſible qu'au plaiſir de médire d'eux. L'expérience qu'il a fait de leur perfidie lui rend ſuſpectes toutes les marques d'amitié qu'ils

s'efforcent de lui donner, qu'il prend pour des piéges que l'on tend à sa fortune & à sa crédulité : Ainsi, si vous voulez vous mênager quelque accès dans son cœur, dites-lui des veritez offençantes, c'est le seul moïen de gagner quelque créance chez lui. Ce procedé conforme à son genie, & si opposé à l'empressement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attaquant son cœur par son foible, le disposera naturellement à vous chercher ; c'est tout ce qu'il vous faut d'abord, l'amour & vos charmes feront le reste ensuite.

EUCHARIS.

Je connois toute la solidité de ce conseil, & je suis resolue de le suivre, d'autant mieux que je suis bien-aise de lui dire ce qui me choque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en essuyer des réponses fâcheuses, mais vous devez les mépriser & aller à votre but, sans prendre garde aux épines que vous trouverez en chemin. Voici Timon. Je l'entens qui querelle. Adieu. Je vous laisse. Profitez de mes avis.

EUCHARIS.

Ecoutons un moment ici.

SCENE IV.

TIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Atheniens qui le ſuivent, IPHICRATES, CLARICLES.

TIMON.

Allez, perfides, vos careſſes ni vos louanges ne me ſéduiſent point; je connois trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de vous offrir un figuier, où pluſieurs ſe ſont déja pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher, pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les diables avec vos amitiez, nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi, Timon, tu ne reconnois plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi? J'avois bien dit que les Dieux étoient trop juſtes pour ne pas te rétablir dans ta premiere ſplendeur.

ARLEQUIN.

Celui-là eſt honnête homme, fais-lui careſſe.

TIMON.

Que tu le connois mal ! Si tu l'avois crû, perfide, tu te ferois fait violence pour masquer tes sentimens dans mon malheur, afin de te mênager les moyens de me tromper encore aujourd'hui : N'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant presque expirant de faim & de soif, me refusas un verre d'eau & m'accablas d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avois reçus de moi ?

ARLEQUIN.

Comment, bélistre, après avoir refusé de l'eau à mon pauvre maître qui mouroit de soif, tu oses encore te dire son ami ? par la mort, il me prend envie de t'assommer.

IPHICRATES.

Ne juge point de ce que tu m'as vû faire par les apparences, les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, & je viens d'ordonner un sacrifice solemnel en actions de graces de ce qu'ils ont fait pour toi.

TIMON.

Garde-t'en bien scelerat, ton encens les irrireroit contre moi.

ARLEQUIN.

Pardi voilà un effronté coquin, de vou-

loir tout à la fois jouer les hommes & les Dieux ! Attens, je vais te sacrifier aux furies qui te possedent. *Il le bat. Iphicrates se sauve.*

CARICLES.

Tu as raison ; Timon, c'est un traître qui ne merite pas tes bontez ; pour moi je viens à plus juste titre : & voici une Ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée sur nos ennemis.

TIMON.

Comment l'ose-tu dire, je n'ai jamais été à la guerre ?

CARICLES.

Il n'importe, tu l'aurois remportée si tu avois combattu, & cela suffit.

TIMON.

N'est-ce pas toi, qui dans ma prosperité me loüois des vertus que je n'avois pas, & qui dans mon malheur m'attribuois des vices dont je n'ai jamais été capable ?

ARLEQUIN.

Ecoute, n'as-tu point fait aussi d'Ode pour moi ?

CARICLES.

Et que voudrois-tu que je chantasse de toi ?

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voilà effectivement un bel objet des chanſons des Muſes ?

ARLEQUIN.

Tiens, je n'aime pas les menteries, & je veux qu'on ne chante de moi que des veritez ; fais donc une Ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a aſſommé un faquin.

CARICLES.

Eſt-ce que cela vous eſt arrivé ?

ARLEQUIN.

Non, mais la choſe va arriver dans un moment ; car je veux t'aſſommer pour prix de ton impertinence.

Il le bat, Claricles ſe ſauve en criant au ſecours.

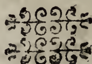
Pardi voilà de grands coquins. Mornon de ma vie, leur impudence me met dans une colere que je ne me poſſede pas.

TIMON.

Voilà les bons amis auſquels je me fiois autrefois.

ARLEQUIN.

Tu étois donc bien bête alors ?



SCENE V.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

TOut ce que je vois de Timon eſt une preuve de la ſolidité des conſeils d'Aſpaſie : commençons à joüer notre rôle. Bonjour Timon.

TIMON.

Bonjour :que me veut cette femme ? Voici encore une quêteuſe de tréſors.

EUCHARIS.

Je ſuis charmée de vous rencontrer, & de pouvoir entretenir un original ſans copie, qui parce qu'il n'a fait que des ſotiſes dans le monde, prétend en jetter la faute ſur le reſte des hommes ; je crois qu'un caractere auſſi heteroclite me donnera du plaiſir.

TIMON.

Oüais, ce ſtyle n'eſt pas commun.

ARLEQUIN.

Tu dois aimer celle-ci, elle eſt naturelle, & aime la verité ; n'eſt-ce pas ?

TIMON.

Je t'avoüe que ſon début me ſurprend,

je ne m'y attendois pas: ma foi, Mademoiselle, si mon mépris pour les hommes, & sur tout pour les femmes de votre espece, peut vous divertir, j'y consens; profitez-en bien, c'est tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'est aussi tout ce que je demande : je méprise tous les hommes, & je ne suis jamais si contente que lorsque je puis exercer ma langue sur eux ; mais je ne connois point de plus grand plaisir au monde que celui de dauber sur le ridicule d'un original tel que vous.

TIMON.

Vous avez raison, il n'est rien de si doux que la satyre, c'est la seule ressource qui reste à la verité parmi les hommes ; disons-nous donc réciproquement ce que nous pensons.

EUCHARIS.

Je le veux, & je serai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le plus fou des hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juste, celle-là, qu'en dis-tu ?

TIMON.

Cela peut être : en verité, Mademoiselle, je suis bien aise de vous trouver de

cette humeur, & nous allons bien nous divertir; le beau champ pour moi, que le tein aprêté d'une coquette; que ce visage composé qui a changé les mouvemens naturels contre des grimaces: quel plaisir de démasquer un cœur, qui sous des dehors fardez nous cache l'infidelité même. Ah! ha! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Voilà une conversation qui commence à merveilles.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi, que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices; les sentimens humains pour de la ferocité: qui toujours diametralement opposé à la raison, prodiguoit autrefois follement son bien, & qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement. Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs veritez. Ah! ah! ah!

TIMON.

La peste de l'impertinente.

ARLEQUIN.

Allons, ris donc, cela est tout à fait plaisant. Ah! ah! ah!

TIMON.

Ah ! ah ! Oüi , c'eſt drôle.

ARLEQUIN.

Il me ſemble que tu ne ris pas de bon cœur.

TIMON.

Pour connoître au juſte l'étenduë du genie d'une coquette, je ne voudrois que faire l'analyſe de la cervelle d'un perroquet ; connoiſſant ſa capacité, & la comparant avec celle d'une coquette, j'aurois par une regle d'Aritmetique la juſte étenduë de ſon eſprit.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! La cervelle d'un perroquet. Ah ! ah ! ah !

EUCHARIS.

Et moi je ne voudrois que faire l'analyſe de la tête d'un âne & de la vôtre, pour connoître préciſément juſqu'où peut aller votre bêtiſe.

ARLEQUIN.

Hôla, Madame la pigriêche, n'inſultez point aux ânes mal-à-propos ; ſçachez qu'ils ſont gens d'eſprit, & qui en ſçavent plus que les hommes ; & pour vous en convaincre, apprenez que jamais âne n'a traité une âneſſe ſi indignement que mon maître vous traite. Oh ! ho ! ils ſont

bien mieux appris que cela, ma ſoi.

EUCHARIS.

Répondez lui, ſi vous le pouvez?

TIMON.

J'avoüe que voilà la converſation la plus délicieuſe que j'aye jamais euë avec perſonne, & la maniere ſinguliere dont cette fille s'y prend me plaît. Je ne ſçai, Mademoiſelle, qui vous a ſi bien inſtruite, mais ſoit que la choſe vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon foible; ne croïez pourtant pas que j'en ſois la dupe; je crois voir vos deſſeins, & je ſçaurai m'en deffendre; ainſi, ſi vous vous êtes flattée que ſéduiſant mon cœur par ce détour, vous tirerez quelque choſe de moi; déſabuſez-vous une fois pour toutes; mais ſi vous voulez borner vos eſperances & vos plaiſirs dans ce petit commerce d'injures & de veritez, je conſens de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux, & je vous déclare que je ne prétens rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah! ha! ha! Voilà une partie bien faite & un petit commerce bien tendre.

TIMON.
Je vous reverai avec plaisir à cette condition.
EUCHARIS.
Et moi aussi. Adieu

SCENE VI.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.
PAr ma foi voilà un drôle de corps que cette femme-là.
TIMON.
Je t'avoüe qu'elle m'a fait plaisir, & je ne sçai pas pourquoi elle me plaît plus que tout ce que j'ai vû jusqu'à présent.
ARLEQUIN.
Je le sçai bien moi. C'est qu'elle est aussi impertinente que toi.
TIMON.
Cela peut être : mais parlons d'autre chose. Que dis-tu de cette ville, & de ta nouvelle condition?
ARLEQUIN.
Je dis que j'aurai pour toi une reconnoissance éternelle. Vive l'état des hom-

mes : comment mor non de ma vie, les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux!

TIMON.

Sur quoi en juge-tu ?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous suppléez par des richesses à tous les défauts du cœur & de l'esprit ; tien, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que si je voulois leur donner de l'argent, qu'elles m'aimeroient à la folie ; des amis qui m'ont assuré de leur amitié, si je les payois bien ; des Poëtes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvû que je leur fasse bonne chere ; des Genealogistes qui m'ont offert pour de l'argent de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh, juge si ne voilà pas des prodiges : avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raison, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ah! ha, ha?

ARLEQUIN.

Donne-moi vîte de tes trésors.

TIMON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, & mon amitié pour toi m'en empêche ; je ne veux pas que perſonne puiſſe profiter de ta dépenſe, ni te donner occaſion d'être leur dupe, & de te ſéduire par le luxe ; je ſuis trop de tes amis pnur cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis, pour me donner le moyen de me divertir ?

TIMON.

Oüi

ARLEQUIN.

Et ſi je me divertiſſois, cela me gâteroit ?

TIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute, depuis que je comprens ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences ; je ne ſçai où diable tu les vas chercher pour me faire enrager ; à la fin cela m'impatiente.

TIMON.

C'eſt que tu ne connois pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choſes que par

mon premier état, & je me souviens, que lorsque je n'étois qu'une bête, je cherchois toujours à paître dans les meilleurs pâturages, lorsque tu ne m'en empêchois pas, car tu t'es toute la vie fait un maudit plaisir de me contrarier ; si j'avois soif, j'allois à la meilleure eau & la plus claire, & je m'attachois toujours à ce qui me faisoit le plus de plaisir ; je soutiens que cela est sage dans toutes les especes : ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison & la plus commode, l'habit le plus riche & du meilleur goût ; je veux une jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de meilleur ; or comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, & tout-à-l'heure.

TIMON.

C'est ce qui te trompe ; je veux que tu sois homme ; tous ceux qui en ont la figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait, que je te refuse la joüissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions ; un homme n'est homme, qu'autant qu'il sçait les dompter & qu'il a pris l'empire sur elles.

ARLEQUIN.

Mais, toi qui veux m'instruire malgré

moi & la raiſon, as-tu cet empire ſur tes paſſions ?

TIMON.

Sans doute, puiſque je me refuſe la joüiſſance des choſes qu'elles ſeules nous font deſirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t'il de paſſions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaiſirs ?

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne ſont-elles pas des paſſions ?

TIMON.

Aſſurément, & des plus odieuſes.

ARLEQUIN.

Si tu voïois un homme entre deux femmes, une laide comme une guenon, & l'autre belle comme un aſtre, & qu'il choisît la laide, qu'en dirois-tu ?

TIMON.

Que cet homme eſt de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un ſot animal.

TIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions, & que tu préferes aux douceurs de la vie la triste satisfaction d'être toujours en colere contre toi-même, & contre toute la nature humaine.

TIMON.

Voilà un raisonnement qui m'embarasse ; tu n'en sçais pas encore assez pour juger de la solidité de mes raisons ; je dois suppléer à ton ignorance, & mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

TIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rend-moi donc mon premier état.

TIMON.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Par la raison que j'aime mieux n'être qu'un âne que d'être homme & n'avoir point d'argent.

TIMON.

Tu ne sçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'est toi qui ne sçais ce que tu dis. Ecoute, laisse-là une fois en ta vie tes extravagances, & donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ta priere est inutile.

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte. A ce que je vois il n'y a pas un homme qui ne soit le loup des autres.

TIMON.

Tu as raison, mon ami.

ARLEQUIN.

Hé bien, tête maudite, si j'ai raison que ne fais-tu ce que je te dis?

TIMON.

Tu as raison dans les traits de satyre que tu donnes aux hommes, mais tu as tort de souhaiter ce qui peut te rendre aussi mauvais qu'eux.

ARLEQUIN.

Que Jupiter te puisse confondre avec ton amitié; haïs-moi & donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ah, ha, ha!

ARLEQUIN.

Hé bien, Ah, ha, ha!

TIMON.

Ta colere me divertit, & je serois bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah, ha, ha!

ARLEQUIN *le regardant aller sans rien dire avec des mouvemens de dépit & d'indignation.*

Voilà bien dequoi rire, de faire souffrir un pauvre homme, & l'empêcher de se divertir; il faut que je tâche de me passer de lui, & d'avoir du plaisir sans son argent.

SCENE VII.

MERCURE *sous la forme d'Aspasie*, ARLEQUIN.

ASPASIE.

VOilà Arlequin bien fâché contre Timun, profitons de ce moment, & exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille est charmante, je veux l'aborder; bonjour la belle.

ASPASIE.

Suis-je connuë de vous, Monsieur?

ARLEQUIN.

Autant que j'en ai besoin ; je vois que vous êtes jolie, cela me suffit.

ASPASIE.

Comment vous nommez-vous ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE,

Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Timon aime uniquement ?

ARLEQUIN *se redresse.*

Oui, lui-même.

ASPASIE.

Ah, mon cher, l'heureuse rencontre pour moi ! je vous cherchois avec empressement.

ARLEQUIN.

Je n'en sçavois rien, & vous avez bien fait de me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille est malheureuse ! si j'étois homme, je m'expliquerois sans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas, vous pouvez me parler avec toute liberté, je vous le permets.

ASPASIE.

Vous auriez mauvaiſe opinion de moi.

ARLEQUIN.

Au contraire, je vous en eſtimerai davantage; car je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

Hé-bien, je vcus aime de tout mon cœur; cet aveu ſi libre n'offenſera-t-il point votre délicateſſe?

ARLEQUIN.

Pardi, vous me croyez donc bien ſot? je ſerois offenſé ſi vous me diſiez que vous me haïſſez.

ASPASIE.

Que vous êtes aimable de penſer ainſi.

ARLEQUIN.

Et qui peut penſer autrement, à moins d'avoir perdu l'eſprit comme Timon, qui n'aime que les gens qui lui diſent des injures? Vous maimez donc bien?

ASPASIE.

De toute mon ame, mon cher.

ARLEQUIN.

Mon cher! le terme eſt tendre & me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous m'aimerez donc un peu?

ARLEQUIN.

Comment un peu ! je vous aimerai aussi gros que moi.

ASPASIE.

Nous nous marierons donc ensemble.

ARLEQUIN.

Oüi, si vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux ; & qui refuseroit le favori de Timon, cet homme avec lequel il partage tous ses trésors ?

ARLEQUIN.

Qui ? Timon, dites-vous, partage ses trésors avec moi ?

ASPASIE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre ; connoissez-vous l'original dont vous parlez ?

ASPASIE.

Non. Mais on dit que vous êtes le maître de sa fortune ; que vous en disposez comme lui-même ; que comme il a des biens immenses qui sont les mobiles de tous les plaisirs dans cette vie, & qu'il vous aime tendrement, vos jours ne sont qu'un tissu de tous les plaisirs ; bonne chere, équipages, logemens somptueux,

belles filles, enfin tout ce qu'on peut souhaiter au monde.

ARLEQUIN.

Eh, qui sont les impertinens qui disent cela ?

ASPASIE.

Toute la Ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti; Timon ne me donneroit pas cela.

ASPASIE.

Tant pis. Si ce qu'on dit n'est pas vrai, Timon ne vous aime pas, & vous êtes sa duppe.

ARLEQUIN.

Je le croi.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus du mariage; car je vous declare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela est ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira; c'est pourtant ainsi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque la Nature a fait l'homme & la femme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors ?

ASPASIE.

Qu'elle ait penſé à ce qu'elle voudra, elle a fait les choſes dont l'induſtrie des hommes a fait des tréſors, & cette même induſtrie eſt en eux un préſent de la nature; ainſi c'eſt obéir à ſes loix que d'en chercher l'uſage, puiſque cet uſage peut ſeul rendre notre vie heureuſe.

ARLEQUIN.

Je crois que vous avez raiſon, cela me paroît clair.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des tréſors?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le moi vîte, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Timon.

ARLEQUIN.

Fi-donc, cela ne feroit pas bien; on dit que c'eſt mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

ASPASIE.

Qu'eſt-ce qui appartient aux animaux, d'un pâturage ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont beſoin.

ASPASIE.

Les tréſors ſont aux hommes ce que les pâturages ſont aux animaux ; ainſi tout ce qui ne fait pas beſoin à Timon, ne lui appartient point, & vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprens cela, mais ce qui m'étonne, c'eſt que les ânes le ſçavent & que les hommes ſemblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent : ſi vous le connoiſſez, vous devez faire uſage de vos lumieres, & prendre à Timon ce qu'il uſurpe injuſtement ſur vous & ſur tous les autres.

ARLEQUIN.

Pardi, cela eſt clair comme le jour, je puis prendre de ſes tréſors ce qui m'eſt neceſſaire & lui laiſſer le reſte.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela non. Je ferois mal ſi j'en prenois plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes ſimple! ne voyez-vous pas que puiſqu'il ne fait aucun uſage de ſon bien, vous ne le privez de rien en lui prenant des choſes qui lui ſont inutiles.

ARLEQUIN.

Ma foi vous avez raiſon, & il n'y a qu'une choſe qui m'embaraſſe; c'eſt qu'il a le plaiſir d'en priver les autres, & ſi je les prens je le priverai de ce plaiſir.

ASPASIE.

Mais ce plaiſir eſt injuſte.

ARLEQUIN.

Tout cela eſt vrai, mais j'aime Timon, & malgré ſes impertinences, je ne veux rien faire qui puiſſe le fâcher.

ASPASIE

Si vous l'aimez autant que vous le dites,

la plus grande marque que vous lui en puiſſiez donner, c'eſt de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à dire.

ASPASIE.

Il eſt bien aiſé de vous le prouver. C'eſt faire un bien aux hommes de leur ôter les choſes dont il ne reſulte que des ſoins pour eux, & de leur éviter les occaſions de ſe deshonorer. Timon ſe deſhonore en ſe refuſant aux beſoins des autres : le peu d'uſage qu'il fait de ſes tréſors pour lui-même, ne lui laiſſe dans leur poſſeſſion que l'embarras de les conſerver ; ainſi en raviſſant ſes richeſſes vous ne lui ôterez que des ſoins inutiles, & les moyens de ſe faire haïr & mépriſer ; vous rendrez à ceux à qui il refuſe des ſecours, la part que la nature leur donne dans ſes tréſors ; & comme les bonnes actions ont toujours leur récompenſe, vous ſerez aimé & eſtimé univerſellement, & ſi ma poſſeſſion vous fait plaiſir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais crû que ce fût une ſi bonne action de voler ſon maître. Oüi, je conçois qu'en conſcience je dois prendre

les trésors de Timon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je sens quelque chose là dedans, qui me dit que cela n'est pas bien.

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'est pas vrai ?

ARLEQUIN.

Je le crois fort vrai, mais malgré cela, je crois que ce vrai est une injustice & une trahison.

ASPASIE.

La nature, encore toute simple en lui, le dirige sur les voyes de la verité, sans même qu'il la connoisse ; il faut l'abandonner à toutes les passions pour le conduire où je veux pour son instruction, & celle de Timon. Venez donc, Passions, sous des formes humaines le séduire par tout ce que vous avez de plus flateur.

ENTRE'E ET BALET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A L'aspect de la Volupté,
Fuyez Vertus severes ;
Un seul rayon de sa beauté

Détruit vos brillantes chimeres.
Mortels, ſous ſes loix, les Plaiſirs
Sur vos pas vôlent ſans ceſſe :
Elle remplit tous vos déſirs,
Qu'exige de plus la Sageſſe ?

LA VOLUPTÉ.

La Volupté ſur les cœurs
A l'empire ſuprême :
Votre raiſon n'eſt qu'un emblême
Où ſous diverſes couleurs,
Me joüant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors ſéduiſant
D'une vaine chimere,
L'Ambition ſçait d'un Corſaire
Chez vous faire un Conquerant;
D'un maſque de Courtiſan
Déguiſe une ame mercenaire.

UN YVROGNE.

L'eſprit ſur Pegaſe monté
Va ſe plonger dans l'Hypocrene,
Et des eaux de cette fontaine
Il fait ſa felicité :

Mais pour moi plus raiſonnable ;
Je ne la cherche qu'à la table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

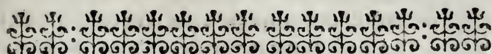
Plutus ſeul de moi reſpecté,
De ſes tréſors fait mon partage ;
Mais à m'en refuſer l'uſage
Je mets ma felicité :
Envain la raiſon en gronde,
Je me moque lorſqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité,
Mon cœur à vous ſuivre s'empreſſe ;
Venez par votre douce yvreſſe
Faire ma felicité :
Chez vous tout eſt adorable :
Je ne vois rien de condamnable
Sous les loix de la Volupté.

Les Paſſions à la tête deſquelles eſt la Volupté, s'emparent d'Arlequin, & dans un balet caracteriſé elles l'entraînent par leurs mouvemens ; il cede à leurs impreſſions, & ſe jettant dans les bras de la Volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIMON, EUCHARIS.

TIMON.

JE cherche Eucharis ; la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensoit de moi, m'a fait plaisir ; rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches & de qui l'on croit avoir besoin ; mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, pour vous faire part d'une scene qui m'a divertie, & que je croi digne de votre censure.

TIMON.

Je puis vous faire paroli, par d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux ; nous allons donc bien nous divertir ; car les sottises des hommes sont

un revenu réel pour des esprits misantropes comme les nôtres, & de tels fonds sont plus précieux pour nous que de l'argent comptant.

TIMON.

Je le croyois avant que de vous connoître, mais depuis que je vous ai vûë, j'ai changé de sentiment; je sens que le plaisir de vous aimer l'emporte sûr tout.

EUCHARIS.

Est-ce Timon qui me parle?

TIMON.

Distinguez Timon auprès de vous, de Timon avec le reste des hommes: avec tous les autres, misantrope; avec vous, le plus tendre...

EUCHARIS.

Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt?

TIMON.

Oui; mais mon cœur veut me persuader que je vous faisois une injustice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous ce cœur?

TIMON.

A vous parler franchement, je ne sçai pas trop si je le dois croire; vous êtes d'une espece à craindre & d'un sexe trompeur qui nous cache ordinairement sous les

fleurs, les plus cruelles épines; je le sçai, mais enfin je n'ai pû résister au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvois douter de votre folie, ce que vous venez de me dire acheveroit de m'en persuader.

TIMON.

Vous avez raison, & je m'étonne moi-même des écarts de mon esprit: je sens qu'une vaine illusion me séduit; car enfin qu'est-ce que j'aime en vous? je me laisse éblouir par des fleurs passageres de jeunesse, dont les voiles trompeurs couvrent vos défauts; le tems va bientôt emporter ces vains avantages, pour ne laisser à leur place, que vos foiblesses sous les rides & sous les traits de laideur que la vieillesse leur ajoûtera.

EUCHARIS.

Cette déclaration est tendre.

TIMON.

Elle est de Timon; si ma franchise vous offense, elle est en même tems une preuve de la sincerité des sentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les croi aussi sinceres que vous les dites, mais je voi clairement que vous ce-

dez malgré vous à un ſentiment qui vous fait violence; la paſſion le produit, & cette même paſſion ſatisfaite, lui feroit bientôt ſucceder la haine & le mépris : nous avons tous nos défauts ; j'ai les miens comme les autres, & ſi je donne jamais mon cœur, ce ne ſera qu'à celui que je croirai propre à me les pardonner.

TIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver, me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce diſcours eſt obligeant! Si vous me marquez ſi ſenſiblement que vous doutez vous-même de votre complaiſance, puis-je y faire quelque fondement ?

TIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'eſt que ſur la franchiſe avec laquelle je vous fais voir juſqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchiſe pour franchiſe, je vous conſeille de ne parler jamais de tendreſſe ; vous m'embarraſſez, & je vous avouë que les injures que vous me diſiez tantôt, me paroiſſent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire

que par vos traits de satyre.

TIMON.

Arrêtez, Eucharis, si l'amour de la satyre fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes foiblesses ?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

SCENE II.

TIMON.

EUcharis, elle fuit ; mais pourquoi voudrois-je l'arrêter ? Quel est donc mon dessein, moi qui méprise toutes les femmes ? irai-je lâchement mendier les bontez de celle qui n'a pour moi que du mépris ? Non ; & je rends graces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi ; c'étoit le seul moyen de sauver ma raison du naufrage ; mais quoi, je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : qu'est-ce donc qui les produit ? Ah, malheureux Timon ! tu prens plaisir à te seduire toi-même, & cet éloignement dont tu rends graces aux Dieux, est le nœud fatal qui forme au-

jourd'hui ta chaîne ; mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diverſion à ma foibleſſe.

SCENE III.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE viens de voler Timon, & je le cherche avec empreſſement pour voir la figure qu'il fera ; mais le voici.

TIMON.

Viens, mon cher Arlequin, viens me délaſſer des hommes & de moi-même, tu es toute ma reſſource.

ARLEQUIN.

Je le ſçai bien ; je ſuis fait pour te délivrer de tout ce qui t'embaraſſe.

TIMON.

De tous les préſens que les Dieux m'ont fait, tu es le plus cher à mon cœur.

ARLEQUIN.

Pardi je le crois ; où trouverois-tu un ami qui fît pour toi ce que je fais, & qui par pure tendreſſe t'ôtât les moyens de te faire haïr & mépriſer des hommes.

TIMON.

TIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il eſt que je ſuis riche & qne tu es pauvre, je veux te faire voir que je vaux mieux que toi ; tien voilà de l'argent, va te divertir.

TIMON.

Que veux-donc dire ceci ; où as tu pris cet argent ?

ARLEQUIN.

Où il étoit ; va, va toujours, & ne t'informe pas du reſte.

TIMON.

N'aurois-tu point par hazard tiré quelques piéces de mes tréſors ?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hazard, mais par raiſon & par honneur ; & lorſque j'ai la main ſur quelque choſe, j'emporte tout ; tu me prens donc pour un ſot, un ignorant, un mauvais ami qui ne ſçait pas ſon devoir ?

TIMON.

Je n'entens rien à ton galimatias, explique le moi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſurpris ſi tu ne m'entens pas, as-tu jamais entendu raiſon ?

TIMON.

Mais encore que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le ſçauras, tu y trouveras de la beſogne bien faite ; va, va, va voir ſeulement.

TIMON.

Je commence à entrer en ſoupçon ; il me preſſoit ce matin de lui donner de l'argent ; quelqu'un abuſant de ſa ſimplicité pourroit bien l'avoir engagé à me voler ; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

IL va être bien ſurpris, lorſqu'il ne trouvera plus ſes tréſors. Ah, ah, ah ! que je vais rire de ſa ſurpriſe, lorſqu'il verra que je ſuis riche, & qu'il n'a plus rien. Ah, ah, ah ! mais voilà où l'on m'a dit qu'étoit la maiſon de Socrate ; j'ai beſoin de le conſulter pour quelques emplettes que je veux faire, car je veux joüir de tout ce que la fortune peut me procurer. *Il frappe.*

SCENE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

SOCRATE.

QUi eſt-là ?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que ſouhaitez-vous ?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate ?

SOCRATE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : ne m'a-t'on pas trompé, lorſque l'on m'a dit que tu étois un habile homme ?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application & toutes mes études, n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne ſçai rien.

ARLEQUIN.

Tu aurois auſſi bien fait de n'apprendre pas cela.

SOCRATE.

Je ferois plus content de moi-même, mais aussi je ferois la dupe de mon amour propre.

ARLEQUIN.

Y-a-t'il bien du plaisir à n'être point la dupe de son amour propre ?

SOCRATE.

Pas trop ; ce qui le blesse, humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, & je te conseille d'oublier, si tu le peux, ce que tu as appris.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce qu'une science qui nous mortifie, ne vaut pas l'ignorance qui nous rend contens.

SOCRATE.

Cet homme ici a de l'esprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerois un bon conseil, n'en sçavent pas tant que toi.

SOCRATE.

Par quelle raison?

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne ſçavent pas que tu ne ſçais rien.

SOCRATE.

Je voudrois en ſçavoir aſſez pour meriter votre eſtime.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela que tu fuſſes plus habile homme ; mais n'importe , vaille que vaille, je veux conſulter ton ignorance , puiſque je ne puis conſulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque choſe de ſingulier. Peut-on ſçavoir , Monſieur , qui vous êtes ?

ARLEQUIN.

Arlequin , l'ami de Timon.

SOCRATE.

Quoi vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville , & de qui l'on fait des contes incroyables ?

ARLEQUIN.

Le même ; mais quels contes fait-on ; ſçauroit-on déja que j'ai volé Timon ?

SOCRATE.

On dit que vous étiez un âne autrefois, & que vous avez été métamorphoſé en homme.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

La choſe n'eſt pas croyable.

ARLEQUIN.

C'eſt pourtant bien vrai.

SOCRATE,

Je ne puis croire ce prodige, c'eſt un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras ſi tu veux, il ne m'importe pas; donne-moi ſeulement le conſeil que je demande; voici en deux mots ce que c'eſt : je ſuis riche, & l'on m'a dit que quiconque étoit riche, étoit tout; qu'avec du bien on choiſiſſoit de la famille ou du heros dont on vouloit deſcendre; que l'on avoit pour de l'argent de l'eſprit, des talens, des honneurs, des diſtinctions, de la gloire, & enfin, tout ce que l'on pouvoit deſirer dans le monde; je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoiqu'il m'en coute, mais je ne ſçai où l'on les vend; ainſi je m'adreſſe à toi qui as de l'eſprit, encore que tu ne ſçaches rien pour avoir trop étudié.

SOCRATE.

Voilà aſſurément un courage digne de Socrate.

ARLEQUIN.

Ecoute ; je veux faire à forfait, pour éviter les diſcuſſions; vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, & premierement, pour combien me livreras-tu un pere demi-Dieu, pour mettre à la place du mien qui n'étoit qu'un âne ?

SOCRATE.

Je ne m'attendois pas à avoir aujourd'hui la comedie, il en faut profiter. Quant au prix du pere que vous me demandez, cela dependra de celui que vous choiſirez ; lequel voulez-vous ? (*à part*) Il faut que je me divertiſſe.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien ; choiſi-m'en toi-même un en conſcience.

SOCRATE.

Voulez-vous deſcendre de Theſée ?

ARLEQUIN.

Eſt-il bon celui-là ?

SOCRATE.

Sans doute, c'eſt le premier Heros des Atheniens.

ARLEQUIN.

Hé-bien prenons celui-là ; que m'en feras-tu payer ?

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque Généalogiſte.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce Généalogiſte ?

SOCRATE.

Vous conviendrez enſemble, & enſuite il fera votre généalogie dans laquelle il vous fera deſcendre de Theſée.

ARLEQUIN.

Et après cela je ne ſerai plus le fils de mon pere ?

SOCRATE.

Vous ſerez toujours ce que vous êtes, car le Généalogiſte ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne ſoyez né de votre pere ; mais il y aura des hommes qui ne ſçachant pas votre origine, vous croiront ce que vous n'êtes point, & ceux qui la ſçauront ſe moqueront de vous, de vouloir paſſer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment, mor-non de ma vie, un Généalogiſte tire donc de l'argent d'une naiſſance qu'il ne donne pas ?

SOCRATE.

Sans doute. Eſt-ce que vous avez crû qu'il vous donneroit réellement une illuſtre naiſſance ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Assurément; sans quoi je n'aurois pas été assez sot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne vous peut donner que de vains titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'est donc un fripon, & ceux qui achetent de semblables naissances, sont des dupes.

SOCRATE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'allois faire une belle affaire; je ne veux plus de ces naissances, & j'aime mieux la mienne, telle qu'elle est, que de la changer contre une chimerique, qui tromperoit les uns & me feroit mocquer des autres.

SOCRATE.

O dieux! un âne sent la vanité de ces choses, tandis que nous voyons tant de gens qui, méprisant l'ordre de la nature, veulent être descendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner.

ARLEQUIN.

Laissons-là les naissances, je n'en veux plus.

SOCRATE.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vends-moi ſeulement de la gloire.

SOCRATE.

De quelle gloire voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Pardi, tu me fais-là une belle demande ; je veux de la meilleure.

SOCRATE.

C'eſt qu'il y en a de deux ſortes; une, qui naît de la vertu, & que l'on n'achette que par des ſentimens de juſtice, & de belles actions ; l'autre, qui naît de nos préjugez, & celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ARLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATE.

Il vous faut donc de cette derniere ; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de differentes choſes qui flattent la vanité ou les paſſions des hommes : Alcibiade, par exemple, s'eſt comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la courſe des chevaux dans les Jeux Olimpiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade ?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas lui qui a couru.

ARLEQUIN.

Et qui donc?

SOCRATE.

Ses chevaux ; ils ont mieux couru que ceux des autres, & c'eſt pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui ſont les faquins qui donnent ces prix ?

SOCRATE.

Ce ſont les plus eſtimez des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce ſont des impertinens : car autrement ils auroient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puiſque ce ſont eux qui l'ont gagné.

SOCRATE.

Il juge plus ſainement que tous les Grecs enſemble.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt-là qu'une gloire de cheval ; je n'en veux point, puiſque je ſuis un homme : apprens-m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre ; ſi vous couvrez les champs de corps morts, ſi vous ſaccagez bien des villes, ſi vous déſolez les campagnes, & détruiſez par vos fureurs des nations entieres, vous vous

ferez un nom éternel, & l'on vous mettra au rang des plus grands Heros.

ARLEQUIN.

Fy, au diable; c'eſt la gloire d'un enragé, & les loups mêmes n'en voudroient pas aux dépens des autres loups, car ils reſpectent leur eſpece; je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce ſont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de mépriſable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Ecoutez, faites des Comedies; il y a dans Athénes des gens qui ſe ſont rendus celebres par-là.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela, des Comedies!

SOCRATE.

Ce ſont des ouvrages d'eſprit, où l'on joüe publiquement les hommes, & dans leſquels on les fait rire de leur propre ridicule.

ARLEQUIN.

Cette gloire eſt bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une Comedie de Timon? je ſerois charmé de le faire rire de es folies.

SOCRATE.

Le ſujet eſt des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas auſſi m'y mettre, avec ma metamorphoſe ?

SOCRATE.

Pourquoi non ? les hommes aveuglés ſur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des paſſions oppoſées aux leurs produiſent chez les autres, ne ſont que trop dignes de la cenſure d'un âne, & cette maniere de les joüer pourroit faire un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il faire pour réuſſir ?

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire ?

SOCRATE.

Il faut dire ſpirituellement des choſes raiſonnables & des veritez utiles pour la correction des mœurs ; faire rire les honnêtes gens par un comique ſenſé, qui reçoive toutes ces graces de la nature & de la verité ; éviter ſur tout les pointes triviales, la fade plaiſanterie, les jeux de mots & toutes les licences qui bleſſent les mœurs & révoltent l'honnête homme :

ſi vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'eſprit & de bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup : je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde ?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde ; vous ne devez pas vous en flatter, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre : car il y a dans le public des génies fâcheux, que l'on nomme Auteurs, c'eſt-à dire des gens qui font auſſi des Comedies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais ſi ma piéce eſt bonne, que pourront-ils dire ?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, ſuppoſons que je ſuis un de ces Auteurs.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que votre ſujet eſt trop métaphorique pour le Théatre qui veut du vrai-ſemblable en toutes choſes.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvû que je ne diſe que

des choses vraies & raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un Balourd, & que vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir d'esprit?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, & sur cette imagination je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter; je parlerai sans esprit.

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous; je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurditez.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec ta sotte critique; parle animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée; dis moi, sans tout ce galimathias, si tu veux que

je parle avec esprit, ou sans esprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez; & non-seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas?

SOCRATE.

Sans doute; si votre critique n'est pas generale; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre piéce me fera naître, & que je n'aurois jamais eu sans vous; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre piéce est imparfaite, & votre sujet manqué.

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu m'ennuyes.

SOCRATE.

J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t-en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ha ! voilà une converſation délicieuſe.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà une ſotte bête ! quel diable de galimathias !

SCENE VI.

ARLEQUIN, *un* MAISTRE *à chanter*, *un* MAISTRE *à danſer*, *& un* MAISTRE *en fait d'armes.*

Le MAISTRE *à chanter.*

VOus avez raiſon, Monſieur, de ne vous amuſer pas à ce Philoſophe : ces ſortes de gens ſont inutiles dans le monde ; ce n'eſt pas de même de moi & de ces Meſſieurs.

ARLEQUIN.

Et qui es-tu, toi ?

Le MAISTRE *à chanter.*

Je ſuis Maître à chanter ; c'eſt moi qui montre ce grand art qui attiroit les arbres

& les rochers ſur les pas d'Orphée, & par lequel Amphion bâtit les murailles de Thebes.

ARLEQUIN.

Et comment faiſoit cet Amphion ?

Le MAITRE *à chanter.*

Il chantoit, & les pierres ſe plaçoient d'elles-mêmes où ſes chanſons les appelloient.

ARLEQUIN.

Cet art-là eſt beau ; je veux l'apprendre pour me bâtir un beau Palais. Et toi, que montres-tu ?

Le MAITRE *à danſer.*

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là eſt drôle, je veux auſſi apprendre à faire la cabriole. Et toi, avec ton chapeau de travers, que montre-tu ?

Le MAITRE *d'armes.*

A tuer un homme de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable ; & ſi je le ſçavois, je te donnerois de l'argent pour l'oublier.

Le MAITRE *d'armes*

Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudroient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

Le MAITRE *d'armes*

Je donne le courage avec l'adreſſe ; & je connois tels de mes Ecoliers, qui ſont la terreur de la ville, qui n'oſeroient ſe battre s'ils ne croyoient pas le pouvoir faire ſans danger.

ARLEQUIN.

Je le croi ; car pour moi je ne voudrois jamais me battre ſi je ſçavois d'être tué : allons, apprenez-moi vîte ce que vous ſçavez.

Le MAITRE *à chanter.*

Qui voulez-vous qui commence ?

ARLEQUIN.

Tous les trois à la fois.

Le MAITRE *à danſer.*

Cela n'eſt pas poſſible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moi ; cela ſeroit plaiſant qu'un homme riche ne pût apprendre trois bagatelles comme vos arts à la fois ; allons vîte, car je ſuis preſſé, ayant encore plus de mille ſciences à apprendre avant qu'il ſoit nuit, & pour ne perdre pas de tems, voilà de l'argent.

Le MAITRE *à chanter.*

Monſieur a raiſon : il vous faut d'abord apprendre la notte.

Le MAISTRE *à danser.*

Il faut vous camper.

Le MAISTRE *d'armes.*

Il faut vous mettre en garde.

Le Maître d'armes & le Maître à danser campent Arlequin de maniere qu'il semble qu'il va tout à la fois faire des armes & danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude; ensuite le Maître à chanter lui fait chanter la notte. le Maître à danser fait la cabriole, le Maître d'armes pousse une botte; Arlequin chante, fait la cabriole & pousse la botte tout à la fois; les Maîtres repetent la même chose avec précipitation, Arlequin s'éforce pour les suivre, & il s'essouffle de maniere qu'il se met hors d'haleine, ensorte qu'il tombe épuisé par les efforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le Maître d'armes dit à Arlequin:

Allons, courage Monsieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN *se levant en fureur & les chargeant.*

Pardi, voilà de grands coquins, qui se sont donné le mot pour me faire crever, sous prétexte de me montrer leur art; au diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

SCENE VII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE DE FLATTEURS.

ASPASIE.

POur faire joüir quelques momens Arlequin des vanitez de la fortune, j'ai rassemblé une Troupe de Flatteurs, aux louanges desquels je vais le livrer, pour l'en rebuter ensuite pour le reste de sa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, ma chere Aspasie.

ASPASIE.

Bonjour mon cher; je vous ameine une troupe de nouveaux amis que vous a fait la fortune, & qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voilà d'honnêtes gens, faites-les avancer.

ASPASIE.

Approchez, Messieurs, le Seigneur Arlequin vous le permet, & moi je vais faire les honneurs de la fête,

ENTRE'E ET BALET DES FLATTEURS.

UN FLATTEUR.

UN Aſtre favorable
Préſide ſur tes jours :
Tu réunis en toi ce qu'ont de plus aimable
La gloire & les amours :
Quelle grace !
Que d'audace !
N'es-tu point Cupidon caché ſous des lauriers,
Ou le Dieu des guerriers ?
Cher Arlequin, tu vois l'aurore
Du beau jour qui nous eſt promis,
Et cette belle fleur qui ne fait que d'éclore
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah, le bon ami ! viens que je t'embraſſe.

ASPASIE.

Mais vous voyez bien qu'il vous flatte.

ARLEQUIN.

Oui, il me flatte ; écoutez-là : elle m'aime, & cependant elle eſt jalouſe du mérite que l'on me trouve. Laiſſez-la dire, continuez mes amis.

UN FLATTEUR.

Tel blâme les Flatteurs

Qui toute ſa vie
N'a mis ſon genie
Qu'à flatter ſes erreurs ;
Pour lui rempli de complaiſance ;
Il n'aime la verité
Qu'autant que le trait eſt porté
Sur un voiſin qu'elle offenſe.

UN FLATTEUR.

Craignez la Verité
Qui ſans complaiſance
Dit ce qu'elle penſe
Avec ſincerité :
Cœurs enflez d'orgueil & de faſte ;
S'il n'étoit point de Flatteurs ,
Pour aller cacher vos erreurs
Eſt-il de deſert aſſez vaſte ?

ARLEQUIN.

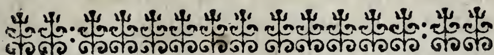
Morbleu , vive un Flatteur ;
C'eſt un homme aimable ,
Tendre , ſociable ,
Toujours plein de douceur ;
Un riche avec raiſon condamne
Ceux qui démaſquent le cœur ,
Quand ſous des ombres de grandeur
Il cache des oreilles d'âne.

Mercure dans le dessein d'instruire Arlequin par ses propres fautes, a rassemblé cette troupe de Flatteurs qui séduisent son ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens plus aimables, il se livre à eux, & se mêlant dans leurs danses, il les suit.

Fin du second Acte.



ACTE III.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Timon.

ME voilà auſſi pauvre que j'étois il y a vingt-quatre heures : ce n'eſt plus ma bonté ni ma magnificence qui m'a réduit dans cet état, c'eſt la trahiſon d'Arlequin ; à peine eſt-il revêtu de l'humanité, qu'il devient plus perfide & plus ſcelerat que tout le reſte des hommes. Oh turpitude de la nature humaine! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me cauſes me faiſant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices, par le rempart d'une ſolitude éternelle. Les Dieux nous conduiſent dans le port par des routes inconnues ; & lorſque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y pouſſent & nous y font rentrer par un heureux naufrage :

en me délivrant du ſoin de garder mes tréſors, ils m'ont rendu pour toujours à moi-même ; je ne verrai plus le théâtre du monde ; je ne ſerai plus dégoûté des ſcenes ridicules qu'on y joue, ni des ſanglantes tragedies qu'on y voit, & je ne m'occuperai que du ſpectacle de l'Univers ; ces idées me font pardonner à Arlequin la trahiſon qu'il m'a faite ; je pourrois l'en faire punir, mais les tréſors dont il s'eſt chargé, ſuffiront pour ſon châtiment : Le voici, il m'aborde d'un air bien ouvert ; voudroit-il nier ſon crime ? Voyons.

SCENE II.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ON diroit, à te voir, que tu es fâché.

TIMON.

C'eſt donc ainſi, perfide, que non content de m'avoir dépoüillé de tous mes biens, tu oſes encore triompher de ton crime ?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas ; je ne te laiſſe-

rai manquer de rien. Où vas-tu ?

TIMON.

Reprendre la vie dont tes malheureux conſeils m'avoient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi, tu veux encore aller être malheureux ?

TIMON.

Oui, je vais me ſéparer pour toujours des hommes, & ſurtout de toi que je déteſte encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais que t'ai-je fait ? je t'ai pris tes tréſors qui ne te ſervoient à rien, & je les ai pris pour en faire quelque choſe; & comme quelque choſe vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, & tu ne m'en dois pas ſçavoir mauvais gré.

TIMON.

Puis-je me voir jouer ſi indignement ſans me venger ? mais non, je ſuis la cauſe de ſon nouvel état; j'ai donné occaſion à tout ce qu'il me fait : les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignois en lui avec trop de raiſon.

ARLEQUIN.

Tu es un grand fou.

TIMON.

Et tu es un homme, c'eſt tout dire; je devois te fuir dès que je t'ai vû tel, mais il en eſt encore temps; jouis de mes tréſors ſi tu le peux, je te les abandonne, & je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi, tout de bon, tu veux t'en aller?

TIMON.

Oui; ôte-toi d'ici, ſi tu ne veux ſentir les effets de ma colere.

ARLEQUIN.

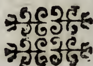
Ecoute; mon deſſein n'a pas été de te rendre malheureux, au contraire je voulois t'obliger à jouir des biens qui t'étoient inutiles; mais puiſque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvû que tu m'en laiſſe prendre un peu pour moi.

TIMON.

Je te les donne tous & je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié: Arrête Timon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.



SCENE III.

UN FLATTEUR, TIMON, ARLEQUIN,

LE FLATTEUR.

NE vous en donnez pas la peine ; lisez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah ! mon ami, te voilà ; viens que je t'embrasse.

LE FLATTEUR.

Moderez vos transports.

ARLEQUIN.

Voici le meilleur de mes amis ; demande-lui un peu ce que je vaux, & tu verras si je ne merite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATTEUR.

Vous êtes le plus méprisable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand ?

LE FLATTEUR.

Vous l'avez toujours été.

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantois il n'y a qu'une heure mes louanges ?

LE FLATTEUR.

C'étoit pour me mocquer de vous ; est-ce que les loüanges prouvent quelque chose ? ce n'est qu'une maniere de parler, qui n'a d'objet que l'interêt de ceux qui loüent.

ARLEQUIN.

Ceux qui loüent sont donc des impertinens ?

LE FLATTEUR.

L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flatter.

ARLEQUIN.

Je n'entens rien à tout cela ; de qui est cette lettre ?

LE FLATTEUR.

D'Aspasie.

ARLEQUIN *à Timon.*

Ah, ha ! bon : lis-la, car je ne sçai pas lire, moi.

TIMON.

Qui est cette Aspasie ?

ARLEQUIN.

C'est une jolie fille à qui j'ai donné tes trésors à garder.

TIMON.

Voyons.

TIMON *lit la Lettre.*

Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Timon en se refusant l'usage des trésors qu'ils lui avoient fait trouver, s'en est rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

TIMON *continuë de lire.*

Vous les meritez encore moins, puisqu'oubliant vos devoirs pour un maitre qui vous aimoit, vous l'avez trahi honteusement, en lui volant des biens que les Dieux ne lui avoient pas donnez pour être la récompense d'un crime; ainsi faisant justice à l'un & à l'autre j'emporte avec moi vos trésors, & je vous en prive pour toujours tous les deux.

ARLEQUIN.

Comment, Aspasie me vole ?

TIMON.

Tu le vois.

LE FLATTEUR.

Et elle a bien fait; par quel endroit meritiez-vous votre fortune ?

ARLEQUIN.

Quoi, scelerat, tu ne pensois donc pas à ce que tu me disois tantôt ?

LE FLATTEUR.

Ah, ha, ha! Cette question prouve

bien que vous n'êtes qu'un ſot. Ah, ha, ha !

ARLEQUIN.

Par la mor-non de ma vie, il faut que je t'aſſomme.

LE FLATTEUR.

Je crains auſſi peu ton courroux, à préſent que tu n'as rien, que je t'eſtimois lorſque je te loüois ; le plaiſir de t'annoncer ta ruïne me paye aſſez de toutes les menteries que je t'ai dit en te loüant. Ah, ha, ha ! *Il s'en va.*

TIMON.

Voilà une ſcene charmante, & je ne croyois pas que mes tréſors duſſent jamais me donner tant de plaiſir.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand chien d'avoir cru ce coquin, & de m'être fié à cette carogne d'Aſpaſie.

TIMON.

Te voilà auſſi miſerable que moi ; tu éprouves la verité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes ; pour n'avoir écouté que tes paſſions, & ne t'être pas contenté du neceſſaire, tu perds à la fois le neceſſaire & le ſuperflu que tu cherchois, & tu tombes dans la plus terrible des miſeres.

ARLEQUIN.

J'enrage ; ſi je tenois cette carogne d'Aſpaſie, je la déchirerois à belles dents.

TIMON.

Les ſiennes s'occupent mieux au moyen des tréſors qu'elle t'emporte.

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela ; tu redoubles ma colere ; je crois la voir manger à mes dépens, & cela me donne une faim canine.

TIMON.

Si le pis eſt qu'il ne te reſte plus rien pour le raſſaſier.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as rien chez toi ?

TIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé ? je n'ai pas un morceau de pain, ni un ſol pour en acheter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire ?

TIMON.

Si tu veux retourner ſur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette montagne.

TIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre ressource, & tu es encore bien-heureux que je veuille t'y conduire: tu ne le merites gueres, mais tu me fais pitié, & j'espere que tes fautes t'auront rendu plus sage, & produiront chez toi ce que je croyois faussement que la nature toute simple y devoit produire.

ARLEQUIN.

C'est toi qui es la cause de tous ces malheurs ; si tu avois fait l'usage que tu devois faire de tes trésors, je n'aurois point été tenté de les voler, & nous les aurions encore. Parle, insensé, pourras-tu jamais te justifier auprès de moi ?

TIMON.

En voilà bien d'une autre ; vous verrez, que c'est moi qui serai le coupable.

ARLEQUIN.

Oüi, tu l'es.

TIMON.

Et t'ai-je conseillé de me voler ?

ARLEQUIN.

Oüi, tu me l'as conseillé, puisque ta conduite m'a déterminé à le faire ; n'est-ce pas la même chose que si tu me l'avois dit ?

TIMON.

C'eſt plûtôt la corruption de ton cœur qui te l'a conſeillé.

ARLEQUIN.

C'eſt la tienne, & non pas la mienne, mes intentions étoient bonnes.

TIMON.

Je croirois ce que tu me dis, ſi tu profitois de ce vol; mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puiſqu'ils te refuſent les avantages que tu prétendois y trouver.

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai agi en âne: ſi je m'étois ſouvenu que j'étois homme, je ne t'aurois pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, & je me ſerois défié d'une créature de ton eſpece. Malheureux que je ſuis! je ſuis la dupe de ma bonté & de ma bonne foi. Ah, ha, ha!

TIMON.

Je me ſens attendrir malgré moi, & j'entrevois des veritez qui me gênent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es, & pourquoi te ſéparois-tu du reſte des hommes? eſt-ce que tu croyois de valoir mieux que les

autres ; parce que tu étois plus ſauvage & plus barbare ?

TIMON.

Mais que voulois-tu faire de mes tréſors ?

ARLEQUIN.

Je voulois faire tout le bien que je pouvois ; premierement à moi que j'aime plus que les autres, & après à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le meritoient pas.

ARLEQUIN.

Et que me faiſoit cela ; je meritois moi de faire de bonnes actions.

TIMON.

Oh, Ciel ! quel trait de lumiere il porte à ma raiſon ! Mais comment as-tu connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même : j'ai trouvé que ton reſſentiment contre les coquins qui t'avoient abandonné après avoir reçû du bien de toi, étoit juſte, & j'approuve aujourd'hui ceux qui diſent du mal de toi, parce qu'ils ont raiſon, puiſque tu n'as pas ſoulagé leur miſere, pouvant le faire : dans ton premier malheur, tu avois la

consolation de sçavoir que tu valois mieux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as que la honte de sentir que tu vaux moins qu'eux.

TIMON.

Juste Dieu! que viens-je d'entendre! vous levez le voile fatal qui jusques ici m'avoit caché la verité, mais en le levant, que de foiblesses vous me faites voir en moi! je demeure immobile! ma Misantropie m'abandonne, je vois qu'elle n'étoit chez moi qu'une passion violente & qu'un mode dangereux de mon amour propre; je condamnois des vices & des ridicules que je ne croyois pas chez moi; à peine je m'apperçois de mes erreurs que je deviens plus foible & plus timide que le commun des hommes; Dieux qu'est-ce que l'homme! qu'est-ce que notre raison!

ARLEQUIN.

Oseras-tu dire que je n'ai pas raison?

TIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui ai tort, & je ne t'impute rien; pardonne-moi mes erreurs, & reçois les marques de mon repentir & de ma tendresse dans cet embrasement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

TIMON.

Helas! je n'ai plus rien, tu le ſçais bien: je m'en priverois pour te le donner, ſi j'en avois; mais allons chercher les moyens de te ſoulager; tout ce que je puis faire c'eſt de t'aider autant qu'il me ſera poſſible, dans ton travail; & ſi je ne puis pas t'en affranchir abſolument, te montrer au moins que je le voudrois faire.

ARLEQUIN.

Belle conſolation! ton repentir ne me guérit d'aucuns des maux que tu m'as faits; mais malgré cela tu me fais pitié, & je te pardonne; allons où tu voudras, je te ſuivrai fidellement, & bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te ſoulagerai autant que je pourrai.

TIMON.

Que ce naturel tendre & ſincere fait bien voir qu'il n'a péché par aucune corruption de cœur; ſi quelque choſe l'a ſéduit, c'eſt un mouvement de ſimplicité & de verité qui s'eſt trouvé naturellement oppoſé à nos vices & à nos erreurs.

SCENE IV.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

JE viens vous marquer la part que je prens à votre malheur.

TIMON.

Eſt-ce encore par un ſentiment, d'ironie ? Eucharis, la partie n'eſt plus égale.

EUCHARIS.

Non, ce n'eſt qu'un ſentiment d'amitié qui me conduit vers vous.

TIMON.

Ce changement me ſurprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je ſois changée ; la même amitié qui m'engageoit à vous dire vos veritez dans un temps où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prens à votre infortune.

TIMON.

Ah ! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée & si peu attenduë me paye trop des pertes que j'ai faites ; quel bien pour moi pourroit égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misere qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point.

ARLEQUIN.

Tu as tort : la misere doit bien plutôt te rapprocher les hommes, puisqu'elle te rend leurs secours necessaires,

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

TIMON.

Oui, Madame, il a raison, ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'expérience que j'avois faite de l'une & de l'autre fortune ne m'avoit pas appris.

EUCHARIS.

Si vous connoissez vos erreurs, il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, & ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les loix de la bienséance dans une action loüable; je vous offre donc avec ma main une for-

tune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi, voilà la Reine des femmes; & il faudroit avoir le diable au corps pour être Misantrope avec elle; que je vous embrasse ma chere amie, vous rassurez mon estomac allarmé de la diette où ma bonne foi & la sottise de Timon m'avoient condamné.

TIMON.

Que faites-vous, Eucharis? je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne peux-tu pas les accepter?

TIMON.

Parce que j'en suis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois: mais si tu es sage tu ne feras pas semblant de le sçavoir, puisque cela nous empêchera d'aller sur la montagne.

TIMON.

Je ne puis ni ne dois accepter vos bontez: la tendresse même que je sens pour vous, me défend de vous charger d'un miserable qui ne l'est que par sa faute &

que les hommes, ni même les Dieux n'ont pû corriger. Adieu.

SCENE VI.

MERCURE, TIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

ARrête, Timon, les Dieux ſont ſatisfaits, puiſque tu reconnois tes erreurs.

TIMON.

Mais je ne le ſuis point moi.

MERCURE.

Prens garde de ne tomber pas dans un excès plus criminel que tous les autres.

TIMON.

Pardonnez à ma foibleſſe, je la ſens trop vivement pour être capable de raiſon.

MERCURE.

Oublie tes erreurs, ou ſi tu t'en ſouviens que ce ne ſoit que pour n'y plus retomber; c'eſt tout ce que les Dieux exigent de toi, ils te rendent tes tréſors,

& ce n'eſt qu'à préſent que tu te peux dire riche, puiſque tu es aſſez ſage pour faire un bon uſage de tes richeſſes; au ſurplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait, c'eſt moi qui l'y ay engagé ſous le nom & la forme d'Aſpaſie.

ARLEQUIN.

Quoi, c'eſt toi qui m'a joüé ce tour?

MERCURE.

Oui.

ARLEQUIN.

Et pourquoi me faiſois-tu cette piéce?

MERCURE.

Pour corriger Timon.

ARLEQUIN.

Eh! mornon de ma vie, tu es un drôle de Dieu, de me faire un coquin, pour le faire lui honnête homme.

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela; puiſque tu l'as fait ſans malice; j'ai voulu t'inſtruire, & avec Timon tous ceux qui abuſent des biens qui ne ſont donnez aux hommes que pour lier la ſocieté & la rendre plus heureuſe; Timon, il ne te reſte plus qu'à donner la main à Eucharis, elle eſt belle & ſage, & les Dieux te la deſtinoient; ils rendront heureux un Hymen où elle ne s'eſt engagée que par leur Con-

ſeil ; puiſque c'eſt moi qui ſous la forme d'Aſpaſie lui ai appris les moyens de te plaire.

TIMON.

Puis-je jamais aſſez vous marquer ma reconnoiſſance ?

MERCURE.

Votre bonheur me ſuffit : joüiſſez-en long-temps ; mais puiſque vos erreurs ſont diſſipées, il eſt temps que les Veritez viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir ſur vous : Venez, aimables Veritez, vous emparer d'eux pour toujours.

Les Veritez viennent s'emparer de Timon & d'Arlequin, & reprendre leur empire ſur eux.

ENTRE'E ET BALET DES VERITEZ.

I. VERITÉ.

TRemblez voyant les Veritez ;
Leur aſpect eſt terrible
A qui n'eſt ſenſible
Qu'à des vanitez :
Tout cede à leur pouvoir ſuprême ;
Le faſte du diadême

N'en défend pas les plus grands Rois,
Tout redoute leur voix;
Heureux si vous l'aimiez de même.

II. VERITE'.

Je méprise les avantages
Des habits & des équipages;
Je juge d'un Grand par le cœur:
S'il n'est enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pigmée
Dont les Valets font la grandeur.

III. VERITE'.

Je ris de voir un hypocrite
Qui d'un faux air Democrite
Censure ce qu'il fait souvent;
Le voyant en secret s'ébattre,
Le Monde me semble un theâtre
Où chaque homme est un charlatan.

IV. VERITE'.

Qui peut voir la fiere Lucresse
Recevoir un pauvre en tigresse,
Au riche faire les yeux doux;
Connoissant l'objet de son ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ſeil; puiſque c'eſt moi qui ſous la forme d'Aſpaſie lui ai appris les moyens de te plaire.

TIMON.

Puis-je jamais aſſez vous marquer ma reconnoiſſance?

MERCURE.

Votre bonheur me ſuffit : joüiſſez-en long-temps; mais puiſque vos erreurs ſont diſſipées, il eſt temps que les Veritez viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir ſur vous : Venez, aimables Veritez, vous emparer d'eux pour toujours.

Les Veritez viennent s'emparer de Timon & d'Arlequin, & reprendre leur empire ſur eux.

ENTRE'E ET BALET DES VERITEZ.

I. VERITÉ.

TRemblez voyant les Veritez;
Leur aſpect eſt terrible
A qui n'eſt ſenſible
Qu'à des vanitez :
Tout cede à leur pouvoir ſuprême;
Le faſte du diadême

N'en défend pas les plus grands Rois,
Tout redoute leur voix;
Heureux si vous l'aimiez de même.

II. VERITE'.

Je méprise les avantages
Des habits & des équipages;
Je juge d'un Grand par le cœur:
S'il n'est enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pigmée
Dont les Valets font la grandeur.

III. VERITE'.

Je ris de voir un hypocrite
Qui d'un faux air Democrite
Censure ce qu'il fait souvent;
Le voyant en secret s'ébattre,
Le Monde me semble un theâtre
Où chaque homme est un charlatan.

IV. VERITE'.

Qui peut voir la fiere Lucresse
Recevoir un pauvre en tigresse,
Au riche faire les yeux doux;
Connoissant l'objet de son ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voila de critique de reſte ;
Allons-nous-en, car malepeſte
Je ſens le ſouper qui m'attend :
Veritez, qui voudroit tout dire,
Un jour ne pourroit y ſuffire,
Il faudroit chanter plus d'un an.

TIMON.

Allons, belle Eucharis, ſuivis des Veritez, remercier les Dieux de tant de faveurs, & nous jurer aux pieds de leurs Autels une foi éternelle.

SCENE VII.

ARLEQUIN.

ET moi, je vais étudier pour n'être plus la duppe des Dieux ni des hommes; car je vois clairement que ce nouvél état traîne avec lui de grandes difficultez, ſi j'avois été parmi des ânes, je n'aurois pas été expoſé à faire tant de ſotiſes, parce que les leurs ne m'y auroient pas engagé : On ne voit point

chez eux de gloire ni de bien chimerique; on ne les voit point ramaſſer les herbes qu'ils ne peuvent manger, pour en priver les autres ; ils ne connoiſſent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquité que les poſſeſſions ont introduites chez les hommes : c'eſt pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui ; triſte neceſſité qui me fait regréter mon premier état ! Ces reflexions n'empêchent pourtant pas, Meſſieurs, que je ne ſois ſenſible à vos applaudiſſemens ; ſi vous me les refuſez, je croirai n'être encore qu'un âne, mais ſi vous m'en honorez je croirai ſerieuſement que je ſuis devenu un homme.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, la Comedie qui a pour titre, *Timon le Miſantrope.* Cette piéce m'a paru d'un caractere à plaire toujours, elle eſt pleine de morale, mais cette mo-

rale eſt égayée par les enjouëmens d'un vrai comique, & l'Auteur en joignant ainſi l'utile à l'agréable, a montré qu'il eſt capable de marcher ſur les traces des grands Maîtres qui ſe ſont appliquez à ce genre d'écrire. Je crois que l'impreſſion de ſon ouvrage confirmera les applaudiſſemens qu'il a reçûs du Public dans les repréſentations. Fait à Paris ce 18. Fevrier 1722. DANCHET.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Le Nouveau Théâtre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728. DANCHET.

De l'Imprimerie de GISSEY.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

COMEDIE.

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, pour la premiere fois le 3. May 1722.



A PARIS;

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

PIECES DU THEATRE ITALIEN de M. DE MARIVAUX, qui se vendent chez le même Libraire.

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hasard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi.

Le Théatre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scenes Françoises représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les Airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Ghérardi, *in*-12. 6. *vol. figures.* 1741.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716. jusqu'à présent: avec les Airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 10. *vol. in*-12. 1753.

Les Parodies du Théatre Italien, avec les Airs gravés, 4. *vol. in*-12. 1738.

Le Théatre & autres Oeuvres de Nadal. 3. *vol. in*-12. 1733.

Le Théatre de Mademoiselle Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théatre de M. de Brueys. *in*-12. 3. *vol.* 1735.

Le même réuni avec celui de Palaprat. 5. *vol. & petit format.* 1754.

Les Oeuvres de M. du Fresny. *in*-12. 4. *vol.* 1747. avec les Airs gravés.

Les Oeuvres de M. Autreau. 4. *vol.* avec les Airs gravés.



ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, *ami de Lelio.*

COLOMBINE, *Suivante de la Comtesse.*

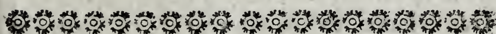
ARLEQUIN, *Valet de Lelio.*

JACQUELINE, *Servante de Lelio.*

La Scene est dans une Maison de Campagne.



LA SURPRISE DE L'AMOUR.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.



IAN, Jacquelaine, t'as une himeur qui me fâche. Pargué encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut donc ? Tu

me veux pour ta femme : eh bian ! eſ-ce que je recule à cela ?

PIERRE.

Bon, qu'eſ-ce que ç'a dit ? eſ-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme ?

JACQUELINE.

Tredame ! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe ?

PIERRE.

Hé là, là, je parle en diſcourant ; je ſçavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare ; mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacquelaine, car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autre amoureux que toi ? eſ-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas affolez de moi tous deux ? eſt-ce qu'ils ne ſont pas des hommes auſſi-bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je penſe qu'oüi.

JACQUELINE.

Eh bian butord, je te baille la parſarance ; qu'as-tu à dire à çà ?

PIERRE.

C'eſt, que tu m'aime mieux qu'eux tant ſeulement ; mais ſi je ne te prenois pas moi,

ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne, voilà le tu autem ; je veux de l'amiquié pour la personne de moi tout seul. Quand tout le Village vianroit te dire, Jacquelaine épouse-moi, je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le Village, & que tu lui disi : nennin da, je veux être la femme de Piarre, & pis c'est tout. Pour ce qui est d'en cas de moi, si j'allois être un parfide, je voudrois que tu te fâchit rudement, & que t'en pleurisse tout ton saoul, & vela margué ce qu'en appelle aimer le monde. Tian moi qui te parle, si t'allois me changer, il n'y auroit pu de çarvelle cheux moi, c'est de l'amiquié que ça. Tatigué que je serois content si tu pouvois itou devenir folle ! ah ! que ça seroit touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi queuque mot qui me fasse comprendre que tu pardrois un petit brin l'esprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins.

PIERRE.

Eh, pense-tu que tu m'aimes par hazard ; dis-moi oüi, ou non ?

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux. Tu ris tout comme ſi tu diſois oüi, hé, hé, hé, qu'en dis-tu ?

JACQUELINE.

Eh, je dis franchement que je ſerois bian empêchée de ne pas t'aimer, car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni, velà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philoſomie d'homme, tu m'as fait l'amour, & franchement ça ma fait plaiſir ; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma Tante diſoit toujours qu'un Amant, c'eſt comme un homme qui a faim ; pû il a faim, & pû il a envie de manger ; pû un homme a de peine après une fille, & pû il l'aime.

PIERRE.

Parſanguenne, il faut que ta Tante ait dit vrai ; car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacqueleine.

JACQUELINE.

Tant mieux, je t'aime de cette himeur-

là, pourvû qu'alle dure; mais j'ai bian peur que Monſieur Lelio, mon Maître, ne conſente pas à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il ſçaura que je t'aime; car il nous a dit qu'il ne vouloit point d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça? eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ſon prochain? Et morgué je m'en vas lui gager moi que ça ſe pratique chez les Turcs, & ſi ils ſont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'eſt pis qu'un Turc. A cauſe d'une Dame de Paris qui l'aimoit beaucoup, & qui li a tourné caſaque pour un autre Galant plus mal bâti que li. Noute Monſieur a fait tapage, il l'i a dit qu'alle devoit être honteuſe; alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être. Et voilà bian de quoi ç'a-t'elle fait, & pis des injures, vous êtes cune indeigne; & voyez donc cet impertinant; & je me vangerai: & moi je m'en gauſſe. Tant y a qu'à la parfin, alle l'y a farmé la porte ſu le nez; l'i qui eſt glorieux a pris ça en mal, & il eſt venu ici pour vivre en harmite, en phiſolophe, car vela comme il dit. Et depuis ce temps quand il entend parler d'amour, il ſemble qu'en l'écorche comme une anguille. Son Valet Arlequin fait itou

le dégoûté ; quand il voit une fille à droite ; ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de Chambriere qui l'i a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quien, veritablement c'est une piquié que ça, il n'y a pas de police ; an punit tous les jours de pauvres voleurs, & an laisse aller & venir les parfides. Mais vela ton Maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triste, c'est peut-être qu'il rêve aux femmes ; je sis d'avis que j'attende que ça soit passé. Va, va, il y a bonne esperance, pis que ta Maîtresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle li en parleroit.

SCENE II.

LELIO ARLEQUIN, *tous deux d'un air triste.*

LELIO.

LE temps est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oüi, il est aussi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'eſt pas toûjours dans la même diſpoſition ; l'eſprit auſſi-bien que le temps eſt ſujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon eſprit va bien, je ne m'embarraſſe gueres du broüillard.

LELIO.

Tout le monde en eſt aſſez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le tems vilain ; quand je ſuis triſte.

LELIO.

C'eſt que tu as quelque choſe qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de triſteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? en vérité je n'en ſçai rien ; c'eſt peut-être que je ſuis triſte de ce que je ne ſuis pas guai.

LELIO.

Va, tu ne ſçai ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me ſemble que je ne me porte pas bien.

LELIO.

Ah, ſi tu es malade, c'eſt une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas malade, non plus.

LELIO.

Es-tu foû, ſi tu n'es pas malade, comment trouve-tu donc que tu ne te porte pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur, je bois à merveille; je mange de même, je dors comme une marmotte, voilà ma ſanté.

LELIO.

C'eſt une ſanté de Crocheteur, un honnête homme ſeroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant je me ſens peſant & lourd; j'ai une fainéantiſe dans les membres, je baaille ſans ſujet, je n'ai du courage qu'à mes repas, tout me déplaît; je ne vis pas, je traîne; quand le jour eſt venu, je voudrois qu'il fût nuit; quand il eſt nuit, je voudrois qu'il fût jour: voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens, c'eſt un peu d'ennui qui t'a

pris ; cela ſe paſſera. As-tu ſur toi ce Livre qu'on m'a envoyé de Paris... répons donc ?

ARLEQUIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, que je paſſe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc ? Qu'eſt-ce que cette cérémonie ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ne pas voir ſur cet arbre deux petits Oiſeaux qui ſont amoureux, cela me tracaſſe ; j'ai juré de ne plus faire l'amour, mais quand je le vois faire, j'ai preſque envie de manquer de parole à mon ferment : cela me raccommode avec ces peſtes de femmes, & puis c'eſt le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.

Eh, mon cher Arlequin, me crois-tu plus exemt que toi de ces petites inquiétudes-là. Je me reſſouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles ſont aimables, & ce reſſouvenir-là ne va pas ſans quelques émotions de cœur ; mais ce ſont ces émotions là qui me rendent inébranlable dans la réſolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi, cela me fait tout le contraire, à

moi ; quand ces émotions-là me prennent, c'est alors que ma résolution branle. Enseignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LELIO.

Oüi-da, mon ami ; je t'aime, tu as du bon sens, quoiqu'un peu grossier. L'infidélité de ta Maîtresse t'a rebuté de l'amour, la trahison de la mienne m'en a rebuté de même ; tu m'a suivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien, & par la ressemblance de nos avantures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, je vous assure que je vous aime cent fois plus aussi que de coutume, à cause que vous avez la bonté de m'aimer tant. Je ne veux plus voir de femmes, non plus que vous ; cela n'a point de conscience. J'ai pensé crever de l'infidélité de Margot : les passe-temps de la Campagne, votre conversation & la bonne nourriture m'ont un peu remis ; je n'aime plus cette Margot ; seulement quelquefois son petit nez me trotte encore dans la tête ; mais quand je ne songe point à elle, je n'y gagne rien ; car je pense à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que vous dites, viennent me tourmenter. Je cours, je saute, je chante, je danse, je

n'ai point d'autre ſecret pour me chaſſer cela ; mais ce ſecret-là n'eſt que de l'onguent miton-mitaine. Je ſuis dans un grand danger, & puiſque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort quand je ſuis foible.

LELIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laiſſent en repos ceux qui te fuyent!

ARLEQUIN.

Cela eſt trop raiſonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien?

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable, & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle eſt charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Et, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie! Femmes, vous nous raviſſez notre raiſon, notre liberté, notre repos; vous nous raviſſez à nous-mêmes, & vous nous laiſſez vivre! ne voilà-t'il pas des hommes en bel état après? Des pauvres foux,

des hommes troublez, yvres de douleur ou de joye, toûjours en convulſions, des eſclaves: & à qui appartiennent ces eſclaves? à des femmes! Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'une femme? Pour la définir il faudroit la connoître: nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je ſoûtiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité, c'eſt pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat! c'eſt dommage qu'il ait tant de griffes.

LELIO.

Tu as raiſon, c'eſt dommage; car enfin, eſt-il dans l'Univers de figure plus charmante? Que de graces! & que de variété dans ces graces!

ARLEQUIN.

C'eſt une créature à manger.

LELIO.

Voyez ſes ajuſtemens; Juppes étroites; Juppes en lanternes, Coëfure en clocher, Coëfure ſur le nez, Capuchon ſur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les ſur une femme, dès qu'elles auront touché ſa figure enchantereſſe, c'eſt l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'eſt de l'eſprit qui lui vient, juſques au bout des doigts; cela n'eſt-il pas bien ſingulier?

ARLEQUIN.

Oh, cela eſt vrai ; il n'y a mardi pas de livre qui ait tant d'eſprit qu'une femme, quand elle eſt en corſet & en petites pantouffles.

LELIO.

Quel aimable déſordre d'idées dans sa tête ! que de vivacité ! quelles expreſſions ! que de naïveté ! L'homme a le bon ſens en partage, mais ma foi l'eſprit n'appartient qu'à la femme. A l'égard de ſon cœur, ah ! ſi les plaiſirs qu'il nous donne étoient durables, ce ſeroit un ſéjour délicieux que la Terre. Nous autres hommes la plûpart, nous ſommes jolis en amour ; nous nous répandons en petits ſentimens doucereux : nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre ; nous faiſons l'amour réglément, tout comme on fait une Charge. Nous nous faiſons des méthodes de tendreſſe ; nous allons chez une femme, pourquoi ? pour l'aimer, parce que c'eſt le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire ! Une femme ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bien-aiſe ; elle eſt tout cela ſans le ſçavoir, & cela eſt charmant. Regardez-là quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu ! nos tendreſſes les plus babillardes

approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je m'en souviens, Margot avoit si bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'aiguillon de l'amour & du plaisir, notre cœur, à nous autres, est un vrai paralytique : nous resterons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remuë pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même ; il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répéte-t-elle, vous l'apprenez toûjours, vous ne le sçaviez pas encore ; ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant ; enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joye, du babil, & du silence de toutes couleurs ; & le moyen de ne pas s'enyvrer du plaisir que cela donne? le moyen de se voir adoré sans que la tête vous tourne? Pour moi, j'étois tout aussi sot que les autres Amans ; je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit :

Ah! qu'il eſt mortifiant d'en rabattre. C'eſt aujourd'hui ma bêtiſe qui m'étonne ; l'homme prodigieux a diſparu, & je n'ai trouvé qu'une duppe à ſa place.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monſieur, queuſſi, queumi ; voilà mon hiſtoire ; j'étois tout auſſi ſot que vous. Vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es! ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable ; qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'eſprit ?

ARLEQUIN.

Oüi. Eſt-ce que tout cela n'eſt pas bien joli ?

LELIO.

Non, tout cela eſt affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'eſt que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce ſont-là les inſtrumens de notre ſupplice. Dis-moi, mon pauvre garçon, ſi tu trouvois ſur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisît à la caverne d'un Monſtre, d'un Tigre, ſi tu veux, eſt-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or & ces perles ?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi dégoûté, je trouverois cela fort bon ; il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas : mais je prendrois vitement quelque millier d'écus dans mes poches, je laiſſerois-là le reſte, & je décamperois bravement après.

LELIO.

Oüi, mais tu ne ſçaurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plûtôt ramaſſé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reſte.

ARLEQUIN.

Fi ! par la morbleu ! c'eſt bien dommage : voilà un ſot tréſor, de ſe trouver ſur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au Diable, & l'animal avec.

LELIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord ſur ton chemin, c'eſt la beauté, ce ſont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent ; cet or que tu rencontres encore, ce ſont les eſpérances qu'elle te donne ; enfin ces perles, c'eſt ſon cœur qu'elle t'abandonne avec tous ces tranſports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles,

& ce Tigre, c'eſt un caractére perfide retranché dans l'ame de ta Maîtreſſe ; il ſe montre, il t'arrache ſon cœur, il déchire le tien : adieu tes plaiſirs, il te laiſſe auſſi miſérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah, c'eſt juſtement la bête que Margot a lâché ſur moi, pour avoir aimé ſon argent, ſon or & ſes perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore ?

ARLEQUIN.

Hélas, Monſieur, je ne ſongeois pas à ce Diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que ſon nez.

LELIO.

Quand tu ſeras tenté de revoir des femmes, ſouviens-toi toûjours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller ſur ſa route, & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh, voilà qui eſt fait ; je renonce à toutes les femmes, & à tous les tréſors du monde ; & je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne penſée.



SCENE III.

LELIO, JACQUELINE, PIERRE.

LELIO.

QUe me veux-tu, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

De quoi s'agit-il ?

JACQUELINE.

C'eſt que ne vous déplaiſe...... mais vous vous fâcherez.

LELIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monſieur, vous avez dit il y a queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'euſſions des Galands.

LELIO.

Non; je ne veux point voir d'amour dans ma maiſon.

JACQUELINE.

Je vians pourtant vous demander un petit parvilége.

LELIO.

Quel eſt-il ?

JACQUELINE.

C'eſt que, révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LELIO.

Tu as le cœur tendre ; voilà un plaiſant aveu ! Et qui eſt le nigaud qui eſt amoureux de toi ?

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'eſt moi, Monſieur.

LELIO.

Ah ! c'eſt toi, maître Pierre ; je t'aurois crû plus raiſonnable. Eh bien, Jacqueline ; c'eſt donc pour lui que tu as le cœur tendre ?

JACQUELINE.

Oüi, Monſieur, il y a bien deux ans en ça, que ça m'eſt venu..... mais, dis toi-même, je ne ſis pas aſſez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monſieur, franchement, c'eſt qu'alle me trouve genti, & ſi ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-tems que je ſerions annôcez.

LELIO.

Tu es fou, maître Pierre ; ta Jacqueline au premier jour te plantera là : crois moi,

ne t'attache point à elle ; laiſſe-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon ! voilà de biaux contes, qu'ous li faites là, Monſieur. Eſt-ce que vous croyez que je ſommes comme vos Giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent ? Allez, allez, ſi queuqu'un de nous deux ſe plante-là, ce ſera li qui me plantera, & non pas moi. A tout hazard, notre Monſieur, donnez-moi tant ſeulement une petite parmiſſion de mariage, c'eſt pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oüi, Monſieur, voilà tout fin dret ce que c'eſt. Et Jacquelaine a itou queuque doutance, que vous vourez bian de votre grace, & pour l'amour de ſon ſarvice, & de ſtila de ſon pere & de ſa mere, qui vous ont tant ſarvi, quand ils n'étient pas encore deffunts.... tant y a, Monſieur, excuſez l'importunance, c'eſt que je ſommes pauvres, & tout franchement, pour vous le couper court.....

LELIO.

Acheve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne auſſi, tu t'embarboüilles dans

je ne sçai combien de paroles qui ne sarvont de rian, & Monsieur pard la patience. C'est donc, ne vous en déplaise, que je voulons nous marier; &, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'est ce qui fait, si vous parmettez que je vous le disions en bref....

LELIO.

Et non, Jacqueline, dis-moi le en long; tu auras plûtôt fait.

JACQUELINE.

C'est que j'avons queuque esperance que vous nous baillerez queuque chose en entrée de ménage.

LELIO.

Soit, je le veux; nous verrons cela une autre fois, & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laissez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE *prenant Arlequin à l'écart.*

ARlequin, par charité, recommandez-nous à Monsieur. C'est que je nous

aimons, Jacquelaine & moi ; je n'avons pas de grands moyens, & .....

ARLEQUIN.

Tout beau, maître Pierre ; dis-moi ; as tu ſon cœur ?

PIERRE.

Parguienne oüi ; à la parfin alle m'a lâché ſon amiquié.

ARLEQUIN.

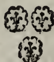
Ah malheureux, que je te plains! voilà le caractére perfide qui va venir ; je t'expliquerai cela plus au long une autre fois, mais tu le ſentiras bien. Adieu, pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal eſt ſans reméde.

JACQUELINE.

Queu tripotage eſt-ce qu'il fait donc là, avec ce reméde & ce caractére ?

PIERRE.

Morguié, tous ces diſcours me chiffonnont malheur ; je varrons ce qui en eſt par un petit tour d'adreſſe. Allons-nous-en, Jacquelaine, Madame la Comteſſe fera mieux que nous.



SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à ſon Maître.*

MOnſieur, mon cher Maître, il y a une mauvaiſe nouvelle.

LELIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comteſſe qui a acheté depuis un an cette belle Maiſon près de la vôtre.

LELIO.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette Comteſſe eſt ici, & qu'elle veut vous parler: j'ai mauvaiſe opinion de cela.

LELIO.

Eh morbleu, toûjours des Femmes ! Eh que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien ; mais on dit qu'elle eſt belle & veuve, & je gage qu'elle eſt encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : je ne me ſoucie

ni de ſa beauté, ni de ſon veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne diſpoſition. Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on dit qu'il y a auſſi une Fille de Chambre avec elle, & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LELIO.

Beneſt ! une femme te fait peur.

ARLEQUIN.

Hélas, Monſieur, j'eſpere en vous & en votre aſſiſtance.

LELIO.

Je crois que les voilà qui ſe promenent, retirons-nous.

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lelio.*

VOilà un jeune homme bien ſauvage.

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. C'ſeroit-

on vous demander d'où vient cette férocité qui vous prend à vous & à votre Maître ?

ARLEQUIN.

A cause d'un proverbe qui dit, que Chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il ?

ARLEQUIN.

C'est que nous sçavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ose nous regarder, Madame ? allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la sotise que vous venez de faire.

ARLEQUIN *la regardant doucement.*

Par la jarni, qu'elle est jolie.

LA COMTESSE.

Laisse-le là, je croi qu'il est imbécile.

COLOMBINE.

Et moi je croi que c'est malice. Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

C'est que mon Maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas votre faute, c'est la nature

qui vous a bâties comme cela, & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſérables à cauſe de votre bel eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire! Eh comment te tireras-tu d'affaire avec moi? je ſuis une eſpiégle, & j'ai envie de te rendre un peu miſérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrr. Il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

La, mon ami, va dire à ton Maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MOnſieur, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous: vous n'avez

qu'à venir, elle veut vous dire un mot. *A part.* Ah! comme cela m'accrocheroit ſi je me laiſſois faire.

LELIO.

Madame, puis-je vous rendre quelque ſervice.

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe; mais il y a le neveu de mon Fermier qui cherche en mariage une jeune Payſanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne conſentiez pas à ce mariage: ils m'ont prié de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai deſſein de le faire. Voilà, Monſieur, tout ce que j'avois à vous dire quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuſer ſi j'ai fui; mais je vous avoüe que vous êtes d'un ſexe avec qui j'ai crû devoir rompre pour toute ma vie. Cela paroîtra bien bizarre, je ne chercherai point à me juſtifier; car il me reſte un peu de politeſſe, & je craindrois d'entammer une matiere qui me met toûjours de mauvaiſe humeur; & ſi je parlois, il pourroit, malgré moi, m'échapper des traits d'une inci-

vilité qui vous déplairoit, & que mon respect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie, Madame, est-ce que ce discours-là ne vous remuë pas la bile? Allez, Monsieur, tous les renégats sont mauvaise fin; vous viendrez quelque jour crier miséricorde, & ramper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraseront comme un serpent. Il faut bien que justice se fasse.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas présente, je vous dirois franchement que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monsieur. Tout ce que nous disons ici ne s'adresse point à nous; regardons-nous comme hors d'intérêt. Et sur ce pied-là, peut-on vous demander ce qui vous fâche si fort contre les femmes?

LELIO.

Ah! Madame, dispensez-moi de vous le dire; c'est un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions où votre sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidélité qui vous a donné tant de colere.

LELIO.

Oüi, Madame, c'eſt une infidélité; mais affreuſe, mais déteſtable.

LA COMTESSE.

N'allons point ſi vîte. Votre Maîtreſſe ceſſa-t-elle de vous aimer pour en aimer un autre?

LELIO.

En doutez vous, Madame? la ſimple infidélité ſeroit inſipide, & ne tenteroit pas une femme ſans l'aſſaiſonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi! vous eutes un ſucceſſeur? elle en aima un autre?

LELIO.

Oüi, Madame. Comment, cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes, & ces actions doivent vous mettre en pays de connoiſſance.

COLOMBINE.

Le petit blaſphêmateur!

LA COMTESSE.

Oüi, votre Maîtreſſe eſt une indigne: & l'on ne ſçauroit trop la mépriſer.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la mépriſe, il n'y a pas à tortiller: c'eſt une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai crû d'abord, moi, qu'elle n'avoit

fait que se dégoûter de vous & de l'amour ; & je lui pardonnois en faveur de cela la sotise qu'elle avoit euë de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'est donc rien à votre compte, que de cesser sans raison d'avoir de la tendresse pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'est beaucoup au contraire. Cesser d'avoir de l'amour pour un homme, c'est à mon compte connoître sa faute, s'en repentir, en avoir honte, sentir la misére de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le respect qu'une femme se doit à elle-même. J'ai bien vû que nous ne nous entendions point. Si votre Maîtresse n'avoit fait que renoncer à son attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus loüable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance ? Eh fi ! je suis de votre sentiment, cette femme-là est tout-à-fait méprisable. Amant pour amant, il valoit autant que vous deshonorassiez sa raison qu'un autre.

LELIO.

Je vous avouë que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah! il faudroit bien des conversations comme celle-là pour en faire une raisonnable. Courage, Monsieur, vous voilà tout déferré; décochez-lui-moi quelque trait bien hétéroclite, qui sente bien l'original. Eh! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'est assûrément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendresse d'une femme: l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera fortune chez vous.

LELIO.

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame.

LA COMTESSE.

Moi, Monsieur, je n'ai point à me plaindre des hommes; je ne les haïs point non plus. Hélas, la pauvre espéce! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique que haïssable.

COLOMBINE.

Oüi da, je crois que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir qu'à nous fâcher contr'elle.

LELIO.

Mais, qu'as-t'elle donc de si comique?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de comique ? Mais y ſongez-vous, Monſieur ? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois, vous ſeriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-deſſous de nous. Vous demandez ce que votre eſpéce a de comique, qui pour ſe mettre à ſon aiſe, a eu beſoin de ſe réſerver un privilége d'indiſcrétion, d'impertinence & de fatuité ; qui ſuffoqueroit, ſi elle n'étoit babillarde, ſi ſa miſérable vanité n'avoit pas ſes coudées franches, s'il ne lui étoit pas permis de deshonorer un ſexe qu'elle oſe mépriſer pour les mêmes choſes, dont l'indigne qu'elle eſt, fait ſa gloire. Oh ! l'admirable engeance qui a trouvé la raiſon & la vertu des fardeaux trop péſans pour elle, & qui nous a chargé du ſoin de les porter. Ne voilà-t'il pas de beaux titres de ſupériorité ſur nous ? & de pareilles gens ne ſont-ils pas riſibles ! Fiez-vous à moi, Monſieur ; vous ne connoiſſez pas votre miſére, j'oſerai vous le dire. Vous voilà bien irrité contre les femmes, je ſuis peut-être, moi, la moins aimable de toutes ; tout hériſſé de rancune que vous croyez être, moyennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coûteroit, grace à la tournure groteſque de l'eſprit de

l'homme, vous m'allez donner la Comédie. Oh! je vous défie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette expérience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah! cela est plaisant! Madame, peu de femmes sont aussi aimables que vous: vous l'êtes tout autant, que je suis sûr que vous croyez l'être; mais s'il n'y a que la Comédie dont vous parlez qui puisse vous réjoüir, en ma conscience, vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conscience, vous me la donnez tous les deux, la Comédie. Cependant, si j'étois à la place de Madame, le défi me picqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me picque point, je la tiens gagnée; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, soyons amis pendant que nous y resterons; je vous promets sûreté: nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriser les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on a qu'à vous en croire, les hommes tireront à l'Orient. les femmes à l Occident ; cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu ! pourquoi prêcher la fin du monde ? Cela coupe la gorge à tout : soyons raisonnables ; condamnez les amans déloyaux, les conteurs de sornettes, à être jettés dans la riviere une pierre au col, à merveille. Enfermez les coquettes entre quatre murailles, fort bien. Mais les amans fidéles, dressez-leur de belles & bonnes statuës pour encourager le Public. Vous riez, adieu, pauvres brebis égarées. Pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin. A votre égard, que le Ciel vous assiste ; mais il seroit curieux de vous voir chanter la palinodie, je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monsieur, j'ai quelques ordres à donner : n'oubliez pas, de grace, ma recommandation pour ces Paysans.



SCENE VIII.

LE BARON *ami de Lelio.*
LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

NE me trompai-je point ? eſt-ce vous que je vois, Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi-même.

LE BARON.

Quoi ! avec notre ami Lelio, cela ce peut-il ?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi étrange ?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un inſtant, & d'où vient la ſurpriſe ?

LE BARON.

Comment ma ſurpriſe ! voici peut-être le coup de hazard le plus bizarre qui ſoit arrivé.

LELIO.

En quoi ?

LE BARON.

En quoi morbleu ? je n'en ſçaurois re-

venir ; c'eſt le fait le plus curieux qu'on puiſſe imaginer. Dès que je ſerai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais, que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi, Européennes, Aſiatiques, Afriquaines, Ameriquaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs. Nos propres expériences, & les relations de nos Voyageurs nous apprennent que par tout la femme eſt amie de l'homme, que la nature l'a pourvûe de bonne volonté pour lui; la nature n'a manqué que Madame. Le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui notre eſpéce n'ait point rencontré grace, & cette ſeule exception de la Loi générale ſe rencontre avec un perſonnage unique; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatiſme tout neuf; qui ſeul de tous les hommes n'a pû s'accoûtumer aux Coquettes qui fourmillent ſur la Terre, & qui ſont auſſi anciennes que le Monde; enfin qui s'eſt condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand

quand il en a vû. Oh ! je ne sçache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

L E L I O *riant.*

Ah, ah ! je te pardonne toutes tes injures en faveur de ces Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

L A C O M T E S S E *riant.*

Pour moi, je me sçai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus ; c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

L E B A R O N *sérieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse-là ridicule ; ménageons les termes, il peut venir un jour où vous serez bien-aise de lui trouver une épithete plus honnête.

L A C O M T E S S E.

Oüi, si l'esprit me tourne.

L E B A R O N.

Eh bien, il vous tournera : c'est si peu de chose que l'esprit ; après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée. Hélas ! peut-être jouez-vous de votre reste aujourd'hui. Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent par faire rire.

Je ſuis un homme à pronoſtic : voulez-vous que je vous diſe, tenez, je crois que votre merveilleux eſt à fin de terme.

LELIO.

Cela ſe peut bien, Madame, cela ſe peut bien ; les fous ſont quelquefois inſpirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monſieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raiſonne, as-tu lû l'Hiſtoire Romaine ?

LELIO.

Oüi, qu'en veux-tu faire de ton Hiſtoire Romaine ?

LE BARON.

Te ſouviens-tu qu'un Ambaſſadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre s'il en ſortoit avant qu'il eût répondu à ſa demande.

LELIO.

Oüi, je m'en reſſouviens.

LE BARON.

Tiens, mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & ſous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la Republique de Rome, je

t'ordonne de n'en ſortir que ſoûpirant pour les beautés de Madame : voyons ſi tu oſeras broncher.

LELIO *paſſe le cercle.*

Tiens, je ſuis hors du cercle, voilà ma réponſe : va-t'en la porter à ton beneſt d'amour.

LA COMTESSE.

Monſieur le Baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à votre char ; il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peſte, vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LELIO *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'eſt point jaloux.

LA COMTESSE *embarraſſée.*

Meſſieurs, j'entens volontiers raillerie ; mais ceſſons-là pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien : faiſons-la profiter par un petit tour de cercle.

Il l'enferme auſſi.

LA COMTESSE *ſortant du cercle.*

Laiſſez-moi, qu'eſt-ce que cela ſignifie, Baron ? ne liſez jamais d'Hiſtoire, puiſqu'elle ne vous apprend que des poliſſonneries.

Lelio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lelio eſt mon ami, & je ne veux point lui donner de Maîtreſſe inſenſible.

LA COMTESSE *ſérieuſement.*

Cherchez - lui donc une Maîtreſſe ailleurs, car il trouveroit fort mal ſon compte ici.

LELIO.

Madame, je ſçai le peu que je vaux, on peut ſe diſpenſer de me l'apprendre; après tout, votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lelio.*

Vous ſeriez fort à plaindre, Monſieur, ſi mes ſentimens ne vous étoient indifférens.

LE BARON.

Ah le beau duo! vous ne ſçavez pas

encore combien il eſt tendre.

La Comtesse *s'en allant doucement.*

En vérité, vos folies me pouſſent à bout, Baron.

Le Baron.

Oh, Madame, nous aurons l'honneur, Lelio & moi, de vous reconduire juſques chez vous.

SCENE IX.

COLOMBINE, LA COMTESSE, LELIO, LE BARON.

Colombine.

BOn jour, Monſieur le Baron. Comme vous voilà rouge, Madame ? Monſieur Lelio eſt tout je ne ſçai comment auſſi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux ?

La Comtesse *ſortant.*

L'étourdie !

Le Baron.

Laiſſe-les-là, Colombine ; ils ſont de méchante humeur ; ils viennent de ſe faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en ſe fâchant.

SCENE X.

COLOMBINE, ARLEQUIN,

Avec un équipage de Chaſſeur.

COLOMBINE.

JE vois bien qu'ils nous apprêteront à rire ; mais où eſt Arlequin ? je veux qu'il m'amuſe ici. J'entends quelqu'un, ne ſeroit-ce pas lui ?

ARLEQUIN *la voyant.*

Ouf, ce gibier-là mene un Chaſſeur trop loin, je me perdrois ; tournons d'un autre côté... allons donc.... heut, me voilà juſtement ſur le chemin du Tigre ; maudit ſoit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure eſt-il, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah ! la fine mouche ! je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Paſſez, paſſez votre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas, moi : paſſe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh pardi, à bon chat, bon rat, je veux reſter ici.

COLOMBINE.

Hé le fou, qui perd l'eſprit en voyant une femme.

ARLEQUIN.

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon Maître, il te le donnera pour rien : tu verras ſi tu n'es pas une vipére.

COLOMBINE.

Ton Maître eſt un viſionnaire, qui te fait faire pénitence de ſes ſottiſes. Dans le fond, tu me fais pitié ; c'eſt dommage qu'un jeune homme comme toi, aſſez bien fait, & bon enfant ; car tu es ſans malice....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'eſt dommage qu'il conſomme ſa jeuneſſe dans la langueur & la ſouffrance ; car, dis la vérité, tu t'ennuyes ici, tu pâtis ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela n'eſt pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie ?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes ; ſi vous êtiez de bonnes gens, nous ne ſerions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon

tems pour moi, & c'eſt vous qui en êtes la cauſe; & malgré tout cela, il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La ſotte choſe que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original diſpute contre ſon cœur comme un honnête homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être ſi jolie & ſi traîtreſſe?

COLOMBINE.

Comme ſi on devoit rougir de ſes bonnes qualités. Au revoir, nigaud; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du Premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE *en regardant ſa montre.*

CEla eſt ſingulier!

LA COMTESSE.

Quoi?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons ſans rien dire : entre deux femmes, cela ne laiſſe pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel?

LA COMTESSE.

Je ne ſçache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuſe.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge à une choſe.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'eſt; ſuivant l'eſpéce de

la chose, je ferai l'estime de votre silence.

LA COMTESSE.

C'est que je songe qu'il n'est pas nécessaire que je voye si souvent Lelio.

COLOMBINE.

Hom, il y a du Lelio : votre taciturnité n'est pas si belle que je le pensois ; la mienne, à vous dire le vrai, n'est pas plus méritoire. Je me taisois à peu près dans le même goût ; je ne rêve pas à Lelio, mais je suis autour de cela, je rêve au Valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire ? quel mal y a-t'il à penser à ce que je pense ?

COLOMBINE.

Oh ! pour du mal, il n'y en a pas ; mais je croyois que vous ne disiez mot, par pure paresse de langue, & je trouvois cela beau dans une femme : car on prétend que cela est rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'est pas nécessaire que vous voyiez si souvent Lelio ?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raisons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens : il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille ; je suis bien aise que le neveu de mon Fermier trouve quelque avantage ; mais sans nous parler, Lelio peut me faire sça-

voir ſes intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela eſt tout-à-fait plaiſante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-deſſus?

COLOMBINE.

Comment? il n'y a pas de commentaire à cela. Malepeſte, c'eſt un joli trait d'eſprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'eſt d'aller leur parler; mais cela n'eſt pas commode, le plus court eſt de l'entretenir de loin; vraiment on s'entend bien mieux: lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur?

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Colombine, vos fades railleries ne me plaiſent point du tout; je vois bien les petites idées que vous avez dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Je me doute, moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres; mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous.

COLOMBINE.

Mais auſſi de quoi vous aviſez-vous?

de prendre un ſi grand tour pour parler à un homme ? Monſieur, ſoyons amis tant que nous reſterons ici ; nous nous amuſerons, vous à médire des femmes, moi à mépriſer les hommes (voilà ce que vous lui avez dit tantôt.) Eſt-ce que l'amuſement que vous avez choiſi ne vous plaît plus ?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours ; mais j'ai ſongé que je mettrai Lelio plus à ſon aiſe, en ne le voyant plus. D'ailleurs la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, jointe aux plaiſanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiere à de nouvelles ſcènes que je ſuis bien aiſe d'éviter. Tiens, prens ce Billet.

COLOMBINE.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Pour Lelio. C'eſt de cette Payſanne dont il s'agit, je lui demande réponſe.

COLOMBINE.

Un billet à Monſieur Lelio, exprès pour ne point donner matiere à la plaiſanterie ! mais voilà des précautions d'un jugement...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'eſt une maladie qui commence : votre cœur en eſt à ſon premier accès de fiévre ; tenez, le Billet n'eſt plus néceſſaire, je vois Lelio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites votre commiſſion.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

POurquoi donc Madame la Comteſſe ſe retire-t'elle en me voyant ?

COLOMBINE *préſentant le Billet.*

Monſieur..... ma Maîtreſſe a jugé à propos de réduire ſa converſation dans ce Billet. A la Compagne on a l'eſprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la fineſſe qu'il peut y avoir à me laiſſer-là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans les papiers. J'allois prendre des meſures avec elle pour nos Payſans ; mais voyons ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille de lui répondre ſur

une carte, cela ſera bien drôle.

LELIO *lit.*

Monſieur, depuis que nous nous ſommes quittez, j'ai fait réflexion qu'il étoit aſſez inutile de nous voir. Oh! très-inutile, je l'ai penſé de même. *Je prévois que cela vous gêneroit; & moi, à qui il n'ennuye pas d'être ſeule, je ſerois fâchée de vous contraindre.* Vous avez raiſon, Madame, je vous remercie de votre attention. *Vous ſçavez la priére que je vous ai faite tantôt au ſujet du mariage de nos jeunes gens; je vous prie de vouloir bien me marquer là-deſſus quelque choſe de poſitif.* Volontiers, Madame, vous n'attendrez point. Voilà la femme du caractére le plus paſſable que j'aye vûe de ma vie; ſi j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce ſeroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu, j'ai peur que ce tour-là ne vous joue d'un mauvais tour.

LELIO.

Oh non: l'éloignement qu'elle a pour moi, me donne en vérité beaucoup d'eſtime pour elle; cela eſt dans mon goût. Je ſuis ravi que la propoſition vienne d'elle, elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oüi, notre deſſein étoit de lui

dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi ! ni de moi non plus ?

ARLEQUIN.

Oh ! je suis honnête ; je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien, Monsieur, faites-vous réponse ?

LELIO.

Oüi, ma chere enfant, j'y cours : Vous pouvez lui dire, puisqu'elle choisit le papier pour le champ de bataille de nos conversations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrain ne me manquera de long-tems.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes distrait, Monsieur, vous me dites que vous courez faire réponse, & vous voilà encore.

LELIO.

J'ai tort, j'oublie les choses d'un moment à l'autre. Attendez-là un moment.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

C'est-à-dire, que vous êtes bien charmé du parti que prend ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Pardi cela eſt admirable !

LELIO.

Oüi, aſſûrement cela me fera plaiſir.

COLOMBINE.

Cela ſe paſſera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela ſe paſſe.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Emmenez-moi avec vous ; car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh ! je n'attendrai point, ſi je ſuis ſeule, je veux cauſer.

LELIO.

Fais-lui l'honnêteté de reſter avec elle, je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'Ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aime point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer; mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc si tu ne t'en empêchois ?

ARLEQUIN.

Laissez - moi en repos, Mademoiselle Colombine; promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre, sinon je m'enfuirai, car je répons tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons nous.

Et puis à part, & en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.

Tout en badinant cependant, me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN *déconcerté, & se promenant de son côté.*

C'est une malédiction que cet Amour: il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience, & faire bonne mine. *Il chante.*

Turlu turluton.

COLOMBINE *le rencontrant sur le Théatre & l'arrêtant.*

Mais vraiment, tu as la voix belle: Sçais-tu la musique?

ARLEQUIN *s'arrêtant aussi.*

Oüi, je commence à lire les paroles. *Il chante.* Tourleroutoutou.

COLOMBINE *continuant de se promener.*

Peste soit du petit coquin, sérieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de son côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur?

ARLEQUIN.

Ah! je ne prens pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais, je suis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE *allant à lui.*

Oh! tu m'ennuies, je veux que tu me dises franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non, parle, ou je te haïs.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr.

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le Butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous soupiriez pour moi?

ARLEQUIN.

Je te plais donc?

COLOMBINE.

Oüi, ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe: adieu ma mie, sauve qui peut.... Ah! Monsieur, vous voilà?

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

QU'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Helas! c'est ce lutin-là qui me prend

à la gorge : Elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne ſçaurois-tu lui dire que tu ne veux pas ?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe : Elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guériſon de ſa folie, il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'eſt partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guériſon, je ſuis de la moitié plus fou que je n'étois.

LELIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez, Colombine, voilà la réponſe au Billet de votre Maîtreſſe.

COLOMBINE.

Monſieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiére ?

LELIO.

Eh! pourquoi la ferois-je fiére ? Je la fais indifférente. Ai-je quelqu'intérêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies ſont les meilleurs:l'homme eſt foible ; tous les Philoſophes du

tems passé nous l'ont dit, & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leste & gaillard, vous n'êtes point cela; ce que vous êtes est caché derriére tout cela. Si j'avois besoin d'indifférence, & qu'on en vendît, je ne ferois pas emplette de la vôtre; j'ai bien peur que ce ne soit une drogue de Charlatan, car on dit que l'amour en est un; & franchement vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes sérieux tout de bon: Tout autant de symptômes d'une indifférence amoureuse.

LELIO.

Et laissez-moi, Colombine, ce discours-là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je parts, mais mon avis est que vous avez la vûe trouble: attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux votre chemin; n'allez pas vous jetter dans quelque orniére, ou vous embourber dans quelque faux pas. Quand vous soupirerez, vous serez bien-aise de trouver un écho qui vous réponde: n'en dites rien, ma Maîtresse est étourdie du bateau; la bonne Dame bataille, & c'est autant de battu; *motus*, Monsieur, je suis votre servante.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire ?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que sa Maîtresse s'humanise, elle qui me fuit, & qui me fuit, moi présent. Oh! parbleu, Madame la Comtesse, vos manieres sont tout-à-fait de mon goût, je les trouve pourtant un peu sauvages; car enfin, l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre: Je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes insupportable; & voilà le sens du Billet, tout mitigé qu'il est. Oh! la vérité est que je ne croyois pas être si haïssable. Qu'en dis-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh! Monsieur, chacun a son goût.

LELIO.

Parbleu, je suis content de la réponse

que j'ai faite au Billet, & de l'air dont je l'ai reçû, mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content, à moins qu'on ne soit fâché. Tenez-vous ferme, mon cher Maître ; car si vous tombez, me voilà à bas.

LELIO.

Moi, tomber ? Je pars dès demain pour Paris : voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au lieu d'une culebute à droite.

LELIO.

Point du tout, cette femme croiroit peut-être que je serois sensible à son amour, & je veux la laisser-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc, moi ?

LELIO.

Tu me suivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine ! il s'agit bien de Colombine. Veux-tu encore aimer, dis ?

Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme? ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un liévre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec distraction.*

Il faut avoüer que les bisarreries de l'esprit d'une femme sont des piéges bien finement dressez contre nous!

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux? mais si Colombine m'ensorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché : mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas?

LELIO *distrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comtesse ne suffiroit-il pas pour jetter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre? Oh! sans l'inimitié que j'ai avoüé à l'amour, j'extravaguerois actuellement, peut-être. Je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage; je serois piqué; j'aimerois : cela iroit tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toûjours entendu dire : il a du cœur comme un César; mais si ce César étoit à ma place, il seroit bien sot.

LELIO *continuant.*

Le hazard me fait connoître une femme qui

qui haït l'amour ; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre séjour ici : je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous avons à nous revoir, je viens la trouver indifféremment ; je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noyer ; j'ai vû sans danger les charmes de sa personne : voilà qui est fini, ce semble. Point du tout, cela n'est pas fini ; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaisies ; équipages d'esprit que toute femme apporte en naissant. Madame la Comtesse se met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en se joüant, seroit la ruine de mon repos si j'étois capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher Maître, je crois qu'il faudra que je saute le bâton.

LELIO.

Un Billet m'arrête en chemin ; Billet diabolique, empoisonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'est pas la peine. M'écrire cela à moi ! qui suis en pleine sécurité, qui n'ai rien fait à cette femme : s'attend-on à cela ? Si je ne prens garde à moi, si je raisonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t-il ? Je serai étonné, déconcerté, premier dégré de folie ; car je vois

cela tout comme ſi j'y étois : après quoi ; l'amour propre s'en méle ; je me crois mépriſé, parce qu'on s'eſtime un peu ; je m'aviſerai d'être choqué, me voilà fou complet. Deux jours après, c'eſt de l'amour qui ſe déclare ; d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaiſie magique qui prend à une femme ; & qui plus eſt, ce n'eſt pas ſa faute à elle : la nature a mis du poiſon pour nous dans toutes ſes idées : ſon eſprit ne peut ſe retourner qu'à notre dommage ; ſa vocation eſt de nous mettre en démence : elle fait ſa charge involontairement. Ah ! que je ſuis heureux dans cette occaſion, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà, ce Billet inſultant, malhonnête ; mais cette réflexion-là me met de mauvaiſe humeur : les mauvais procédés m'ont toûjours déplu, & le vôtre eſt un des plus déplaiſants, Madame la Comteſſe ; je ſuis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer ſa Maîtreſſe.*

Monſieur, ne me parlez plus d'elle ; car voyez-vous, j'ai dans mon eſprit qu'elle eſt amoureuſe, & j'enrage.

LELIO.

Amoureuſe ! Elle amoureuſe ?

ARLEQUIN.

Oüi, je la voyois tantôt qui badinoit,

qui ne sçavoit que dire ; elle tournoit autour du pot, je crois même qu'elle a tapé du pié ; tout cela est signe d'amour, tout cela mene un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon Maître, ce n'est pas la peine que vous fassiez ce chemin-là pour moi ; je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LELIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu sois fou, pour me dire que je lui plais, après son Billet & son procédé.

ARLEQUIN.

Son Billet ! de qui parlez-vous ?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien, ce Billet n'est pas d'elle.

LELIO.

Il ne vient pas d'elle ?

ARLEQUIN.

Pardi non, c'est de la Comtesse.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc, butord ?

ARLEQUIN.

Moi ? de Colombine. Ce n'étoit donc pas à cauſe d'elle que vous vouliez me mener à Conſtantinople ?

LELIO.

Peſte ſoit de l'animal ! avec ſon galimathias.

ARLEQUIN.

Je croyois que c'étoit pour moi que vous vouliez voyager.

LELIO.

Oh ! qu'il ne t'arrive plus de faire de ces mépriſes-là ; car j'étois certain que tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait, j'ai remarqué qu'elle vous aimera bien-tôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez auſſi.

LELIO.

Moi, l'aimer ! moi, l'aimer ! Tiens, tu me feras plaiſir de ſçavoir adroitement de Colombine les diſpoſitions où elle ſe trouve ; car je veux ſçavoir à quoi m'en tenir : & ſi, contre toute apparance, il ſe trouvoit dans ſon cœur une ombre de penchant

pour moi, vîte à cheval, je pars.

ARLEQUIN.

Bon! & vous partez demain pour Paris.

LELIO.

Qu'eſt-ce qui t'a dit cela?

ARLEQUIN.

Vous, il n'y a qu'un moment; mais c'eſt que la mémoire vous faille, comme à moi. Voulez-vous que je vous diſe, il eſt bien aiſé de voir que le cœur vous démange; vous parlez tout ſeul, vous faites des diſcours qui ont dix lieuës de long; vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez, vous partez, vous reſtez, & puis du noir, & puis du blanc: Pardi quand on ne ſçait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'eſt pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après? quand je vois mon Maître qui perd l'eſprit, le mien s'en va de compagnie.

LELIO.

Je te dis qu'il ne me reſte plus qu'une ſimple curioſité, c'eſt de ſçavoir s'il ne ſe paſſeroit pas quelque choſe dans le cœur de la Comteſſe, & je donnerois tout à l'heure cent écus pour avoir ſoupçonné juſte. Tâchons de le ſçavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que

Colombine m'attrapera, je le ſens bien.

LELIO.

Ecoute ; après tout, mon pauvre Arlequin, ſi tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conſeillé l'impoſſible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent peſant de deſſus le corps, & vous prenez bien la choſe. Franchement, Monſieur, la femme eſt un peu vaurienne, mais elle a du bon : entre nous, je la crois plus ratiere que malicieuſe. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire : je ne veux pas l'aimer ; mais ſi j'ai tant de peine à me retenir, adieu pannier, je me laiſſerai aller ; ſi vous m'en croyez vous ferez de même. Etre amoureux & ne l'être pas, ma foi, je donnerois le choix pour un liard : c'eſt miſére, j'aime mieux la miſére gaillarde, que la miſére triſte. Adieu, je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attens.... Tiens, ce n'eſt pas la peine que tu y aille.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

C'eſt que ce que je pourrois apprendre

ne me ferviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe ? fi elle ne m'aime pas, je n'ai pas befoin de le fçavoir ; ainfi je ferai mieux de refter comme je fuis.

ARLEQUIN.

Monfieur, fi je deviens amoureux, je veux avoir la confolation que vous le foyez auffi, afin qu'on dife toujours, tel Valet, tel Maître : je ne m'embarraffe pas d'être un ridicule, pourvû que je vous reffemble. Si la Comteffe vous aime, je viendrai vîtement vous le dire, afin que cela vous achéve : par bonheur que vous êtes déja bien avancé, & cela me fait un grand plaifir. Je m'en vais voir l'air du bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE.

LELIO.

JE ne le querelle point, car il eft déja tout égaré.

JACQUELINE.

Monfieur ?

LELIO *diftrait*.

Je prierai pourtant la Comteffe d'ordonner à Colombine de laiffer ce malheureux

en repos ; mais peut-être elle eſt bien-aiſe elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car Madame la Comteſſe n'eſt pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monſieur ?

LELIO *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien ! que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je vians vous demander mon congé.

LELIO *ſans l'entendre.*

Morbleu, je n'entens parler que d'amour : Eh ! laiſſez-moi reſpirer, vous autres ! vous me laſſez, faites comme il vous plaira ; j'ai la tête remplie de femmes & de tendreſſe : ces maudites idées-là me ſuivent par-tout, & elles m'aſſiégent. Arlequin d'un côté, les folies de la Comteſſe de l'autre, & toi auſſi.

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je vians vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'eſt que Piarre ne m'aime plus, ce miſérable-là s'eſt amouraché de la fille à Thomas. Tenez, Monſieur, ce que c'eſt que la cruauté des hommes, je l'ai vû qui batifo-

loit

loit avec elle ; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons, & le vilain qu'il eſt, m'a fait comme cela un geſte du coude ; cela vouloit dire, va te promener. Oh ! que les hommes ſont traîtres ! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſaoule, que je n'en veux plus entendre parlèr ; & je vians pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'aviſe ce coquin-là, d'être infidéle ?

JACQUELINE.

Je ne comprens pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprens pas ? c'eſt pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LELIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh ! Monſieur, je ne veux pas reſter dans le Village, car on eſt ſi foible : ſi ce garçon-là me recherchoit, je ne ſis pas rancuneuſe, il y auroit du rapatriage, & je prétens être broüillée.

LELIO.

Ne te presse pas, nous verrons ce que dira la Comtesse.

JACQUELINE.

Hom ! la voilà, cette Comtesse. Je m'en vas, Piarre est son Valet, & ça me fâche itou contr'elle.

SCÉNE VII.

LELIO, LA COMTESSE, *qui cherche à terre avec application.*

LELIO *la voyant chercher.*

ELle m'a fui tantôt : si je me retire, elle croira que je prens ma revanche, & que j'ai remarqué son procédé ; comme il n'en est rien, il est bon de lui paroître tout aussi indifférent que je le suis. Continuons de rêver, je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du Billet.

LA COMTESSE *cherchant toûjours.*

Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voisinage-là me déplaît, je crois que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle en penser ce qu'elle voudra.

Et puis la voyant approcher.

Oh parbleu, c'en est trop, Madame;

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous pensiez juste; mais je prendrai la liberté de vous représenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéïr. Le moyen de ne vous point voir? je me trouve près de vous, Madame, vous venez jusqu'à moi; je me trouve irrégulier sans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas, Monsieur, je ne vous voyois pas. Après cela, quand je vous aurois vû, je ne me ferois pas un grand scrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cause de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet; il ne signifioit pas, haïssons-nous, soyons-nous odieux. Si vos dispositions de haine, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & si vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vûë; vous souffrez apparemment, & j'en suis fâchée; mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuïr, délivrez-vous de ma vûë. Quant à moi, Monsieur, qui ne vous haïs, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin, ni plaisir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon

train ; que vous me ſoyez un objet parfaitement indifférent, & que j'agiſſe tout comme ſi vous n'étiez pas là. Je cherche mon portrait, j'ai beſoin de quelques petits diamans qui en ornent la boëte ; je l'ai priſe pour les envoyer démonter à Paris, & Colombine, à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes Gens qui part exprès, l'a perdu ; voilà ce qui m'occupe : & ſi je vous avois apperçû là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner ; peut-être même m'auroit-il pris fantaiſie de vous prier de chercher avec moi, puiſque vous vous trouvez là ; car je n'aurois pas deviné que ma préſence vous affligeoit : à préſent que je le ſçais, je n'uſerai point d'une priére incivile : Fuyez vîte, Monſieur, car je continuë.

LELIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus, & je reſte, puiſque je puis vous rendre ſervice, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah non, Monſieur, ne vous contraignez pas ; allez-vous-en. Je vous dis que vous me haïſſez, je vous l'ai dit, vous n'en diſconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Parbleu, Madame, c'eſt trop ſouffrir de rebuts en un jour; & billet & diſcours, tout ſe reſſemble. Adieu donc, Madame, je ſuis votre ſerviteur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Quand il eſt parti, elle dit.

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va; & qui n'a point marqué poſitivement dans ſon Billet ce qu'il vouloit donner à ſa Fermiere: il me dit ſimplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne ſuis pas d'humeur à mettre toûjours la main à la plume. Je me mocque de ſa haine, il faut qu'il me parle.

Dans l'inſtant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.

Quoi! vous revenez, Monſieur?

LELIO *d'un air agité.*

Oüi, Madame, je reviens, j'ai quelque choſe à vous dire; & puiſque vous voilà, ce ſera un Billet épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, dequoi s'agit-il?

LELIO.

C'eſt que le neveu de votre Fermier ne doit plus compter ſur Jacqueline: Madame, cela doit vous faire plaiſir; car cela finit le

peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé ? Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves ! mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que signifie ce caprice-là ?

LELIO.

Ce que signifie un caprice ? je vous le demande, Madame ; cela n'est point à mon usage, & vous le définirez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, si vous vouliez : il est de votre ouvrage apparemment. Je me mêlois de leur mariage, cela vous fatiguoit ; vous avez tout arrêté. Je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi, Madame !

LA COMTESSE.

Oüi, Monsieur, il n'étoit pas nécessaire de vous y prendre de cette façon-là ; cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avois à vous voir vous fût à charge : je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi ; & sans le ha-

zard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vûë de votre vie, si j'avois pû.

LELIO.

Eh, je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, de votre vie. Eh, pourquoi en douteriez-vous ? En vérité, je ne vous comprends pas ! Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes : vous n'avez pas changé de sentiment, n'est-il pas vrai ? D'où vient donc que je changerois? Sur quoi en changerois-je ? Y songez-vous ? Oh, mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh, Madame, vous m'en avez accablé, de preuves d'opiniâtreté ; ne m'en donnez plus, voilà qui est fini. Je ne songe à rien, je vous assure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monsieur, vous ne songez à rien ? Mais du ton dont vous le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle. Eh bien, Monsieur, vous ne m'aimerez jamais, cela est-il si triste ? Oh ! je le vois bien, je vous ai écrit qu'il ne falloit plus

nous voir, & je veux mourir ſi vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur; aſſurément vous me ſoupçonnez de penchant pour vous. Vous m'aſſurez que vous n'en aurez jamais pour moi : vous croyez me mortifier, vous le croyez, Monſieur Lelio, vous le croyez, vous dis-je, ne vous en défendez point. J'eſpérois que vous me divertiriez en m'aimant : vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertiſſant comme vous êtes.

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuyerons donc point enſemble; ſi je vous réjoüis, vous n'êtes point ingrate : Vous eſpériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je ſerois diverti : quoiqu'il en ſoit : briſons là-deſſus; la comédie ne me plaît pas long-tems, & je ne veux pas être ni acteur, ni ſpectateur.

LA COMTESSE *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monſieur, vous m'avoüerez qu'un homme à votre place, qui ſe croit aimé, ſur-tout quand il n'aime pas, ſe met en priſe.

LELIO.

Je ne penſe point que vous m'aimez, Madame; vous me traitez mal, mais vous

y trouvez du goût. N'uſez point de prétexte ; je vous ai déplû d'abord moi, ſpécialement, je l'ai remarqué : & ſi je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je ſerois peut-être le plus humilié, le plus raillé & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez ; je ſerois fâchée que vous m'aimaſſiez, parce que j'ai réſolu de ne point aimer : mais quelque choſe que j'aye dit, je croirois du moins devoir vous eſtimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuſte, je ne ſuis pas ſans diſcernement. Mais à quoi bon faire cette ſuppoſition, que ſi vous m'aimiez, je vous traiterois plus mal qu'un autre ? La ſuppoſition eſt inutile : puiſque vous n'avez point envie de faire l'eſſai de mes manieres ; que vous importe ce qui en arriveroit ? Cela vous doit être indifférent. Vous ne m'aimez pas ? car enfin, ſi je le penſois....

LELIO.

Eh ! je vous prie, point de menaces ; Madame : vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je

n'ai besoin que de cela : ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puisque vous n'avez besoin que de cela, Monsieur, j'en suis ravie ; je vous l'accorde, j'en serai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée ? Ma foi, Madame, il ne faut pas que vous la soyez du tout ; & tout bien pesé, je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de votre Billet.

LA COMTESSE.

Oh ! de tout mon cœur : allons, Monsieur, ne nous voyons plus. Je fais présent de cent pistoles au neveu de mon Fermier ; vous me ferez sçavoir ce que vous voulez donner à la fille, & je verrai si je souscrirai à ce mariage, dont notre rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis. Soyons-nous inconnus l'un à l'autre ; j'oublie que je vous ai vû : je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie ; je ne vous oublierai point : vos façons avec moi vous ont gravé pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous

plaira, je n'ai rien à me reprocher ; mes façons ont été celles d'une femme raiſonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame raiſonnable, à la bonne heure ; mais accordez donc cette lettre avec vos premieres honnêtetez, & avec vos offres d'amitié ; cela eſt inconcevable ! aujourd'hui votre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous reſſemble pas, & j'ai le cœur auſſi jaloux en amitié qu'en amour : ainſi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monſieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & preſque offençant. Si j'étois vaine cependant, ſi j'en crois Colombine, je vaux quelque choſe, à vos yeux même.

LELIO.

Un moment: Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vû, celle qui vaut le mieux ; je ſens même que j'ai du plaiſir à vous rendre cette juſtice-là. Colombine vous en a dit davantage ; c'eſt une viſionnaire, non-ſeulement ſur mon chapitre, mais encore ſur le vôtre, Madame, je vous en avertis. Ainſi n'en croyez jamais au rapport de vos Domeſtiques.

LA COMTESSE.

Comment ! Que dites-vous, Monſieur ? Colombine vous auroit fait entendre .... Ah ! l'impertinente ! je la vois qui paſſe. Colombine, venez ici.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive.*

QUe me voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que je veux ?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez, quels diſcours avez-vous tenu à Monſieur, ſur mon compte.

COLOMBINE.

Des diſcours très-ſenſés à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie, d'oſer, ſuivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes ſentimens ; & je voudrois bien vous demander ſur quoi vous

avez compris que j'aime Monſieur, à qui vous l'avez dit.

COLOMBINE.

N'eſt-ce que cela? je vous jure que je l'ai crû comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la choſe; c'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre, car vous y viendrez tous deux: cela ira là; & ſi la choſe arrive, je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer ſur quoi j'ai penſé que vous aimiez....

LA COMTESSE *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LELIO *d'un air doux & modeſte.*

Je ſuis honteux d'être la cauſe de cette explication-là; mais vous pouvez être perſuadée que ce qu'elle a pû me dire, ne m'a fait aucune impreſſion. Non, Madame, vous ne m'aimez point, & j'en ſuis convaincu; & je vous avouërai même dans le moment où je ſuis, que cette conviction m'eſt néceſſaire: je vous laiſſe. Si nos Payſans ſe raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux: puiſque vous vous intéreſſez à leur mariage, je me ferai un plaiſir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponſe, ſi vous me le permettez.

LA COMTESSE *pendant que Lelio ſort.*

Juſte Ciel ! que vient-il de me dire ? & d'où vient que je ſuis émûë de ce que je viens d'entendre ? cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire. Non, cela ne ſignifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh ! notre amour ſe fait grand : il parlera bien-tôt bon François.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

BAttons-lui toûjours froid. Tous les diamans y sont, rien n'y manque, hors le portrait que Monsieur Lelio a gardé. C'est un grand bonheur que vous ayez trouvé cela ; je vous rends la boëte, il est juste que vous la donniez vous-même à Madame la Comtesse. Adieu, je suis pressée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh là, là, là, ne vous en allez pas si vîte ; je suis de si bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je pensois de ma Maîtresse à l'égard de votre Maître ; bon jour.

ARLEQUIN.

Eh bien, dites à cette heure ce que vous penſez de moi, hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je penſe de vous que vous m'ennuyeriez ſi je reſtois plus long-tems.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaiſe penſée : cauſons pour chaſſer cela ; c'eſt une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le tems, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut-il avoir des maniéres comme cela avec moi ? Vous me traitez de Monſieur, cela eſt-il honnête ?

COLOMBINE.

Très-honnête ; mais vous m'amuſez ; laiſſez-moi : que voulez-vous que je faſſe ici ?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte, par exemple ; me faire de petites queſtions. Arlequin par-ici, Arlequin par-là ; me demander comme tantôt, ſi je vous aime : que ſçait-on ? peut-être je vous répondrai que oüi.

COLOMBINE.

Oh ! je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, ſi fait, fiez-vous-y, pour voir.

Co-

COLOMBINE.

Non, vous haïssez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a passé, je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me broüille avec les hommes ; dans un an ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce tems-là les bras croisez, à vous voir venir, moi.

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la posture qu'il vous plaira : que m'importe que vos bras soient croisez ou ne le soient pas ?

ARLEQUIN.

Par la sambille, j'enrage. Maudit esprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, si tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE *riant.*

Ah ! je vous entends ! vous m'aimez ; j'en suis fâchée, mon ami : le Ciel vous assiste.

ARLEQUIN.

Mardi oüi, je t'aime : mais laisse-moi faire. Tien, mon chien d'amour s'en ira,

je m'étranglerois plûtôt. Je m'en vais être yvrogne, je joüerai à la boule toute la journée, je prierai mon Maître de m'apprendre le picquet, je joüerai avec lui ou avec moi, je dormirai plûtôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer par pur chagrin, mais je suis généreuse. Tu as méprisé toutes les Suivantes de France en ma personne, je les représente. Il faut une réparation à cette insulte; à mon égard, je t'en quitterois volontiers; mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un Corps si respectable pour toi. Fais-lui donc satisfaction : demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là ?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu seras instruit.

ARLEQUIN *se mettant à genoux.*

Pardi, je le veux bien : je demande pardon à ce drôle de Corps pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien ?

ARLEQUIN.

C'eſt une autre affaire ; il eſt défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien, ni mal. Eſt-ce fait ?

COLOMBINE.

Hé! la réparation eſt un peu cavaliere ; mais le Corps n'eſt pas formaliſte. Baiſe-moi la main en ſigne de paix, & léve-toi. Tu me parois vraiement repentant, cela me fait plaiſir.

ARLEQUIN *relevé.*

Tu m'aimeras au moins.

COLOMBINE.

Je l'eſpére.

ARLEQUIN *ſautant.*

Je me ſens plus leger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos Maîtres, il faut qu'ils ſe marient enſemble.

ARLEQUIN.

Oüi, afin que je t'épouſe, par-deſſus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit : n'oublions rien pour les

conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boëte à la Comteſſe, ne manque pas de lui dire pourquoi ton Maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve, retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant enſemble, elle ne nous ſoupçonne d'intelligence. J'ai deſſein de la faire parler ; je veux qu'elle ſçache qu'elle aime, ſon amour en ira mieux quand elle ſe l'avouera.

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE *d'un air de méchante humeur.*

AH ! vous voilà, a-t-on trouvé mon portrait ?

COLOMBINE.

Je n'en ſçai rien, Madame, je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous a-t-il point parlé ? N'a-t-il rien à me dire de la part de ſon Maître ?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vû.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vû ?

COLOMBINE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle! Avez-vous dit au Cocher de mettre les chevaux au caroſſe ?

COLOMBINE.

Moi ! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

COLOMBINE.

Faute de ſçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment deviner ? Faut-il tant de fois vous répéter les choſes ?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit n'a pas été répété, Madame, cela eſt clair : demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raiſonneuſe.

COLOMBINE.

Qui diantre ſçavoit que vous vouluſſiez partir pour aller quelque part ; mais je m'en vais avertir le Cocher.

LA COMTESSE.

Il n'eſt plus tems.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un inſtant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il eſt trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma ſœur qui eſt à ſa Terre : j'avois deſſein d'y paſſer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raiſon de ce deſſein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lelio, qui s'aviſe de m'aimer, je penſe.

COLOMBINE.

Oh ! raſſurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en eſt rien.

LA COMTESSE.

Il n'en eſt rien ! je vous trouve bien plaiſante, de me venir dire qu'il n'en eſt rien, vous de qui je ſçai la choſe en partie.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai, je l'avois crû ; mais je vois que je me ſuis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez

répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde se peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me disputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là au moins.

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t'il donné son cœur en garde ? Eh, que vous importe, qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe ; je ne m'en soucie guéres ; mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, & de n'être pas la dupe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux : cela est bien subtil.

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire dans vos récits ! Monsieur Lelio vous aime, Madame, j'en suis certaine ; votre Billet l'a picqué, il l'a reçu en colere, il l'a lû de même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi sur

un pareil rapport, qui eſt-ce qui ne croira pas qu'un homme eſt amoureux ? Cependant il n'en eſt rien, il ne plaît plus à Mademoiſelle que cela ſoit, elle s'eſt trompée. Moi, je compte là-deſſus, je prends des meſures pour me retirer : meſures perdues.

COLOMBINE.

Quelles ſi grandes meſures avez vous donc priſes, Madame ? ſi vos ballots ſont faits, ce n'eſt encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh, vous croyez que cela va comme votre tête, avec votre tant mieux : il ſeroit à ſouhaiter qu'il m'aimât, pour juſtifier le reproche que je lui en ai fait. Je ſuis déſolée d'avoir accuſé un homme d'un amour qu'il n'a pas. Mais ſi vous vous êtes trompée, pourquoi Lelio m'a-t'il fait preſque entendre qu'il m'aimoit ? Parlez donc, me prenez-vous pour une bête ?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préſerve.

LA COMTESSE.

Que ſignifie le diſcours qu'il m'a tenu en me quittant ? Madame, vous ne m'aimez point, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolu-

ment

ment néceſſaire. N'eſt-ce pas tout comme s'il m'avoit dit : Je ſerois en danger de vous aimer ſi je croyois que vous puiſſiez m'aimer vous-même ? Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites, c'eſt de l'amour que ce ſentiment-là.

COLOMBINE.

Cela eſt plaiſant ! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh, je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en ſuis point curieuſe, je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant auſſi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous ſçavez que Monſieur Lelio fuit les femmes ; cela poſé, examinons ce qu'il vous dit. Vous ne m'aimez pas, Madame, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire ; c'eſt-à-dire, pour reſter où vous êtes, j'ai beſoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, ſans quoi je décamperois. C'eſt une penſée déſobligeante, entortillée

dans un tour honnête : cela me paroît assez net.

LA COMTESSE.

Cette fille-là n'a jamais eu d'esprit que contre moi ; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela ? ..

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne signifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne se peut pas ; tu n'y étois point, tu ne lui a pas vû prononcer ces paroles-là ; je t'assure qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel esprit de contradiction veux-tu penser autrement ? J'y étois, je m'y connois, ou bien Lelio est le plus fourbe de tous les hommes : & s'il ne m'aime pas, je fais vœu de détester son caractére. Oüi, son honneur y est engagé, il faut qu'il m'aime, ou qu'il soit un mal-honnête homme ; car il auroit donc voulu me faire prendre le change.

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit que vous pourriez l'aimer ; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage. J'ai dit tantôt à Arlequin que

vous ne ſongiez nullement à lui, que j'avois voulu flatter ſon Maître pour me divertir, & qu'enfin Monſieur Lelio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'eſt pas vrai. De quoi vous mêlez-vous, Colombine ? ſi Monſieur Lelio a du panchant pour moi, de quoi vous aviſez-vous, d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'eſtime ? Il faut avoir le cœur bien dur pour donner du chagrin aux gens ſans néceſſité! en vérité : vous avez juré de me déſobliger.

COLOMBINE.

Tenez, Madame, duſſiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal. Oüi, vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je, j'aurai ſoin demain de vous payer, & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de

punissable, & je fais serment que je n'ai eu nul dessein de vous fâcher ; je vous respecte & je vous aime, vous le sçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sotise-là : observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avoue, une seule chose me chagrine ; c'est de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux sçavoir vos secrets que pour vous servir. De grace, ma chere Maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là : récompensez mon zéle pour vous, ouvrez-moi votre cœur, vous n'en serez point fâchée. *Elle approche de sa Maîtresse, & la carresse.*

LA COMTESSE.

Ah !

COLOMBINE.

Eh bien ! voilà un soupir : c'est un commencement de franchisse ; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine !

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raison ? Est-ce que j'aimerois ?

COLOMBINE.

Je crois que oüi : mais, d'où vient vous faire un si grand monstre de cela ? eh bien, vous aimez, voilà qui est bien rare !

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

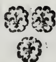
Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi ! je pourrois tomber dans ces malheureuses situations, si pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins : moi, moi ! non, Colombine, cela n'est pas fait encore, je serois au désespoir. Quand je suis venue ici, j'étois triste ; tu me demandois ce que j'avois : ah Colombine ! c'étoit un pressentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.



SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdame, mon Maître m'a dit que vous avec perdu une boëte de portrait : je ſçais un homme qui l'a trouvée ; de quelle couleur eſt-elle ? combien y a-t-il de diamans ? ſont-il gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud : te méfies-tu de Madame ? Tu fais-là d'impertinentes queſtions ?

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt la coutume d'interroger le monde, pour plus grande ſureté ; je n'y penſe point à mal.

LA COMTESSE.

Où eſt-elle, cette boëte ?

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, madame ; une autre que vous ne la verroit pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'eſt la même, tiens, prens cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches ; le Ciel vous ſoit en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y eſt pas ?

ARLEQUIN.

Chut, il n'eſt pas perdu : c'eſt mon Maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait ; qu'en veut-il faire ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous mirer quand il ne vous voit plus ; il dit que ce portrait reſſemble à une couſine qui eſt morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il eſt perdu ; mais il faut bien vous donner de la marchandiſe pour votre argent. *Motus*, le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la couſine dont il parle peut être morte, mais la couſine qu'il ne dit pas ſe porte bien, & votre couſin n'eſt pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ce drôle de couſin, mon Maître

croit bonnement qu'il garde le portrait à cause de la cousine, & il ne sçait pas que c'est à cause de vous; cela est risible; il fait des quiproquo d'Apotiquaire.

LA COMTESSE.

Eh, que sçait-tu si c'est à cause de moi?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir de bout. Est-ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte.

COLOMBINE.

Comment, des injures?

ARLEQUIN

Oüi, je l'ai laissé là-bas qui se fâche contre le visage de Madame, il le querelle tant qu'il peut de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soûpirs au bout des mots qu'il dit. Oh! de ces soûpirs-là, la cousine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut absolument qu'il me rende mon portrait, cela est de conséquence pour moi : je vais lui demander. Je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promene-t-il?

ARLEQUIN.

De ce côté-là : vous le trouverez sans doute à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SOn cœur va-t-il bien ?

COLOMBINE.

Oh! je te réponds qu'il va grand train ; mais voici ton Maître, laiſſe-moi faire.

LELIO *arrive.*

Colombine, où eſt Madame la Comteſſe ? je ſouhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comteſſe, va, je penſe partir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

Quoi, ſans me voir ? ſans me l'avoir dit ?

COLOMBINE.

C'eſt bien à vous à vous appercevoir de cela : n'avez-vous pas deſſein de vivre en ſauvage ? de quoi vous plaignez-vous ?

LELIO.

De quoi je me plains ? la queſtion eſt ſinguliere, Mademoiſelle Colombine ! voilà donc le penchant que vous lui connoiſſiez pour moi. Partir ſans me dire adieu, &

vous voulez que je ſois un homme de bon ſens, & que je m'accommode de cela, moi? non : les procédez bizarres me révolteront toûjours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'eſt qu'entre amis on en agit ſans façon.

LELIO.

Amis! Oh doucement : je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & ſtables, & je n'en trouve point là ; dorénavant je ferai mieux de n'être ami de perſonne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par-tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens ?

ARLEQUIN.

Cela ſera honnête.

LELIO.

Et moi je ne ſuis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je ſuis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte, il vaut mieux vous parler franchement. Monſieur, Madame la Comteſſe ne part pas, elle attend, pour ſe déterminer, qu'elle ſçache ſi vous l'aimez, ou non ; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en eſt, c'eſt le plus court.

LELIO.

C'eſt le plus court, il eſt vrai ; mais j'y trouve pourtant de la difficulté : car enfin, dirai-je que je ne l'aime pas ?

COLOMBINE.

Oüi, ſi vous le penſez.

LELIO.

Mais, Madame la Comteſſe eſt aimable ; & ce ſeroit une groſſiéreté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponſe à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en vérité, c'eſt une tyrannie que cette alternative-là. Si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comteſſe, cela la fera partir : ſi je dis que je ne l'aime point.....

COLOMBINE.

Peut-être auſſi partira-t-elle.

LELIO.

Vous voyez donc bien que cela eſt embarraſſant.

COLOMBINE.

Adieu, je vous entens ; je lui rendrai compte de votre indifférence, n'eſt-ce pas ?

LELIO.

Mon indifférence, voilà un beau rap-

port, & cela me feroit un joli cavalier ! Vous décidez bien cela à la légere ; en ſçavez-vous plus que moi ?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une déſagréable ſituation. Dites-lui que je ſuis plein d'eſtime, de conſidération & de reſpect pour elle.

ARLEQUIN.

Diſcours de Normand que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui, moi ?

COLOMBINE.

Oüi, & vous êtes un étrange homme ; de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO.

Eh ! Colombine, le ſçavois-je ?

ARLEQUIN,

Ce n'eſt pas ma faute, je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne ſçai où je ſuis.

COLOMBINE.

Ah ! vous voilà dans le ton : ſongez à dire toûjours de même, entendez-vous, Monſieur de l'hermitage ?

LELIO.

Que ſignifie cela ?

COLOMBINE.

Rien : ſinon que je vous ai donné la queſtion, & que vous avez jaſé dans vos ſouffrances. Tenez-vous guai, l'homme indifférent, tout ira bien. Arlequin, je te le recommande ; inſtruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monſieur, voilà qui eſt donc fait ! c'eſt maintenant qu'il faut dire : Va comme je te pouſſe. Vive l'amour, mon cher Maître : & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins : il faut paſſer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah ! je ſuis un homme ſans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous diſpute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monſieur, il falloit donc devenir aveugle.

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en ſortir de ſix mois.

ARLEQUIN *ſiffle.*

LELIO.

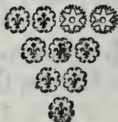
De quoi t'aviſes-tu, de ſiffler?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanſon, & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : cette Comteſſe vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foibleſſe, peut-être ne la ſçait-elle pas encore.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE,

LA COMTESSE.

MOnſieur, vous devez ſçavoir ce qui m'amene?

LELIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je conſens à tout. Nos Payſans ſe ſont raccommodez, & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à ſon Amant : c'eſt de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée de finir cela, Monſieur ; mais j'avois quelqu'autre choſe à vous dire ; bagatelle pour vous & aſſez importante pour moi.

LELIO.

Que feroit-ce donc?

LA COMTESSE.

C'eſt mon portrait qu'on m'a dit que

vous avez, & je viens vous prier de me le rendre ; rien ne vous eſt plus inutile.

LELIO.

Madame, il eſt vrai qu'Arlequin a trouvé une boëte de portrait que vous cherchiez ; je vous l'ai fait remettre ſur le champ : s'il vous a dit autre choſe, c'eſt un étourdi, & je voudrois bien lui demander où eſt le portrait dont il parle ?

ARLEQUIN *timidement.*

Eh, Monſieur !

LELIO.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Il eſt dans votre poche.

LELIO.

Vous ne ſçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monſieur ; vous vous ſouvenez bien que vous lui avez parlé tantôt, je vous l'ai vû mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Quelle impertinence !

LA COMTESSE.

Cherchez, Monſieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu ?

LELIO.

Ah ! Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLE-

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur: Tâtez, Madame, le voilà.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veſte.*

Cela eſt vrai, il me paroît que c'eſt lui.

LELIO *mettant la main dans ſa poche, & honteux d'y trouver le Portrait.*

Voyons donc; il a raiſon! le voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE *un peu confuſe.*

Il le faut bien, Monſieur.

LELIO.

Comment donc cela s'eſt-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'eſt que vous vouliez le garder, à cauſe, diſiez-vous, qu'il reſſembloit à une couſine qui eſt morte; & moi, qui ſuis fin, je vous diſois que c'étoit à cauſe qu'il reſſembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En vérité, Madame, je ne comprens pas ce coquin-là. *à part.* Tu me le payeras.

ARLEQUIN.

Madame la Comteſſe, voilà Monſieur qui menace derriere vous.

LELIO.

Moi !

ARLEQUIN.

Oüi, parce que je dis la vérité. Madame, vous me feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime; il n'aura pas plûtôt avoüé cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LELIO.

Eh, Madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal; il faut qu'il aye l'esprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps point la tête de tes sots discours.

Arlequin se recule au fond du Théatre avec Colombine, & un moment après Lelio continuë.

Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait; j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embarrassé.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LELIO.

C'est une avanture qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois crû moi-même, si je ne vous connoissois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous estimerois gueres moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clairvoyante quand on se trompe, & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela ; la chose est si naturelle à penser !

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là ?

LELIO.

Moi, Madame ; vous êtes la maîtresse ?

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monsieur.

LELIO.

De quoi le suis-je ?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois : l'alternative est bien de vous, Madame.

LA COMTESSE.

Eh! pas trop.

LELIO.

Pas trop! si j'osois interpréter ce mot-là....

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie?

LELIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah! je ne sçai ce que je dois faire.

LA COMTESSE *d'un air impatient.*

Monsieur Lelio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LELIO *à genoux.*

Eh bien, Madame! me voilà expliqué..... m'entendez-vous? Vous ne répondez rien..... vous avez raison; mes extravagances ont combattu trop long-tems contre vous, & j'ai mérité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monsieur.

LELIO.

Non, Madame, condamnez-moi, ou faites-moi grace.

LA COMTESSE *confuse*.

Ne me demandez rien à présent, reprenez le Portrait de votre parente, & laissez-moi respirer.

ARLEQUIN.

Vivat; enfin voilà la fin.

COLOMBINE.

Je suis contente de vous, Monsieur Lelio.

PIERRE.

Parguenne, ça me boutte la joye au cœur.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfans, j'aurai soin de votre nôce.

PIERRE.

Grand marci; mais morgué, pisque je sommes en joye, j'allons faire venir les Menestriers que j'avons retenu.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier sans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu; après le mariage je t'en dispense.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuſe à me manquer de foi ;
Car drès que je vois dans ſa mine
Queuque indifference envars moi,
Sans l'y demander le pourquoi,
Je laiſſe aller la Pelerine :
Je ne dis mot, je me tiens coi :
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du ſouci, rêve à par ſoi ;
Et pis tout d'un coup, la mutine
Me dit, j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me diſoit l'autre jour :
Margot, donne-moi ton amour ;
Je répondis, je te le donne,
Mais ne vas le dire à perſonne ;
Colas ne m'entendit pas bien,
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands foux
D'être aux champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage,
L'Amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille je gage
Que nous ſerions condamnez tous
A travailler au jardinage.

FIN.
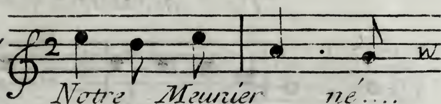
APPROBATION.

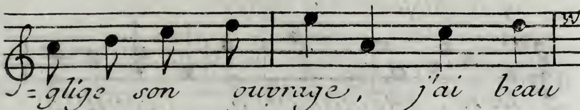
J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux : *le Nouveau Théatre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

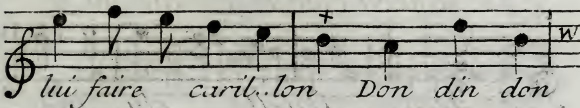
DANCHET.
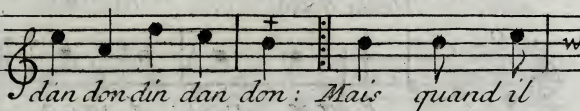
VAUDEVILLES

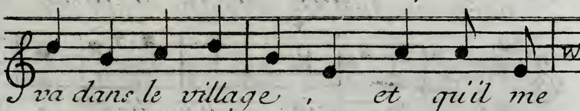
le Trésor supposé

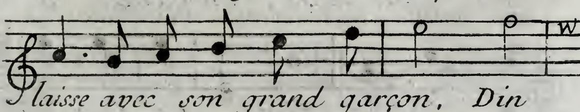


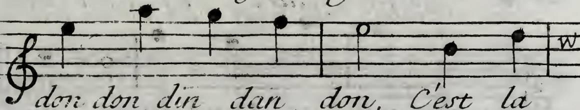


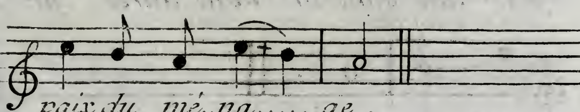


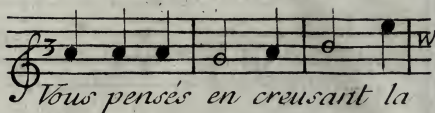


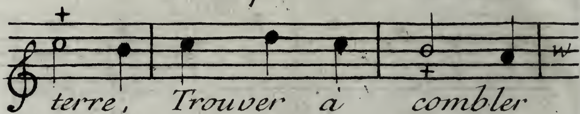




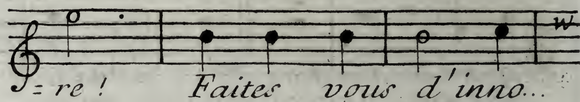


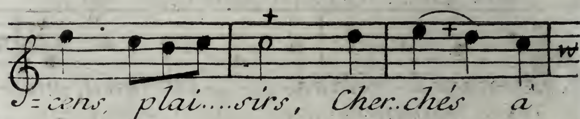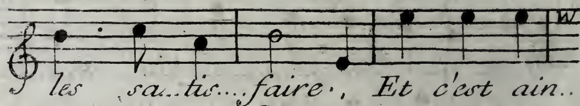



Vous pensés en creusant la

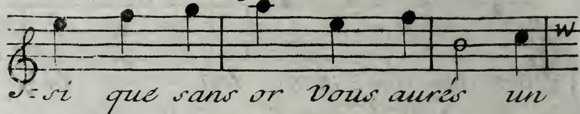

terre, Trouver à combler

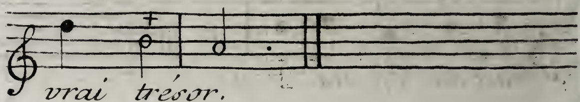

vos désirs, Quelle chi... me...


=re ! Faites vous d'inno...


=cens plai....sirs, Cher..chés à

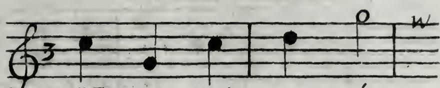

les sa..tis...faire, Et c'est ain..

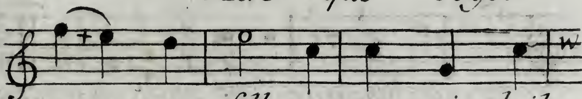

=si que sans or Vous aurés un

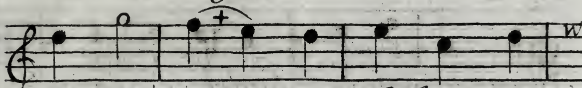

vrai trésor.

VAUDEVILLES

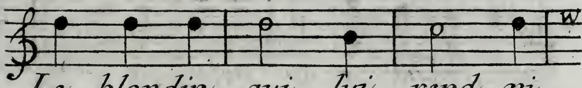
Arlequin poli par l'Amour.

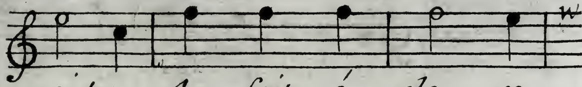


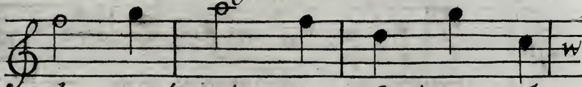


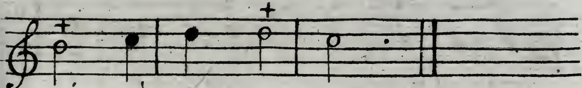


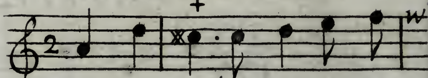




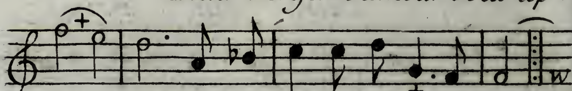




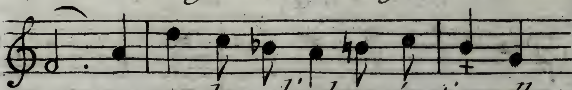




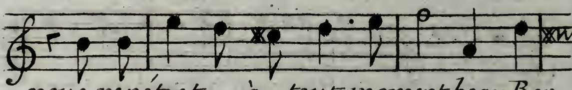
Beau Berger l'amour vous ap..



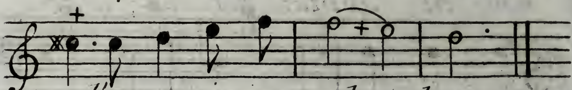
=pel:....le; Regardés cet objet charmant:



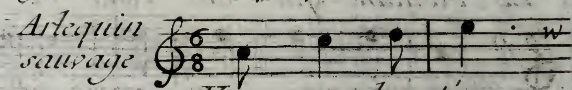
=mant: ses yeux dont l'ardeur é....tin..celle,



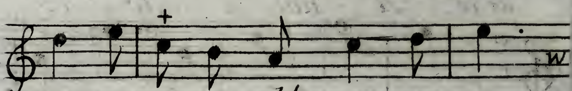
vous repétent à tout moment, beau Ber..



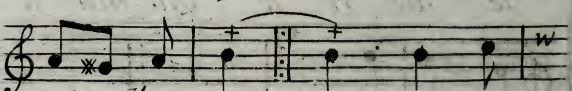
=ger l'amour vous ap...pel.....le .



Vous a....che... tés



vos maitresses, chés vous, sans or



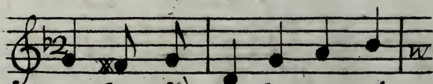
point d'amour : mour: On y

VAUDEVILLES

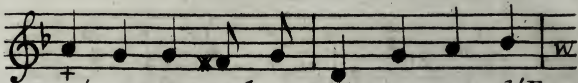
vend jusqu'aux tendres....ses, Tan=
=dis que les Ours, Dans les an=tres
sourds, Donnent leurs ca...res....ses.

la Veuve Coquette.

Ce Docteur à mine pro..
=fonde, De prendre femme a
quitté le dessein: Il a raison ma
foi, peupler le monde, N'est pas le
fait d'un méde...cin.



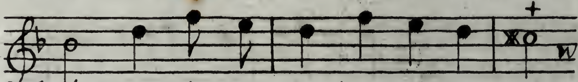
La plus fière douleur s'ap-



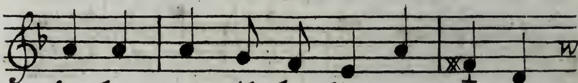
:paise, comme la Matro...ne d'E..



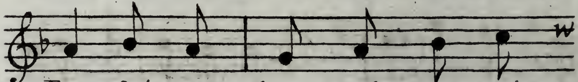
:phèse, Une veuve est elle aux a...



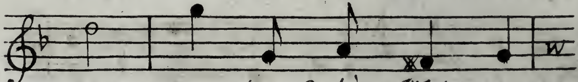
:bois Un vivant de joyeux minois,



A la ragail.lardir est preste,



Et fait si bien du premier



coup, Zes...te, Qu'à l'himen



elle reprend gout.

Tom. 2. 11. Th. Ital.

TIMON LE MISANTROPE.

La vo...lup...té sur les

coeurs a l'em pi..re su...

=prême : Votre rai-

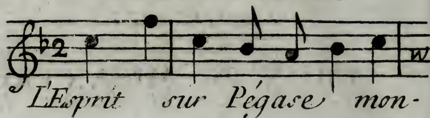
=son est un emblê.....me,

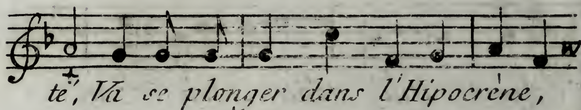
Ou sous di....ver...ses cou...

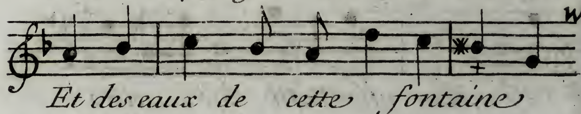
=leurs, Me jouant de vos erreurs

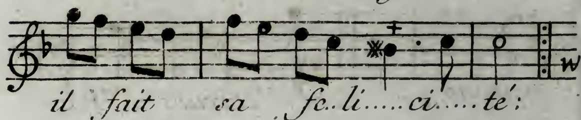
je ne vous montre que moi mê..me.

Tome 2. N. Th. Ital. A. IV.

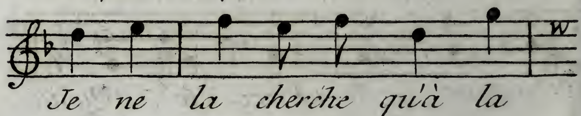


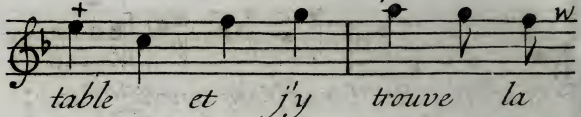


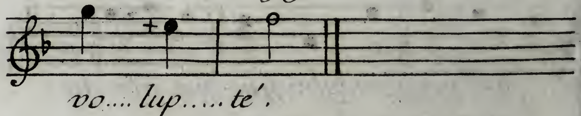












Tom. 2. N. Th. Ital.

VAUDEVILLES

Tel blâme les fla-
=teurs, Qui toute sa vi....
=e N'a mis son gé.... nie
Qu'à flater ses erreurs: Pour
lui rempli de complaisance, Il
n'aime la vé...ri...té, Qu'au-
=tant que le trait est porté sur
un voisin qu'elle of.fen... ce.

Tom. 2. N. Th. Ital. A. V.

VAUDEVILLES

Je méprise les avan...
tages Des habits et des é...qui...
..pa..ges, Je ju..ge d'un grand
par le coeur: S'il n'est en...
..flé que de fu. mé.....e,
Je ris, ne voyant qu'un pig...
.mée., Dontles valets font
la grandeur.

